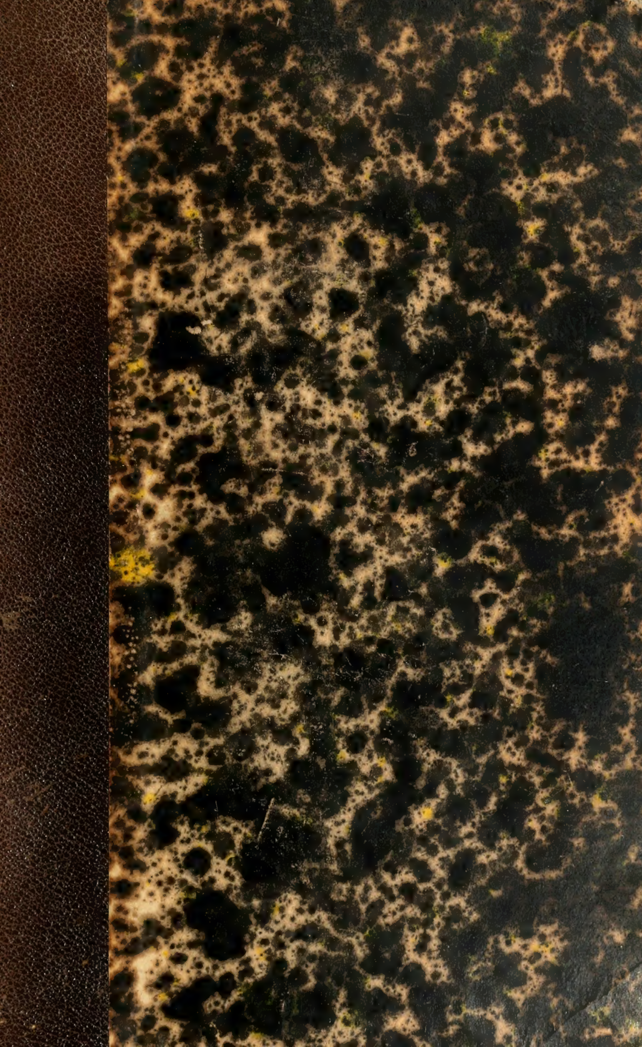
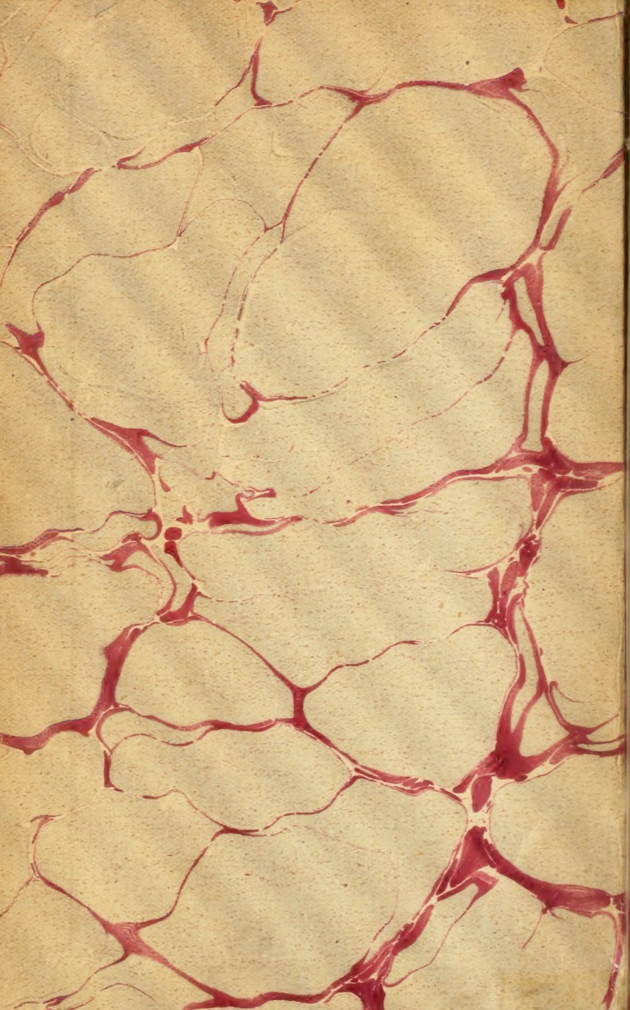
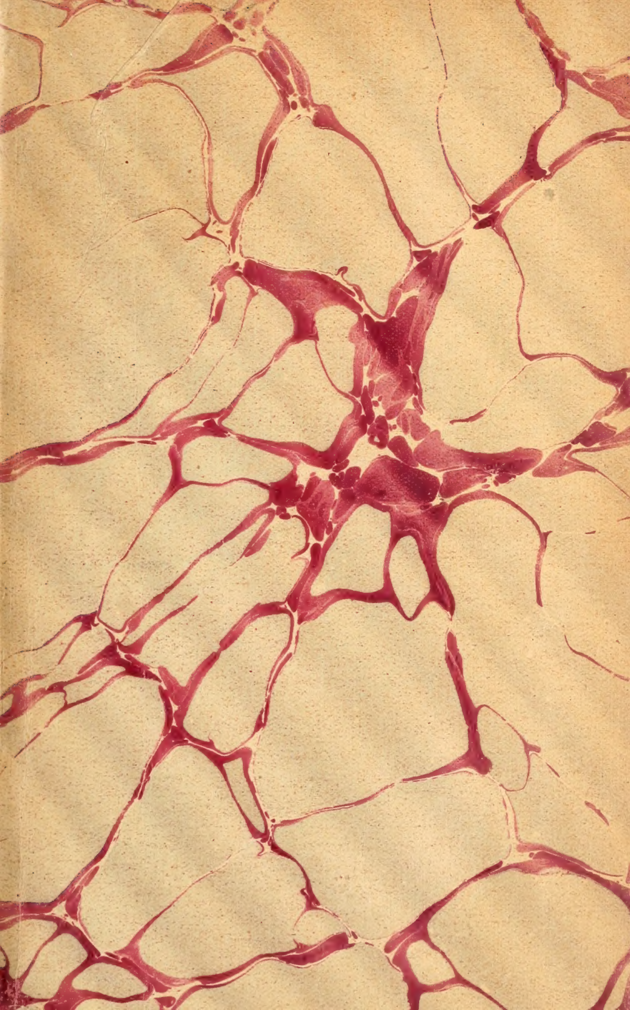






ŒUVRES

DE

Casimir Bonjour

ŒUVRES

DE

Casimir Bonjour

MÉLANGES. — LE MALHEUR DU RICHE
ET LE BONHEUR DU PAUVRE



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCCI



Introduction

Depuis de longues années le théâtre de Casimir Bonjour aurait dû être publié en une édition complète. Les circonstances ne s'y sont pas prêtées, et c'était à sa fille que s'imposait ce soin de respectueuse tendresse. Tout en ne voulant pas sortir de mon rôle de femme et en laissant à d'autres plumes autorisées le droit d'apprécier l'auteur dramatique, je désire rendre hommage au caractère dévoué et désintéressé, à l'esprit de conversation si finement français, au charme affectueux et captivant qui ont valu à mon père tant d'amitiés fidèles; et je veux aussi, pour lui rendre plus com-

plètement hommage, le laisser parler lui-même en reproduisant quelques notes écrites de sa main.

« Tu seras mon Antigone », me disait mon père, lorsque j'étais encore une enfant. Cette douce et sainte parole m'indique plus encore la ligne qui m'est tracée. Je vais essayer de la suivre, impressionnée et confuse de signer ce testament qui m'a été confié, et n'ayant ici pour me donner le courage que le sentiment du devoir accompli.

C. BUFNOIR.
Née CASIMIR-BONJOUR.



Autobiographie



Biographie

D'UN HOMME DE LETTRES

OU DEUX IDÉES FIXES

OBJET DE CE LIVRE

En rédigeant cette courte notice, je n'ai point cédé à la vaine pensée d'occuper le public de moi. Il m'a semblé utile de montrer comment un pauvre enfant, sans autre appui qu'un zèle de tous les jours, une persévérance de toutes les heures, finit par atteindre le but de ses désirs, quand ce but n'est pas hors de portée ; j'ai eu cette pensée.

Et j'ai écrit les faits qui suivent.

PREMIÈRE PARTIE

§ I.

MA NAISSANCE — MES PREMIÈRES ANNÉES.

Je suis né à Clermont, petite ville de Lorraine, dont la situation sur une hauteur, à l'entrée de la forêt d'Argonne, offre un des plus magnifiques points de vue qui soyent en France. Mon père, ancien commerçant ruiné par la Révolution de 1789, appartenait alors à l'armée. Il eut trois enfans, je fus le second. Des changemens dans sa position me firent bientôt quitter Clermont, et habiter successivement Revigny, bourgade voisine de Bar-le-Duc, Sommessous, près d'Arcy-sur-Aube, Vitry-le-Français et Rheims. Je demeurai dans cette dernière ville jusqu'à l'âge de seize ans.

Mon enfance s'écoula paisible au milieu du fracas

de la guerre étrangère et de la guerre civile; elle ne fut marquée pour moi que par des incidens sans intérêt pour les autres et par les soins de ma mère. Quoique ces premiers événemens soyent tous présens à mon esprit, je m'abstiendrai d'en parler par égard pour mes lecteurs. J'y ferai cependant deux petites exceptions. Voici la première :

J'avais quatre ans. Les parens, à cette époque, n'étaient pas encore dirigés par leurs enfants; ils les dirigeaient au contraire. Ils prenaient même parfois la liberté de recourir à des moyens disciplinaires qu'à tort peut-être on a complètement abandonnés. Ma mère, ma bonne mère, était dans ce cas. Quand j'avais commis une faute grave : *La première fois que cela vous arrivera*, me disait-elle, *je vous donnerai une tappe;* et en même temps, elle me la donnait. Or, un jour que cette menace m'avait été faite, je m'enfuis pour y échapper. Quelques heures après, mon père, qui était absent, revint, et me trouva l'œil appliqué sur le trou de la serrure? — Que fais-tu là, petit? — Maman est fâchée contre moi, et j'attends qu'elle rie pour rentrer. — Elle rira bientôt, me répondit-il gaîment. En effet, il alla la retrouver et lui raconta l'aventure. Au même instant, j'entendis des éclats de rire et j'arrivai aussitôt pour en recueillir les fruits.

J'avais dès lors, comme on voit, l'esprit tourné à l'observation.

Le second trait eut lieu à Sommessous, lorsque je fréquentai l'école du village. J'y obtins un grand succès dès le premier jour; voici comment. A partir du

lundi, chaque écolier, c'était l'usage, apprenait un chapitre de l'évangile : il avait la semaine entière pour l'étudier, et il était tenu de le réciter debout et les bras croisés, au milieu de la classe. Cette dernière cérémonie, fort redoutée des paresseux, avait lieu le samedi, et ce fut un samedi que je me présentai. J'arrivai précisément au moment où elle commençait, et mes quatre plus proches voisins furent appelés d'abord. Quand le dernier eut fini sa récitation, je me mis en mouvement. Aussitôt, il s'éleva un immense éclat de rire, et l'on me cria de toutes parts que cela ne me regardait pas, puisque j'arrivais. Mais le magister fit un geste pour obtenir du silence et dit en souriant : *Laissez-le faire*. Alors, sans hésiter, sans me tromper d'un mot, je récitai l'évangile entier, aux applaudissemens universels.

J'avais six ans, quand ce petit tour de force eut lieu, et mon but, en le racontant, est d'établir que, si j'avais à un certain degré l'intelligence qui observe, je possédais aussi la mémoire qui retient.

§ 2.

MA PREMIERE IDÉE FIXE.

Les idées fixes sont le plus puissant levier de l'intelligence humaine. Avec elles, on concentre ses fa-

cultés et ses forces; sans elles, on les éparpille. Avec elles, la médiocrité grandit et se déploye; sans elles, l'aptitude la plus brillante ne mène jamais qu'à des avortemens.

Ces simples paroles sont la préface naturelle du chapitre qui suit et je l'aborde sans autre préambule.

J'arrivai à Rheims vers l'âge de huit ans, et je l'habitais depuis quelques mois, quand mon père fut enlevé à cette résidence et envoyé sur les côtes de l'ouest où s'agitaient encore les débris de la chouannerie. Restée seule avec trois enfans en bas âge, ma mère posséda alors pour ressource unique la faible somme prélevée chaque mois sur les appointemens paternels.

Au milieu de cet état si éloigné de l'opulence, nous nous portions à merveille, nous grandissions et ne savions pas même s'il existait un avenir. Ma mère seule s'en occupait; à nous le bonheur, à elle les inquiétudes. C'est à cette époque qu'eut lieu un incident, qui vint agir sur mon imagination. Nous étions, je crois, en 1804. Les colléges étaient fermés, presque tous. Je savais lire, écrire, compter; j'étais arrivé par conséquent à l'apogée de la science qu'on me destinait, lorsque le hasard me conduisit à une distribution de prix. Rheims est une ancienne ville d'études, et cette cérémonie s'y fait avec beaucoup de solennité. Le spectacle dont je fus témoin m'émut très vivement. Les applaudissemens, les fanfares, les lauriers des vainqueurs, le bonheur des mères, l'enthousiasme universel, produisirent sur moi une impression élec-

trique. La pensée de faire des études m'entra sur-le-champ dans la tête, et ce fut là le premier désir passionné que je sentis. Je retournai sombre et soucieux à la maison; un sens nouveau s'était éveillé en moi!... Ma mère qui remarqua ma tristesse, voulut en connaître la cause. Je résistai longtemps à ses prières, mais enfin je lui avouai en sanglotant que je mourais d'envie de faire mes classes. Après quelques informations, elle me répondit fort sagement et avec douceur qu'il fallait pour cela des ressources qui nous manquaient, que l'impôt universitaire, la rétribution du lycée, le papier et les livres réduiraient beaucoup trop notre modeste revenu. En me parlant ainsi, elle ne m'apprenait rien; je m'étais fait ces objections à moi-même; je savais que mon désir était insensé, les difficultés insurmontables; et néanmoins l'idée du collége me poursuivait partout et toujours. La distribution des prix était là, devant mes yeux; j'entendais des battemens de mains, j'apercevais des couronnes, je voyais pleurer des mères!... Cette préoccupation, que je combattais en vain, se prolongea une année entière; et loin de s'affaiblir avec le tems, elle se reproduisait tous les jours plus vive, lorsqu'un événement en apparence bien léger vint décider de mon avenir.

§ 3.

LES LAMPIONS DE L'EMPIRE.

Ma pauvre mère s'occupait depuis quelque temps, de me chercher une existence fort peu littéraire. Je le savais, et j'avais le cœur bien gros!...

Sur ces entrefaites, un écolier de dix-huit ans, qui venait de finir ses classes sous un précepteur, et qui passait à Rheims le temps des vacances, eut, j'ignore comment, occasion de m'apercevoir. Mon air éveillé lui plut. J'avais besoin de m'épancher; je lui racontai, avec toute la naïveté de l'enfance et avec toute l'ardeur de mon caractère, mon désir, mon chagrin, ma préoccupation de tous les instans. Il fut frappé du ton animé que je prenais, crut me trouver de l'intelligence, et pour assouvir un moment ma soif d'apprendre, il s'amusa à m'enseigner les premiers élémens de la langue latine. J'étudiai avec passion, et en un mois, déclinaisons, conjugaisons, syntaxes, j'avais tout dévoré. J'en étais là, quand il m'annonça son départ... Qu'on juge de mon désespoir! Il en fut touché et voulut achever son ouvrage. Mon jeune bienfaiteur, que j'ai connu sous le nom de Charles, était parent d'un des principaux magistrats de la ville; il lui parla

de moi avec une chaleur qu'il lui fit partager. On invita à diner le Proviseur; on me fit babiller; et, grâce à cette intervention bienveillante, je fus exempté des charges qui pesaient sur l'éducation. Cette difficulté tranchée, il en restait de bien graves, notamment la question des livres. Elle fut résolue en famille; ma mère se dévoua, et acheta pour moi un rudiment. C'est le seul sacrifice qu'elle ait pu faire pendant toute la durée de mes études.

Le croira-t-on? Je les ai terminées avec ce seul livre. Depuis la huitième jusqu'à la rhétorique, je n'ai jamais eu à moi ni auteurs français, grecs ou latins, ni dictionnaires, ni lexique, ni gradus!!... Mon zèle, mon enthousiasme d'enfant et surtout mon industrie suppléaient à tout.

Au dedans, c'est-à-dire en classe, je suivais l'explication sur le livre de mon voisin. Mais au dehors il n'en était plus de même. Chacun emportait ce qui était à lui, et je me trouvais au dépourvu. Pour y porter remède voici ce que j'imaginai. Il existe toujours des paresseux dans un collège; toutes les classes en fournissent. La paresse vint au secours de mon activité. Au commencement de chaque année, je me liais avec l'un d'eux, et par suite d'un traité que nous passions ensemble, je l'aidais dans ses devoirs et il me prêtait ses livres. Je m'arrangeais aux mêmes conditions avec un second élève pour les plumes, avec un troisième pour le papier; je devins ainsi marchand de thèmes et de versions, je tins bureau ouvert, les chalands accoururent et je nageai bientôt dans l'abondance!...

Cette difficulté levée, il en surgit une autre; la mauvaise saison survint. J'étais externe, et par conséquent, dans l'intervalle des classes, je travaillais à la maison. Tant que les jours furent longs et la température douce, tout alla pour le mieux. Mais arriva la nécessité de se chauffer et d'écrire à la lumière. Ma mère avait contracté, par économie, l'habitude d'aller tous les soirs à la veillée chez de bons amis. Le moyen de penser et d'écrire au milieu du dialogue croisé de tant de bonnes femmes? J'aurais été gênant et gêné : mes études étaient fort compromises. Par bonheur, mon imagination s'était mise en quête, et à force de méditations, elle avait trouvé, elle avait exécuté d'avance un expédient qui me servit pendant toute la durée de mes études. Cet expédient, le voici.

Nous étions sous l'Empire, et les guerres ne manquaient pas alors. Chaque bataille amenait un succès, chaque succès une fête, chaque fête des illuminations. C'est précisément là-dessus que je fondai mon espoir. Toutes les fois que ces sortes de réjouissances avaient lieu, je sortais seul le soir et me mettais en campagne. Je parcourais toute la ville, et, saisissant l'instant où je n'étais pas vu, je soufflais çà et là quelques lampions. Cela passait sur le compte du vent; et le lendemain, au petit jour, je venais chercher ma récolte, que je cachais dans un coin jusqu'à l'arrière-saison. — C'est ainsi que j'épargnais à ma mère une dépense qui l'aurait ruinée; c'est ainsi que, tous les ans, je faisais l'été mes petites provisions d'hiver. Mon lampion bien aimé me servait à deux fins : il m'éclairait quand je

travaillais à mes devoirs; et lorsque mes mains étaient engourdies par le froid, c'est à lui que je les réchauffais.

§ 4.

MES ÉTUDES — MA MÈRE.
MA CORRESPONDANCE AVEC UN MARÉCHAL.

Aussitôt que la carrière scholastique m'avait été ouverte, je m'y étais, comme on voit, précipité avec ardeur. Et tout d'abord, j'avais si bien employé les courtes vacances de mon jeune instituteur, qu'au moment où il me quitta, je fus jugé digne d'entrer en septième. J'y fus bientôt le premier, et je le fus cinq ou six fois de suite. Mes camarades alors se récrièrent, et on me fit monter en sixième. Là, j'eus plus de peine à prendre mon rang; mais enfin j'en vins à bout. Rien n'égalait mon zèle, qui finit par devenir une véritable maladie. Dès le petit jour, j'avais un livre à la main, et, à table, j'en mettais toujours un auprès de mon assiette. J'avais observé qu'en étudiant mes leçons le soir, je les savais un peu mieux le lendemain; à partir de ce moment, ce fut le soir que je les appris. Cela troublait, il est vrai, mon sommeil, et ma mère s'en plaignait, mais inutilement.

Excellente femme! Comme elle s'inquiétait de mes

progrès! Comme elle en était fière! Elle manquait complètement d'instruction et de culture, mais son esprit naturel et son cœur y suppléaient. Elle s'était mise au fait de tout ce qui avait rapport à mes études. Elle savait ce que c'était qu'une version, un thème et des vers. Elle me demandait des nouvelles de Cornelius Nepos, elle connaissait Quinte-Curce de réputation; elle me parlait *quantité, dactyles* et *césures!* Sans doute il n'y avait là que des mots pour elle, et ces mots, bien souvent elle les employait tout de travers; mais sa tendresse pour moi rendait ces erreurs-là touchantes.

Pour me faire réciter mes leçons, elle avait appris à lire le Grec... J'étais, dans mon enfance, à demi somnambule, je parlais tout haut dans mon sommeil; et, comme la nuit, dans sa sollicitude maternelle, ma mère rôdait souvent autour de mon chevet, elle ne manquait pas, le matin, de m'apprendre qu'elle m'avait entendu débiter tel ou tel auteur. Elle le reconnaissait au passage, et m'indiquait les endroits où je m'étais trompé.

Ce qui me préoccupait le plus, ce qui me tourmentait sans cesse, c'était le désir de surpasser tous mes camarades. J'avais de l'ivresse, quand j'obtenais la première place; quand elle me manquait, j'étais malade; et ma mère, ma bonne mère partageait mes joies ou mes douleurs. Aussi, chaque fois que j'étais le premier, m'accordait-elle un encouragement pécuniaire. Le lendemain, il est vrai, elle me l'empruntait pour les dépenses de la maison. Mais qu'importe? J'avais reçu

cette petite somme avec plaisir, je la rendais avec bonheur; et la semaine suivante, c'était à recommencer!

Si l'enseignement du collège n'était pas bon dans toutes ses parties, nous avions de très habiles maîtres, principalement en grammaire. Ils nous apprenaient fort bien le latin, un peu le grec, et pas du tout le français. C'étaient du reste d'excellentes gens! Tous étaient Prêtres, et la plupart tenaient au Jésuitisme qu'ils ne cachaient pas plus que leur attachement pour les Bourbons. Le croira-t-on? Sous l'Empire, en 1809, un de nos professeurs fit, en pleine classe, l'apologie de la *Branche aînée* et nous déclara qu'il n'y avait de roi pour lui que Louis XVIII. Nous lui demandâmes qui était ce Louis XVIII, dont nous ne savions pas le nom; et il nous donna de longs détails sur cette famille, qu'il avait personnellement connue dans l'émigration. Pour qu'une pareille franchise eût lieu à une pareille époque, il fallait tout le fanatisme du père *Parent;* et pour qu'elle n'eût pas de suites, toute la mansuétude du caractère rhémois.

Mes professeurs recrutaient publiquement pour le sacerdoce, alors excessivement peu recherché par la jeunesse. Tant qu'ils me crurent de la vocation, je fus parfaitement bien avec eux. Mais un jour que l'un d'eux eut la fantaisie de m'interpeller à ce sujet devant tous mes condisciples, je lui avouai naïvement ma répugnance pour cette carrière. Il en devint pâle de contrariété. « Je croyais, dit-il avec aigreur, que, lorsqu'un enfant avait un caractère doux et beaucoup

de succès dans ses études, il était naturellement appelé à l'état ecclésiastique. Vous êtes un ingrat. »

Dès ce moment, tout changea pour moi. Plus d'intérêt, plus de marque d'affection, et je tombai dans la plus complète disgrâce. J'en fus affligé, mais ma détermination resta la même, et je me consolai par le travail*.

. . . .

. . . .

§ 7.

APOLLON ET NAPOLÉON.

Mes progrès étaient fort rapides, je faisais régulièrement deux classes par année ; ce qui me mit à même de terminer mon cours d'études en quatre ans ! Et cette rapidité ne nuisait pas au succès. En rhétorique, par exemple, sur vingt-cinq compositions, je fus vingt-quatre fois le premier. Partout on s'exagère l'importance de la supériorité scholastique. Chacun alors me disait en prose ce que j'ai fait dire en vers par un personnage d'une de mes pièces :

* La fin du § 4 et les §§ 5 et 6 font défaut dans le manuscrit.

L'avenir est à vous, le passé vous protége !
Vous fûtes, mon ami, le Premier au Collége;
Indubitablement vous le serez partout.
Choisissez un emploi, vous êtes propre à tout.

Le tems se chargea de me détromper à cet égard. Mais en attendant, ma réputation me rendit, à cette époque, le héros d'une petite aventure que je rapporterai.

Sous l'ancien régime, il existait, en France, une foule d'habitudes locales qui étonneraient beaucoup les générations actuelles. La ville de Rheims, fort riche en ce genre, en possédait une destinée à l'encouragement des bonnes études. L'élève le plus distingué de l'Université recevait, à la distribution générale, une récompense fort étrange. Le jour de la solennité, chaussé du cothurne, revêtu du manteau grec, une lyre à la main, un diadème sur la tête, un soleil sur la poitrine, il débitait de mémoire une allocution en vers composée de temps immémorial, et qui avait pour but d'annoncer qu'Apollon était descendu du ciel exprès pour couronner les bons élèves du collège de Rheims. Après quoi le dieu, de ses mains divines, ornait le front de tous les vainqueurs.

Aussi ancienne que la ville, et plus vieille que le christianisme, cette cérémonie existait encore en 1809, et c'est moi qui fus Apollon !... J'avais quatorze ans, et, contre l'usage, je composai moi-même un discours en vers qui ne fut point compris et obtint le plus grand succès. Toute la population assistait à cette fête, toutes les mères m'applaudirent, et mes vers

furent imprimés... dans les Petites-Affiches du département!

Quelques jours après ce grand jour, je passais par hasard dans une rue peu fréquentée de la ville, lorsqu'un brave homme qui, l'avant-veille, m'avait vu dans toute ma gloire, me reconnut. Il appela sur-le-champ sa famille entière : « Ma femme! ma mère! ma sœur! mes enfants! s'écria-t-il, accourez, accourez tous!... Voilà Napoléon qui passe. »

La méprise est facile à concevoir. Nous étions au milieu des guerres de l'Empire; et l'honnête sellier connaissait beaucoup plus le vainqueur des Autrichiens que celui du serpent Python.

Quant à moi, mon érudition d'enfant souriait du malentendu, mais mon orgueil de poète fut très flatté de la sensation que je produisais.

Ici se termine la première période de mon existence, celle que préoccupa ardemment le désir de faire mes classes. Aussitôt que ce but se trouva atteint, une sorte de langueur s'empara de moi; tout me sembla décoloré, vide et sans charme. Je travaillais encore un peu, mais mollement. N'ayant plus l'entraînement d'une idée fixe, je ressemblais à ces chars qu'une main puissante a lancés dans la carrière, et dont le mouvement, rallenti, dure encore quand la force d'impulsion a cessé.

DEUXIÈME PARTIE

§ 8.

RETOUR DE MON PÈRE. — ÉCOLE NORMALE.
MORT DE MA MÈRE.

Ce temps d'arrêt dura près d'une année, et, durant cet intervalle, je ne vécus qu'à moitié. Pour détruire ce vague de mon esprit et ranimer un peu mon existence, il me fallait un désir nouveau, une passion nouvelle. J'en fus privé pendant longtemps encore !

Dix-huit mois avant la fin de mes études, mon père nous arriva de la Basse-Bretagne, où tout s'était pacifié. La joie fut grande parmi nous. Il nous rapporta des coquillages de mer qui nous rendirent bien heureux, et nous fit des merveilles du mont Saint-Michel un récit qui dura longtemps, et dont le souvenir m'a fait visiter, à quarante ans, ce magnifique débris du Moyen-Age.

Si je fus charmé du retour de mon père, il ne le fut pas moins de mes succès de collège. J'avais été long-

temps le moins aimé de la famille. La balance de l'affection penchait vers ma sœur, qui était l'aînée, et mon frère qui était souffrant; le Lycée opéra une réaction en ma faveur. J'étais connu de toute la ville ; mon père, à son arrivée, ne pouvait aller nulle part sans qu'on lui parlât de moi, et toujours il rentrait enchanté. Dieu sait les châteaux en Espagne qu'il bâtissait alors avec ma mère? Dieu sait— Dieu sait l'avenir que leur imagination me créait! Si je reviens sur cette matière ce n'est point, on peut le croire, par un sentiment de gloriole que rien ne justifierait ; c'est pour constater les mécomptes auxquels l'instruction donne lieu, et pour montrer notre intérieur dans sa naïve simplicité. Il offrait, il faut le dire, un spectacle à la fois candide et touchant, qui aurait attendri les bonnes âmes et fait sourire un observateur.

Dans leur enthousiasme pour moi, mes excellens parens se berçaient des plus folles espérances. Mon frère et ma sœur se joignaient à eux, me demandaient d'avance ma protection et me faisaient une sorte de cour. Tous me voyaient à Paris conseiller d'État, député, ministre ! Tous m'accompagnaient, habitaient mon hôtel et prenaient part à ma brillante existence!...

Telles étaient les illusions que faisaient toujours naître alors, et que font naître souvent aujourd'hui des succès, auxquels on a peut-être l'imprudence de donner un peu trop d'appareil et d'éclat.

Mes études finies, il fallait décidément s'occuper de me choisir une carrière. Une année se passa à y songer. Dans cet intervalle, je m'enfarinai d'un peu de

physique et de chimie, d'un peu de philosophie scholastique; je lus immensément, j'ornai ma mémoire de ce qu'il y a de remarquable dans les écrivains de nos deux grands siècles. Doué au suprême degré de la faculté d'apprendre, je meublai ma tête de tout ce qui me plaisait, et ce que je sus par cœur, alors, est inimaginable. Racine, Molière, Bossuet, Massillon, Jean-Baptiste Rousseau, Voltaire, Buffon, Gresset, Jean-Jacques, Gilbert et Delille, je possédais tout, je récitais tout. J'avais tellement rempli mon cerveau des idées d'autrui, qu'il n'y restait plus de place pour les miennes; et j'allais certainement devenir hébété ou fou, si la paresse n'était venue à mon secours. Une espèce d'oisiveté de quelques années me fut très utile alors; ma petite érudition se classa, et je pus enfin respirer à mon aise au milieu de ce bagage de science qui m'étouffait.

Sur ces entrefaites, le *Moniteur* donna le fameux décret qui instituait l'École normale, et en mettait les plans au concours dans toute l'étendue de l'Empire. Je lus ce décret et je me présentai. Mon examen fut heureux; mais chose étrange, les inspecteurs généraux, tout en me reconnaissant capable, ne voulurent pas m'admettre, parce que j'avais quinze ans et que le décret disait dix-sept!...

Dans cette situation critique, mon ami le Maréchal me revint en mémoire*. Je l'avais un peu négligé! Je rentrai avec lui en correspondance; je lui exposai la

* Ce passage fait allusion à la partie finale du § 4 qui fait défaut.

difficulté, et huit jours après, il m'écrivit que le Grand-Maître, à sa considération, avait bien voulu passer sur mon âge. En effet, le *Journal officiel* publia bientôt les noms, et je fus le huitième sur la liste. Je croyais tout arrangé par là, je me trompais! Le Grand-Maître avait levé l'obstacle d'admission, mais non celui d'entrée! Il m'avait conféré le titre; il me fallut l'âge de dix-sept ans pour avoir la position. C'est ce que m'apprirent bientôt une série de démarches et plusieurs mois de correspondance.

A cette époque, j'eus le malheur de perdre ma mère qu'une courte maladie nous enleva. Elle, qui m'avait tout sacrifié, mourut au moment même où elle allait jouir de son ouvrage. Et moi, qui devais tout à ses bontés, je n'ai pas eu le tems de lui prouver que je n'en étais pas indigne!... Ses derniers instans ont bien couronné sa vie! Depuis deux heures, elle avait perdu connaissance, le docteur la déclarait morte, et nous sanglotions tous dans un coin, quand tout à coup ses yeux s'ouvrant, elle fait signe à mon père de s'approcher, et lui dit à l'oreille : Où trouveras-tu un trousseau pour l'École normale?... Une seconde après, elle n'existait plus!...

Je dois l'avouer ici en toute humilité, j'ai pleuré longtemps et franchement ma mère, mais infiniment moins qu'elle ne le méritait. J'ai d'abord senti cette perte beaucoup plus que je ne l'ai comprise; c'est la réflexion et le temps qui m'en ont révélé toute l'étendue. Cela tenait à une circonstance que je ne dois pas omettre, parce qu'elle a influé sur ma vie entière.

§ 9.

SÉVÉRITÉ PATERNELLE — MON DÉPART DE RHEIMS.

Naturellement très affectueux, je n'ai jamais su être caressant ; j'ai souvent prouvé aux gens que je les aimais, mais je n'ai jamais su le leur dire. Je sens parfaitement que j'ai tort, je sens qu'il est doux d'être expansif, d'échanger un sourire et de presser la main d'un ami ; mais une mauvaise honte me retient, et, tout en mourant d'envie d'embrasser les gens, je m'éloigne avec une froideur apparente. J'ai quelquefois cherché la cause de ce bizarre contraste ; et je crois l'avoir trouvée dans une circonstance particulière de ma première éducation.

J'ai été élevé en province, à une époque intermédiaire entre l'ancien régime et le nouveau. Cette époque participait naturellement des mœurs de l'un et de l'autre. Mes parens n'avaient point pour moi la sécheresse de manières et l'indifférence de cœur des pères d'autrefois, mais ils n'avaient pas non plus l'abandon affectueux de ceux d'aujourd'hui. Leur tenue était grave et sévère ; point de noms d'amitié, point de baisers, point d'étreintes : ils me chérissaient sans me le témoigner autrement que par des actions. De mon côté, je ne les tutoyais pas, je les aimais à dis-

tance, et ne les embrassais régulièrement qu'une fois par an, c'est-à-dire le jour de leur fête. Tels étaient encore généralement les usages de ma province, au temps de mon enfance. La jeunesse du nôtre est élevée tout autrement! Je n'ose dire qu'elle le soit mieux, parce que chaque méthode a ses inconvéniens; mais sous le rapport qui nous occupe, la génération actuelle est plus heureuse que la mienne, qui l'a été plus que la précédente. Un père maintenant est un ami, de mon temps il était un chef, et dans l'ancien régime, un maître. J'ai entendu dire à M. de Talleyrand : Deux heures après ma naissance, on m'emmena en nourrice, et je revis ma mère à l'âge de dix-huit ans. A peine arrivé à la campagne, je fus emmaillotté et ficelé, comme c'était la coutume; on me suspendit à un clou attaché au mur et j'y restai tournoyant depuis le matin jusqu'au soir. Un jour le clou se décrocha, je tombai et me cassai le pied. Malgré mes cris, on n'y prit pas garde, mon pied se remit tout seul, et je restai boiteux, comme chacun sait.

Telles étaient les habitudes de l'ancien régime, au moins dans la haute société, qui avait nécessairement beaucoup d'influence sur l'autre. Aussi, les rapports de famille n'étaient-ils rien moins qu'affectueux alors; la tendresse avait été supprimée. Cet état de choses peut nous expliquer une anecdote que de plus jeunes gens auront peine à croire, et que, moi, je conçois très bien. Avant 1789, on demandait à un enfant si sa mère l'aimait. — Je le pense. — Et vous, mon ami, l'aimez-vous? — Oh! monsieur, je n'ose...!

De nos jours, l'audace est beaucoup plus grande, et j'avoue que j'en suis fâché; car j'aime assez que personnes et choses soyent à leur place. Si j'avais à peindre les trois époques dont j'ai parlé, je les représenterais par trois mots : *la crainte, le respect, l'égalité ;* et je dirais avec le proverbe que la sagesse est au milieu.

Je reviens à moi et à ma situation. Quand il fut démontré que je devais attendre dix-sept ans pour entrer à l'Ecole normale, il fallut songer à occuper utilement les quinze mois qui me restaient à parcourir. Deux emplois s'offraient naturellement : Une *Education* particulière, et une *Étude* dans un lycée. Le proviseur me trouva trop jeune pour l'une et pour l'autre. Pourtant, il pensa que dans un établissement où je n'aurais pas été élève, il me serait à la rigueur possible de devenir maître. Il chercha, on lui parla d'une place à Bruges; il me la proposa, et, comme on croit bien, j'acceptai avec transport.

§ 10.

MA PREMIÈRE BONNE FORTUNE — 1811.

Quitter le lieu natal, voir des hommes nouveaux, des sites, des campagnes, des villes nouvelles; quel plaisir à seize ans! Mon sang circulait plus actif, mon

cœur battait, je croyais à l'amour, à la gloire; l'air, le tems, l'espace, l'univers m'appartenaient!... Et pourtant, y avait-il rien dans ma position qui justifiât ces rêves brillans? Possesseur de soixante francs... que j'avais empruntés, j'allais dans une ville inconnue occuper le modeste emploi de maître d'études.

Comme c'était l'usage alors, je voyageais en patache, et faisais, bien cahoté, jusqu'à huit lieues par jour. Le cinquième, je couchai à Lille, d'où je partis le lendemain avant l'aurore.

Je me trouvai, dans la diligence, à côté d'une personne qu'à ses vêtements, dans les ténèbres, je reconnus pour une femme; et là-dessus, mon imagination de seize ans se mit à travailler. Je décidai d'abord qu'elle était charmante! Puis, à la faveur du crépuscule naissant, je cherchai à deviner sa figure, ou plutôt je lui en composai une, que je vérifiais à mesure que le soleil se montrait. L'épreuve ne lui fut pas défavorable! Elle me charma, mes yeux le lui dirent, les siens acceptèrent, et, au bout d'une heure, nous étions extrêmement liés. Je lui racontai qui j'étais, où j'allais, et à son tour, elle me fit des confidences. Je dois ajouter, fidèle historien, que tout cela avait lieu en pleine diligence et à la face d'Israël. J'oubliais complètement que nous n'étions pas seuls dans la voiture; à force de naïveté, j'avais de l'effronterie.

Après quelques heures de cette conversation si douce, de cet à-parté en présence de témoins, il vint à la jeune femme une pensée que je trouvai sublime. Vous allez à Bruges, et moi à Gand, me dit-elle; faisons

un arrangement. Un jour de plus n'est pas une affaire; voulez-vous m'accompagner? Demain j'irai à Bruges. J'acceptai avec ardeur une aussi bonne idée, et ce petit traité fut passé, en plein jour, et tout haut, devant les six personnes de la diligence!

Cependant, la voiture roulait toujours, nous approchions de Gand, et l'on ne parlait plus français. Cet idiome inconnu me rendit rêveur, et la nuit, qui survint, me rendit triste.

En ce moment, des paroles étranges et retentissantes vinrent me tirer de ma rêverie. *Jeune homme,* me dit tout à coup une voix tonnante, *jeune homme, savez-vous le latin?* A cette brusque apostrophe, je me retourne, et j'aperçois un vieillard en bonnet de coton, qui était, depuis le matin, dans la voiture, et qui, depuis le matin, n'avait pas articulé un mot. Frappé de l'air à la fois digne et burlesque de cet homme, et de sa vive allocution après un long silence, je lui réponds en rougissant : *Oui, monsieur.* — *Eh! bien,* reprit-il, *si Deum non times, time aliud!*

La nuit, du latin, une voix sépulchrale, un bonnet de coton, une menace; qu'on juge de l'effet que tout cela produisit sur moi! — Je pâlis, je devins agité, tremblant, et il me semblait déjà que la prophétie s'accomplissait!...

Au relai suivant, ma gracieuse voisine me demanda mon bras comme à l'ordinaire, et, contre l'ordinaire, je la laissai descendre seule. Aussitôt, l'homme au bonnet de coton se mit à me prêcher; une bonne femme se joignit à lui, me parla de Dieu et de ma

mère. Elle pleura, je pleurai, et fis toutes les promesses qu'elle me demanda. Arrivé à Gand quelques heures après, je profitai du moment où ma jolie compagne réglait ses comptes de voiture, et, sans lui parler, je m'enfuis comme un voleur.

Telle fut ma première bonne fortune.

§ II.

MON ARRIVÉE A BRUGES — MA SECONDE IDÉE FIXE.

Espagnole par les édifices, hollandaise par la propreté, française par la conquête, la ville de Bruges, qui, à une certaine période du Moyen-Age, avait été la capitale des Flandres, se trouvait bien déchue, en 1811, de son antique prospérité. Elle n'était point dépeuplée, il est vrai, mais solitaire, point malheureuse, mais triste. Beaucoup d'aisance accumulée par les siècles, aucune industrie actuelle! C'était le lieu de l'Europe où l'on travaillait le moins et celui où l'on fumait le plus. Napoléon s'était efforcé de l'incorporer à l'Empire par l'éducation et par les mœurs, et c'est pour ce motif qu'il y avait fondé un Lycée. Efforts infructueux! on repoussa le bienfait, on dédaigna l'instruction supérieure. On consentit à savoir lire; rien au delà, et la jeunesse brugeoise continua

à fréquenter les cafés et à haïr la France. Je faillis être lapidé à cette époque, pour avoir composé les vers suivants, qu'une indiscrétion détacha de leur cadre :

Le lourd flamand sur la terre végète.
Travailler, penser, lui déplaît ;
*Son esprit est dans sa canette**
Sa demeure à l'estaminet.

Pourtant, il venait de s'organiser, à Bruges, une société connue dans la ville sous le nom de *Société des gens d'esprit ;* ils étaient trois !... Et sur ces trois, deux se trouvaient français. MM. Deserret et Liénard y représentaient notre patrie, et Menher Van-Praent** la Belgique. C'est alors que j'eus occasion de juger cette population flamande, dont les qualités sont si peu en rapport avec le sol admirable qu'elle habite ; population inquiète, turbulente, inhospitalière, pleine d'estime pour elle-même et de mépris pour tout le monde, fière des talents et des succès qu'elle n'a pas ; ne connaissant de la civilisation que la mode et des beaux arts que les machines à vapeur ; n'ayant jamais su ni former un état indépendant ni se donner à ses puissants voisins. A tous les défauts des nations limitrophes, les Belges ajoutent des défauts particuliers ; fanfarons et grossiers, ce sont des Suisses moins le courage, et des Gascons moins l'esprit.

Je voyais tout cela, je dois le dire, à travers les airs

* Pot de bière.

** Frère du célèbre bibliothécaire de Paris.

évaporés, la légèreté et la pétulance de caractère qui m'emportaient en ce moment. Car, il se passait en moi, à cette époque, une révolution bien singulière, une sorte de bouleversement de mon existence. Jusqu'alors contenue ou occupée par l'étude, ma vivacité fit explosion tout à coup, et produisit l'effet d'un ressort longtemps comprimé.

A dater de ma sortie de Rheims, je déployai une gaîté nerveuse, une agitation, une effervescence, qui contrastaient merveilleusement avec le caractère pacifique et lourd des bons flamands qui m'entouraient. Cette métamorphose m'étonna moi-même, tant elle était subite, et tant la veille ressemblait peu au lendemain! Rien ne peut, en effet, donner une idée de la bizarrerie de ce changement. A une maturité précoce succédait une folie retardataire; j'allais et venais sans cesse, je faisais des vers et les récitais à tout le monde; j'étais toujours sur un pied, toujours sautillant, je riais, je chantais, je tourbillonnais sur moi-même! J'avais été homme à dix ans, et je devins enfant à seize.

Cette révolution, hâtons-nous de l'ajouter, eut lieu dans mon caractère et non dans mon esprit, qui dut beaucoup au déplacement, et se développa par ma position nouvelle. J'avais eu jusqu'alors des parens, qui pensaient et prévoyaient pour moi; il me fallut maintenant prévoir et penser pour moi-même. Je passai subitement de la théorie à la pratique, du monde des héros à celui de la réalité; après avoir vécu six ans avec les Grecs et les Romains, je commençai enfin à vivre avec des Français. Je dis *des Français,* et c'est

avec intention; car, il y en avait, à Bruges, une petite colonie; j'aurais été trop malheureux sans cela!

C'est dans cette colonie que je connus un homme dont l'amitié m'a été bien douce et a tenu beaucoup de place dans ma vie, M. Muron. Il était comme moi dans l'enseignement, et comme moi il aimait la poésie. Sans changer totalement de carrière, il a, depuis, changé de direction. Chef d'institution à Paris, il y a formé de brillans élèves, en quoi il a bien mérité de la littérature, et s'est retiré, jeune encore, avec une très belle existence.

A l'époque dont je parle il avait dix-huit ans, était grave et devint mon mentor. Il me préserva, à ce titre, d'une multitude de faux-pas. Tous les moments que nous avions de libres, nous les passions ensemble. Combien de fois, dans le magnifique verger du lycée, couchés sur la verdure, le long du canal limpide qui le traverse, n'avons-nous pas employé de douces heures à lire de bons livres et à réciter des vers? Ce fut dans ce temps et grâce à lui que j'appris à me connaître et à choisir ma carrière. Depuis deux ans, je manquais de but et d'ardeur. Je m'étais fait professeur pour être quelque chose, mais je n'aimais point cet état; je cherchais ma vocation; M. Muron la trouva. « Sois homme de lettres », me dit-il un jour; et ce mot me révéla à moi-même!... Je me compris, je vis clair dans mes pensées. Alors disparut le vague de mon existence, alors ma vie s'anima, mes journées furent pleines, et une puissante volonté présida à tous mes actes.

Que m'était-il donc survenu, et qui m'avait changé à ce point? Une idée fixe. Je n'en ai eu que trois; celle-ci fut la deuxième.

§ 12.

PARIS. — L'ÉCOLE NORMALE.

Du moment où j'eus formé le projet de devenir un homme de lettres, mes yeux furent constamment dirigés sur Paris. Je compris que là seulement on pouvait s'occuper de littérature, et qu'il me fallait respirer cette atmosphère.

Deux causes en effet ne permettent pas de réussir ailleurs : l'absence de rivaux et la privation de conseils.

Une population faible, appauvrie encore de ses hommes les plus distingués, offre bien peu de secours à ceux qui exercent leur pensée. On a besoin, pour ce travail, d'être en contact avec des confrères, de s'animer par leur conversation, qui est une sorte d'électricité, de communiquer et de soutirer l'étincelle. En province, l'électricité ne circule pas, et l'intelligence est au repos. (Je parle de l'intelligence qui compose!) Dans un tel isolement qu'arrive-t-il? Qu'un écrivain ne se suffit point à lui-même. Donner

toujours et ne jamais recevoir est une situation impossible; le feu qui n'est pas alimenté s'éteint.

Un autre inconvénient de cette position, c'est qu'un auteur ignore ce qu'il est et ce qu'il vaut. Il se contente naturellement d'être le premier parmi ceux qui l'environnent; son ambition ne va pas au delà. Et pourrait-il en être autrement? Il n'a pas, pour se juger, l'échelle comparative qui doit servir à nous mesurer tous. Cette modestie, ou, si l'on veut, cette défiance des écrivains de province, est aussi le partage du public qui les entoure. Sa faiblesse s'augmente par le sentiment qu'il en a; il hésite à rendre ses arrêts; il sait qu'il existe ailleurs une Cour d'appel qui pourrait les casser.

Ces vérités, dont j'avais le sentiment confus plutôt que la notion positive, me faisait désirer vivement l'Ecole normale. J'écrivis à Paris, et reçus du *Grand Maître de l'Université* une réponse qui me désespéra. Il me mandait que l'établissement n'existait pas encore, faute de local, et qu'il ne pouvait par conséquent acquiescer à ma demande. C'était une défaite! Car, j'appris bientôt que l'École existait, mais d'une manière incomplète. Elle était l'humble pensionnaire d'un simple lycée, dont elle occupait une très petite partie, et son chef, M. Guéroult, ne pouvant admettre les deux cents élèves reçus, faisait un choix parmi ceux qui lui étaient personnellement recommandés. Malheureusement, je n'étais point dans ce cas! Et je me voyais condamné à végéter en province. Je n'avais aucun moyen d'en sortir; le dévouement de mon père sut en trouver. Il quitta, dans mon intérêt, le mo-

deste emploi qui le faisait vivre ; il se perdit pour me sauver. Mais n'anticipons pas sur les événemens ; revenons à Bruges.

Mon séjour n'y fut que de six mois ; j'allai ensuite au lycée de Douai, où je restai un an. Je passai les dix-huit mois dont il s'agit et l'année précédente, à sentir la vie et à ne rien faire. Ce temps perdu fut très bien employé. Je continuai à digérer ma petite instruction, et, en regardant autour de moi, je fis, sans m'en douter, mes approvisionnemens intellectuels.

Sur ces entrefaites, mon père ayant, par ses démarches, fait constater mon âge et touché le cœur de M. Guéroult, je fus appelé enfin à l'École normale. Je vais retracer ici des impressions assez bizarres, qui n'ont été, je crois, décrites nulle part, et qui ne peuvent appartenir qu'à un état de civilisation extrêmement raffinée.

Quand on a toujours vécu en province, et qu'on est doué d'un peu d'imagination, on a tout naturellement beaucoup rêvé au grand foyer, on s'est préoccupé souvent de la grande ville. C'était mon histoire ! J'avais lu une foule de descriptions de la capitale, je m'en étais fait faire de nombreux récits ; je savais par cœur les monumens, leur situation, leur forme et la topographie de Paris. Aussi, quand j'y vins, rien ne me parut étranger. A mesure que j'apercevais un édifice, je le désignais par son nom. Je disais : Voilà le Panthéon, le Louvre, les Tuileries, les Invalides. Je me promenais seul et goûtais un plaisir véritable à reconnaitre des lieux que je n'avais jamais vus.

Ces impressions non éprouvées sans être inconnues,

et nouvelles sans être vierges, que mon entrée à Paris fit naitre en moi, je les eus, dans un autre genre, à mon entrée dans les *Passions du cœur*. Avant de les éprouver, je les connaissais de réputation, je les possédais en théorie; j'en avais lu tous les symptômes, j'en avais étudié tous les développemens et toutes les phases. Aussi, quand elles arrivèrent, je ne fus pas surpris. Je goûtais une jouissance en quelque sorte littéraire à les sentir germer en moi, je les saluais au passage à leur naissance, je les appelais par leur nom. Et qu'on ne croye pas que les émotions de mon cœur en fussent moins vives! Comme un autre, j'étais agité, comme un autre j'étais livré tout entier à ces tempêtes qui doivent nous ébranler au moins une fois; et si l'esprit chez moi se mêlait de la partie, c'était pour se rendre compte du tumulte et non pour l'empêcher. Jamais l'esprit n'a prévenu une sottise, au contraire, il y a bien souvent aidé. Mon érudition antidatée ne me préserva donc d'aucun naufrage; par fois, seulement, je succombais un peu plus vite, par la prévoyance où j'étais que je devais finir par succomber. Tels sont trop souvent les triomphes de la raison humaine; tels sont les résultats de ces beaux argumens dont la philosophie nous arme contre les passions! Je n'en recueillis, quant à moi, qu'une chose: c'est que mes sensations étaient doubles. Elles se compliquaient du plaisir vif et singulier d'appliquer toute mon érudition et de vérifier toutes mes lectures.

Revenons à l'École normale où j'entrais vers le mois de janvier 1813. Ici, j'ai besoin de renouer le fil de

mes souvenirs ; il s'agit de tracer l'esquisse d'un brillant tableau.

Ce fut une période vraiment mémorable, que celle des premières années de cette grande et belle institution. Deux motifs contribuèrent à l'entourer de tant d'éclat: le personnel des élèves et le mode d'administration que l'on suivit alors. Parlons d'abord de la première cause.

Dans les temps ordinaires, l'enseignement public offre peu d'avantages, et les prétendans aux chaires ne sont pas nombreux; mais à l'époque que je veux peindre, la redoutable conscription qui dévorait tout, et dont la faveur ni la fortune ne pouvaient racheter personne, donnait à l'École un prix infini. C'était le seul moyen d'exemption connu, et cela aidait à bien des vocations ! Aussi les mères l'enviaient-elles pour leurs enfans; aussi les candidats affluaient-ils de toutes parts. Cette circonstance, et plus encore la supériorité des études classiques dans les lycées, nous expliquent suffisamment pourquoi un si grand nombre de sujets distingués se pressèrent alors dans le sanctuaire des lettres et du goût.

On y voyait assis ensemble Augustin Thierry, Charles Loyson, Cousin, Patin, Boismidon, Jouffroy, Damiron, Ozaneaux, Crognon, Renouard, Viguier, Dubois de la Loire, Guigniaud, qui tous ont brillé dans les chaires, dans la littérature et dans la politique, le physicien Pouilley, le chimiste Péclet, l'astronome Nicollet, et vingt autres qui ont marqué depuis dans diverses carrières. Jamais tant de jeunes et vigoureuses

intelligences n'ont fermenté à la même époque sous le même toit!...

La nature de nos études et l'ordre établi dans notre intérieur contribuaient beaucoup au développement de ces belles facultés. Le système à cet égard consistait à n'en pas avoir, et l'autorité à ne jamais se faire sentir. On n'exigeait rien de nous, absolument rien; nous étions les maîtres de nos journées, et on ne nous imposait d'autre obligation que celle d'assister à certains cours et de ne point troubler les professeurs. Du reste, écoutait qui voulait, et travaillait qui en avait envie; le *laisser-faire* des économistes était pratiqué dans toute sa rigueur?...

Mais cette administration si douce, cette tolérance si paternelle avaient un admirable contre-poids; le résultat des études de tous passait régulièrement sous les yeux du chef, et chacun, à sa sortie de l'Ecole, était placé suivant ses mérites. Cet aiguillon et le sentiment du devoir n'étaient-ils pas plus que suffisants auprès d'hommes de notre âge? Ils stimulaient tous ceux d'entre nous qui avaient un peu d'âme et d'honneur. Quant aux autres, en très petit nombre, qu'aurait-on obtenu d'eux par les moyens coercitifs? Des recherches sans zèle, des travaux sans goût, des écrits sans inspiration; et, comme la règle eût été générale, pour arracher si peu des faibles, on aurait paralysé les forts. Dans le système de l'excellent M. Guéroult*,

* Membre du Conseil de l'Université, chef de l'École Normale, auteur d'une traduction de Pline et de plusieurs grammaires estimées.

au contraire, chacun consultait sa vocation, prenait son heure, et suivait son allure. L'un s'occupait d'histoire, l'autre de philologie, celui-ci d'éloquence latine, celui-là de métaphysique; on traduisait, on composait des lieux communs de morale, on rédigeait des dialogues satiriques, on faisait des vers; et tout cela, momentanément ou d'une manière suivie, selon sa convenance ou son caprice.

Cette précieuse latitude qu'on nous laissait pour la direction de nos idées, on nous la donnait aussi pour le choix du temps de nos travaux. Chaque élève attendait qu'il fût en verve, et les compositions en étaient beaucoup meilleures. Ce qui ajoutait à l'émulation, ce qui décuplait le zèle, c'était la solennité du jugement qu'on portait sur nos ouvrages. Quand quelqu'un lisait un *travail* dans nos conférences, il était d'usage de ne l'examiner que huit jours après. Alors, il avait pour rapporteur un camarade et pour jury tout le monde. C'était un spectacle bien imposant, que cet aréopage de jeunes condisciples qui faisaient abstraction, en jugeant, des circonlocutions de la flatterie et des vains égards de la politesse. Le professeur se bornait aux fonctions de président, il mettait aux voix; et le prix consistait à voir arriver son ouvrage sous les yeux du chef et par fois sous ceux du Grand-Maître.

Tel était notre régime de liberté sous le despotisme de l'Empire; mais depuis que la Constitution a reconnu des droits à la France, l'Ecole normale a perdu les siens.

Les élèves de ce bel établissement sont aujourd'hui

traités comme ceux des collèges. Sans consulter leurs goûts, on les met tous sur le même terrain, on leur inflige les mêmes devoirs, on les condamne aux mêmes études. On exige, par exemple, que le matin ils s'occupent d'histoire, à midi de latin ou de grec, et l'après-dîner de métaphysique; en d'autres termes, on dit à ces malheureux : *Vous aurez de l'inspiration à heure fixe sur un sujet que j'ai choisi pour vous.*

Le règlement nouveau (qu'on doit à M. Royer-Collard) n'est pas, à coup sûr, une amélioration; et la preuve, c'est que la baisse de l'école a coïncidé avec ce changement. Avant lui, il y avait succès intellectuel et bien-être moral au plus haut degré!

Je ne jette jamais un regard sur le passé, sans regretter le temps qui s'est écoulé pour moi dans cette paisible enceinte. J'étais jeune, bien portant, et j'aimais l'étude. J'avais les plus habiles maîtres de l'univers et soixante camarades qui presque tous valaient des maîtres. De plus je comprenais tout ce qu'il y avait d'heureux dans cette position, et j'en goûtais les avantages avec délices. On ne nous accordait, il est vrai, que de bien rares sorties, et c'était là le mauvais côté pour moi qui n'avais jamais été pensionnaire; mais je trouvais à cela bien des compensations. Notre existence était calme, et nous savions la rendre fort agréable. Il y avait en nous un mélange de gravité et d'enfantillage, de raison et d'indiscipline qui nous procurait les jouissances les plus opposées. Nous travaillions comme des hommes, et nous jouions comme des lycéens. Depuis la balle jusqu'à la charade en action, et

depuis les jeux innocens jusqu'au trictrac, aucun amusement ne nous était étranger. Mais ce qui entretenait le plus notre belle humeur, c'étaient nos surveillans. On nous les avait donnés les plus grotesques du monde, et, ne pouvant pas aller chercher notre plaisir au dehors, nous nous étions décidés, grâce à eux, à le prendre au dedans. Morisot, Deslandes, et vous, Fariau Saint-Ange, vous fîtes notre bonheur alors! Votre ignorance prétentieuse, vos airs gourmés, vos expressions burlesques excitaient chaque jour notre joyeuse admiration; et même aujourd'hui, aucun de nous ne revoit encore un camarade, sans que vos noms viennent égayer nos souvenirs!!!...

§ 13.

RÉVOLUTION INTELLECTUELLE — PUISSANCE DE LA VOLONTÉ.

La première fois qu'une composition à la main je comparus devant les camarades, mon amour-propre reçut un rude échec. C'était, je crois, le jour même de mon entrée. Voulant prendre position et donner ma mesure, je lus à l'école réunie un morceau en prose que j'avais rédigé avec soin; l'École réunie le refusa à l'unanimité. La semaine suivante, nouvel essai, nouvel échec. On trouva qu'il y avait dans mes

deux discours de l'esprit et quelques qualités de style, mais que le sujet y était superficiellement traité, les idées décousues, et que cela ne constituait pas un tout.

A la suite de ce double jugement, je me livrai au plus profond désespoir. C'en est fait, m'écriai-je, adieu la gloire! Il faut renoncer aux Lettres; je ne serai jamais qu'un grammairien. L'excès de mon découragement s'explique; il était l'effet d'une réaction. Elève-lauréat d'un collège de province, j'avais été accoutumé, depuis l'enfance, à occuper partout la première place, à être flatté et à m'estimer beaucoup. Je tombais de haut par conséquent; aussi, j'en fus ébranlé, et demeurai huit jours étourdi de ma chute. Lorsque j'eus un peu *cuvé* mon orgueil, je délibérai sur ce que j'avais à faire. Pour m'y aider, je relus mon travail à froid, et je fus obligé de convenir avec moi-même qu'il avait été fort bien jugé. C'était un progrès que de s'en apercevoir. Restait la question de savoir si je valais mieux que mon œuvre. Je portai mes regards sur moi, et le résultat de cet examen fut que mon œuvre et moi nous étions sur la même ligne. De l'éclat et pas de solidité, du bon sens et pas de suite, de l'esprit mais pris à la surface; tel j'étais, tel je me vis. Bientôt, je me posai une nouvelle question, et je fus assez heureux pour trouver la réponse. Je me dis : Les qualités que je possède, sont celles que donne la nature; les qualités dont je suis dépourvu, sont celles qu'on acquiert par le travail. Ma situation n'est donc pas sans remède; je puis avoir ce qui me manque, je l'aurai!...

J'avais dix-sept ans, quand je raisonnai ainsi, quand j'eus le bonheur de me juger comme s'il s'agissait d'un autre. Cette bonne foi me sauva; j'étais perdu si j'avais crié à l'injustice! Mais passons aux conséquences de ma découverte et aux moyens curatifs que j'employai.

Lorsqu'un homme est affecté d'une *hémiplégie,* les médecins lui ordonnent d'exercer vigoureusement la partie malade pour la vivifier. Je trouvai quelque analogie entre cette position et la mienne; je me considérai comme atteint d'une hémiplégie intellectuelle, et je conclus de la ressemblance des maux à la ressemblance des remèdes. Je pensai que je devais négliger les facultés développées en moi, pour ne cultiver que les autres. Dès lors, plus de lectures gaies, plus de petits vers, plus de littérature fugitive. Je quittai Parny pour Heyne, Gresset pour Walkenaëre, les livres roses pour les in-folios; je m'occupai de philologie, de grec, de métaphysique; je me jetai dans la rude et vigoureuse érudition allemande. Je compris que, pour me compléter, il fallait rechercher les travaux antipathiques à ma nature, ne méditer que des ouvrages sérieux jusqu'à l'aridité ou logiques jusqu'à la fatigue; je décidai, en un mot, que lier des idées devait être le premier de mes besoins, et m'ennuyer le premier de mes devoirs. Je remplis ces fonctions-là avec zèle pendant une année! J'éprouvais des maux de tête, mais je luttais; je m'endormais au milieu de mes lectures, mais je me *pinçais* pour me réveiller. C'est ainsi qu'à la longue je parvins à briser mon ca-

ractère et à me renouveler. Cette époque, à mon sens, la plus importante de ma vie entière, m'apprit une vérité que, depuis, j'ai constaté souvent, c'est qu'on peut toujours ce qu'on veut!

La qualité la plus rare en effet, la plus précieuse, la plus désirable dans un auteur, puisqu'elle féconde toutes les autres, c'est la faculté acquise de rester longtemps sur un sujet, de saisir une idée, de l'étreindre, de la presser de toutes les manières, de la retourner sous tous les aspects, de lui prendre enfin tout ce qu'elle peut donner. Je connais un écrivain, qui, lorsqu'il a dans la tête une comédie de mœurs en cinq actes, ne peut s'empêcher de la terminer en six semaines. Cette facilité est de l'impuissance, cette richesse de la pauvreté. Il n'y a de force que dans la méditation, de capacité que dans la patience. Un auteur se manque à lui-même et n'est pas au niveau de sa mission, quand il a composé un ouvrage, et qu'on peut lui donner sur son sujet, des idées qu'il n'avait pas eues. J'ose dire, quant à moi, que je n'ai jamais mérité ce reproche, et je le dis sans orgueil; car il y a là une question de temps et non de talent. (Le mot de Buffon.)

Ma longue application eut les résultats qu'elle devait avoir; de léger, je devins grave, et d'étourdi, logicien impitoyable. La métamorphose fut complète avec le tems; on peut en juger par l'anecdote suivante.

Sept ans après ma sortie de l'Ecole, un jour mon ami Chateauneuf, maintenant membre de l'Institut (Académie des sciences morales), me raconta qu'il avait, la veille, dans un salon, parlé de la répétition

générale d'une comédie en vers qu'il venait d'entendre. On voulut savoir l'auteur, il me nomma. N'est-ce point un élève de l'Ecole Normale? dit quelqu'un. — Oui. — En ce cas, la pièce n'est pas de lui. — Mais je viens de le voir dirigeant les répétitions. — C'est qu'il a mission pour cela. — Mais, j'ai assisté à la conception de chaque scène, à la naissance de chaque vers! — Peu importe, il ne peut avoir composé cet ouvrage. De la gaîté, des traits d'esprit, tant qu'on voudra. Mais de la suite, jamais; il en est incapable.

Concevez-vous une pareille extravagance, me dit Chateauneuf avec colère?... Et je lui répondis froidement : C'est un homme qui m'a connu. En effet, ces doutes injurieux étaient de mon camarade le physicien Pouilley. Mais retournons à 1813.

Parmi mes occupations, je ne dois pas omettre *l'Économie politique,* l'une des études proscrites alors sous le nom d'idéologie. — Admirateur de Napoléon, je ne choisis pas cette science par esprit d'opposition; je ne savais d'elle qu'une chose, c'est qu'elle est abstraite, et ce motif me décida. Je lus Smith et Turgot, je les méditai, et j'étais, en 1813, du très petit nombre de français qui ne croyaient ni aux *Accapareurs* ni à *la Balance du Commerce* et qui avaient quelques idées nettes sur l'*Impôt* et sur la *Production.*

Ce qui me contrariait le plus dans ma position, c'était, non l'aridité d'études contraires à mes goûts, mais la fausse opinion qu'avaient de moi mes chefs et mes camarades. Mes travaux continus prenaient tout mon

tems, sans donner de résultats visibles, et je sentais planer sur moi ma réputation, j'entendais murmurer de loin des reproches que je méritais peu. Tranchons le mot, j'étais placé sur la liste peu nombreuse de ceux qui abusent de la liberté pour ne rien faire. M. Guéroult m'en accusa publiquement. A la fin de l'année, je fus bien vengé; je présentai à la *Conférence* deux pièces de vers grecs!... *Du Grec, quelle douceur!* Toute l'Ecole en fut émerveillée; Boissonnade, Burnouf et Mablin en furent attendris!... Des vers dans cette langue sont toujours une rareté; à cette époque, c'était un phénomène! Nous n'avions encore ni Grammaire, ni Gradus, ni Lexique bien fait. Mes deux morceaux sur lesquels Guigniaud fit un rapport, eurent un succès immense! Aussi, dès le lendemain, le vénérable Chef de l'Ecole accourut essoufflé à la séance du soir. Il traversa les rangs, s'avança vers moi et me dit en m'embrassant : *Je viens vous féliciter. Pendant que je vous accusais, vous travailliez en silence! Je vous remercie et je vous aime, parce que je m'étais trompé sur vous.*

§ 14.

. . . .
. . . .
. . . .

*
* *

Cette biographie n'a pas été achevée. Casimir Bonjour n'en a pas eu le temps; et on peut regretter de ne pas le voir développer ici, lui-même, sa troisième idée fixe, qui, à n'en pas douter, était le désir passionné d'occuper la première scène française. Ce désir, il a pu le réaliser au delà certainement de ses espérances, puisqu'il a régné sur cette scène, selon même un critique du temps, pendant bien des années.*

On pourrait remarquer aussi en pénétrant dans toute son existence, que ce sentiment puissant de l'idée fixe, ou plutôt le besoin de se donner à un but élevé et de le poursuivre avec ardeur, Casimir Bonjour l'a éprouvé jusqu'à la fin. Il aurait pu entrer dans le professorat des lettres, où il eût réussi au premier chef: le théâtre l'attira; et aucune ambition, quelque louable qu'elle fût, ne parvint à l'en détourner. Laissons-le plutôt parler lui-même.

* Jules Janin.

*« 1820. — Je suis deux heures secrétaire d'un grand homme**.

« *Madame Tiran, que je connaissais depuis quelques mois, m'écrivit un matin :* « Mon frère est arrivé de Sainte-Hélène : venez donc dîner en « famille avec nous. » *Je trouvai cette invitation extrêmement aimable et pour la forme et pour le fond. A mon entrée le général Gourgaud m'embrassa. Cet accueil combla ma surprise, et je me demandai, à part moi, ce qui pouvait me valoir tant d'affection. On se mit à table et l'on causa. Jamais dîner, jamais soirée ne me parurent si courts ; on n'y parla que de Napoléon. A minuit, c'est-à-dire au moment de mon départ, le Général me dit sans préparation : « Voulez-vous être secrétaire de l'Em« pereur ? J'ai mission de lui en chercher un. — « Vous m'en voyez rouge de plaisir, lui répondis-je. « — L'Empereur, continua-t-il, désire un homme de « lettres capable, jeune et obscur. Il ne veut pas qu'on « dise : C'est Monsieur un tel, écrivain connu, qui a « rédigé les mémoires de Sainte-Hélène. Si la place « vous convient, je sais par ma sœur que vous con-*

* Extrait du Journal intime de Casimir Bonjour.

« venez parfaitement à la place. Je vous choisis. » Qu'on juge de l'effet que dut produire une proposition pareille sur une imagination de vingt-cinq ans! L'idée d'approcher un tel homme, d'assister à ses derniers moments, de recueillir ses dernières paroles, me faisait bondir le cœur. Je retournai chez moi tout pensif, tout ému, tout tremblant. A mon entrée, quelle est ma surprise! Une lettre m'attendait; je la prends : le cachet du comité. Je brise l'enveloppe : la Comédie française m'annonçait la mise en scène de mon premier ouvrage. Je restai interdit de cette nouvelle, et je passai toute la nuit à méditer sur les deux carrières. Le lendemain matin, j'étais décidé et j'épiais le réveil du Général Gourgaud. « Général, lui dis-je, je vous demande un « mois. D'ici là, ma pièce sera représentée; si je suis « sifflé, je pars... » Je restai! »

Pour ajouter à la sincérité et au courage de la vocation le coté délicat et fin qui est un des traits les plus séduisants de la physionomie de Casimir Bonjour, nous devons compléter ce premier récit par un second, également écrit de sa main, toujours sur le même grand homme.*

* Extrait également du Journal intime de Casimir Bonjour.

« *Au moment où l'Empereur Napoléon allait mettre à la voile de l'Ile d'Elbe pour revenir en France, le capitaine du brick qu'il montait s'approcha et lui dit : « Sire, le bâtiment est beaucoup trop « chargé; il faudrait renvoyer à terre les trois quarts « d'entre nous. Autrement, s'il survient un zéphir, « nous sommes tous perdus. — Eh bien! répondit « Napoléon, eh bien!...* » *Dans ce moment il aperçut ses vieux soldats dont les yeux supplians étaient dirigés vers lui. Il s'arrêta alors et dit d'un ton ému :* « Il fera beau ! » *J'ai entendu raconter cette anecdote à M*me *Bertrand chez M*me *de Souza. Cette dame la termina en disant : « Voyez comme il était « imprudent! » C'est ainsi que l'Empereur était compris par certains compagnons de son exil.* »

Plus tard encore il sut sacrifier une situation modeste, il est vrai, mais peut-être nécessaire à un jeune homme sans fortune et sans famille. (Il était employé dans les bureaux du Trésor.)

Les vers des Deux Cousines *devenus bientôt proverbe :*

Il économisa cent mille francs de rente
Sur ses appointements qui n'étaient que de trente.

avaient blessé personnellement, paraît-il, le ministre des finances du moment. Il fait venir dans son cabinet le jeune auteur, et lui dit sans préambule : « Monsieur, vous avez mis dans votre nouvelle pièce deux vers qui me choquent. Supprimez-les, ou je vous destitue. — Monsieur, lui répond fièrement Casimir Bonjour, je préfère mes vers à votre place... » et il fut destitué. (Ceci est le fait authentique, inconnu généralement, et raconté de façon plus couverte.)*

La fortune dans sa carrière dramatique lui sourit longtemps, puis un jour elle lui devint contraire. Et c'est alors que, tout en souffrant de certaines injustices, il s'attacha de plus en plus à la vocation de l'amitié et du dévouement. Il oubliait ses tristesses en s'occupant des jeunes et des petits, encourageant de ses conseils et même de ses leçons affectueuses tous ceux qui semblaient comprendre ses efforts. Le charme qui ne se donne pas, le charme qui attire, il l'avait en toute sa personne. Et beaucoup se laissaient attirer, comme cette très gracieuse femme, qui, plus de vingt ans après sa mort, n'avait pas oublié les impressions du passé : « Lorsque nous apercevions notre ami, disait-elle, nos jeux ne comptaient plus,

* M. de Villèle.

nous quittions tout pour nous élancer vers lui, pour jouir de son regard et pour l'entendre parler. »

Ses dernières années, qui furent un long martyre de souffrances physiques, il les remplit encore de douces jouissances, en donnant toute son âme dévouée à l'éducation de sa fille et en travaillant avec toute son ardeur d'artiste à une pièce de théâtre qui n'a pas été représentée.

Il sera permis d'ajouter que tous ceux qui l'ont vu de près et qui ont ressenti sa disparition avant l'heure, se sont souvent demandé, en songeant à sa mémoire, s'ils ne regrettaient pas autant en lui les qualités du cœur que les qualités de l'esprit *.

C. B.

* Casimir Bonjour était né à Clermont en Argonne (Meuse), le 17 mars 1795; il est mort à Paris, le 24 juin 1856.



Mélanges



MON DÉBUT DRAMATIQUE

Mes études scholastiques ont été marquées par quelques succès, et ces triomphes de l'enfance, auxquels on attache toujours plus d'importance qu'ils n'en méritent, avaient donné de moi une très haute opinion dans ma ville natale. A douze ans, mon nom était populaire, et mes camarades m'appelaient l'homme de lettres. Je partageais naturellement cette opinion flatteuse ; je pensais à la gloire en quatrième, et l'Institut a été le rêve de mon adolescence.

Plus d'un mécompte est venu bientôt après tempérer l'estime que j'avais pour moi-même et dissiper les fumées de mon orgueil. Agé de vingt et quelques an-

nées, j'en étais au découragement et je me livrais à des occupations qui n'étaient rien moins que littéraires, quand le hasard me conduisit un jour aux Tuileries. J'y rencontrai un ami Gascon, dont j'étais séparé depuis longtems. Du plus loin qu'il m'aperçut : *Què faites-vous donc ?* s'écria-t-il. *Jè cherche votre nom dans tous les journaux et jè nè lè vois pas.*

Cette vive apostrophe m'humilia beaucoup, et l'année suivante, j'avais composé une comédie.

Me voilà donc auteur, et auteur du Théâtre-Français !... Le Théâtre-Français ! alors, c'était un musée, c'était un temple, dont les avenues étaient prodigieusement difficiles ; alors, il y avait beaucoup d'appelés et peu d'élus. Je n'ignorais aucun des obstacles ; je savais que, pour un auteur dramatique, la fin de l'ouvrage est le commencement des tribulations. J'entrai néanmoins avec ardeur dans la lice ; j'étais plein de confiance, j'avais vingt-quatre ans.

Je demandai au redoutable Comité, et j'attendis cinq mois une lecture qu'on ne m'accorda point. Ennuyé de ce silence, je me lève un beau matin avec une inspiration, et je vais trouver un excellent acteur que j'avais vu au théâtre seulement, Michelot. Je me présente chez lui, j'entre timidement ; après avoir balbutié les complimens d'usage, et sans autre préambule, je fais de la chaise qu'il m'offrait une sorte de *prie-Dieu*, et, tout d'une haleine, je lui récite ma pièce entière du ton dont un dévot débite ses patenôtres. Malgré ma triste voix et ma psalmodie plus triste encore, Michelot crut entrevoir qu'il y avait quelque

chose dans mon ouvrage. Il intervint, les difficultés s'aplanirent et mon audition me fut donnée.

Dieu! comme le cœur me battit le matin du jour fatal! comme je dormis peu la nuit précédente! A l'heure fixée, j'arrive, un grand Suisse à hallebarde m'introduit, je me glisse au milieu de l'aréopage, et je salue nos seigneurs les Comédiens et nos dames les Comédiennes sans les voir, tant j'étais tremblant!

Je débitai fort mal, et pourtant on m'accueillit bien. Je me rappelle qu'un de mes Bulletins portait : *Cet ouvrage méritait d'être mieux lu.* Bref, je fus admis à la pluralité des suffrages, mais admis *avec des corrections.* J'osai demander qu'on voulût bien m'en indiquer la nature; on me répondit que ce n'était point l'usage, et l'assemblée s'écoula, les hommes en me prodiguant des encouragemens, les femmes des sourires...

Qu'on juge de mon embarras après cette quasi-réception! Je cherchai, pendant un mois, la pensée de mes juges (si tant est que mes juges eussent eu une pensée), et je ne la trouvai point. Je me décidai alors à leur faire l'espiéglerie que voici. Je réclamai une seconde audition, je l'obtins, je lus la pièce sans l'avoir aucunement retouchée, et je fus reçu à l'unanimité, *vu les notables changements.*

Me voilà donc admis définitivement! Mais, hélas! qu'il y avait loin, à cette époque, de l'admission à la mise en scène! Nombre d'auteurs reçus avec acclamation n'ont jamais vu arriver ce bienheureux jour, et j'en ai connu un dont le drame a été représenté,

par *tour de faveur*, quinze années après la réception.

Le lendemain de la mienne, je me mis en campagne et fis exactement ma cour aux comédiens influens. Grâce à une assiduité de tous les jours et à l'amitié de Michelot, j'obtins, après neuf mois, le *tour de faveur* tant désiré.

Je suis au terme de mes peines, me dis-je alors, et désormais je n'aurai plus affaire qu'au public!... Hélas! je me trompais encore. La mise en scène décidée, il fallut m'occuper de la distribution des rôles, carrière nouvelle, carrière immense de difficultés!

Pour le premier personnage (celui de la Mère rivale), je songeai naturellement à une actrice dont le talent a charmé déjà trois générations successives, Mlle M***. Je composai des vers pour la toucher, et j'allai lui offrir, à genoux, et les vers et le rôle. La grande comédienne me répondit d'un petit ton fort sec : « Dieu merci, monsieur, je ne suis pas encore réduite à jouer les rôles de mère... » En effet, elle n'avait alors que quarante-huit ans.

Profondément affligé de ce refus, je tournai mes regards vers l'actrice qui occupait la seconde place (Mlle Lev.). Elle me grasseya avec dignité les paroles suivantes : « Monsieur, dans ma position vis-à-vis de mon ancienne, je ne puis accepter que des rôles de très jeunes personnes... » Elle avait trente-six ans et la plus riche encolure!...

Après ce nouveau déboire, je me rendis auprès d'une comédienne, aujourd'hui retirée du théâtre, Mlle D..., et j'arrivai bien mal à propos! La pauvre fille

venait d'accoucher de son septième enfant; son refus était donc bien légitime.

Restait une quatrième personne, que je puis nommer parce qu'elle ne vit plus, M[lle] Volnais. Elle était la dernière de l'emploi. Sans elle, point de représentation possible. Je me présentai inquiet et avec une fièvre ardente à son bel hôtel de la rue de la Pépinière. On m'introduisit dans son boudoir, et sans chercher à être dramatique, je le fus beaucoup. Je tombai à ses pieds, en m'écriant : « Madame, madame, aidez-moi, je vous confie mon avenir!... » Elle sourit de ma chaleur, me tendit avec bonté une main très blanche que je baisai, et me demanda de quoi il était question. J'exposai ma requête. Elle désira lire l'ouvrage qu'elle n'avait point entendu; je le lui remis. Deux jours après, quand je vins chercher la réponse, du haut de son brillant canapé, elle laissa tomber ces mots : « Monsieur, votre sujet me plaît beaucoup, mais je n'aime que le drame. Faites un drame de votre pièce et je la jouerai. — Madame, c'est me demander un autre ouvrage. — Précisément, et tel est mon *ultimatum.* »

Je rentrai chez moi l'âme navrée. Ainsi, tant de travail, tant de soins, tant de peines, ainsi ma réception et mon tour de faveur même sont inutiles! Toutes m'ont repoussé, je n'ai plus qu'à mourir; car c'est ainsi qu'on prend les choses à vingt-quatre ans.

Je passai huit jours dans le plus profond désespoir; après quoi il me vint une idée.

Il existait, à cette époque, une petite feuille des

théâtres, fort épigrammatique et fort à la mode, *le Miroir*. Les articles *Comédie Française* étaient rédigés par un homme d'esprit, de goût et d'une parfaite indépendance, M. Cauchois-Lemaire. Je ne connaissais nullement cet écrivain, mais il avait eu l'honneur d'être proscrit, son nom était dans toutes les bouches. J'allai le voir sans hésiter; je lui racontai avec émotion ma triste aventure. Il m'accueillit fort obligeamment, et me témoigna le plus grand désir de m'être utile. « Mais que puis-je pour vous ? — Tout, lui répondis-je, tout! Vous pouvez m'ouvrir la carrière!... Rédigez un feuilleton sur le talent de Mlle Volnais. Commencez par des douceurs, finissez par des menaces ; déclarez-lui la guerre, si elle persiste à refuser mon rôle, et je suis sûr qu'elle l'acceptera. » Alors, avec une bonne grâce que je n'oublierai jamais, Cauchois-Lemaire s'engagea à me rendre le service que je réclamais de lui. Dès le lendemain, il publia un article fort spirituel dans le sens convenu. A peine avais-je lu ce bienheureux feuilleton, que je reçois de l'actrice dédaigneuse un petit billet parfumé : « Mais, « que devenez-vous, mon cher ? voilà huit jours que je « ne vous vois pas ! vous seriez-vous découragé ? Ve- « nez, et nous pourrons nous entendre. »

Je cours chez elle, palpitant de joie. Après les premières politesses, Mlle Volnais me dit avec un doux regard : « Je n'ai, mon auteur *(comme on dit : mon tail- « leur !)*, qu'un seul changement à vous demander. « Faites que je sois aimée et *épousée,* que ma fille n'ait « que *quinze* ans : et je prendrai votre rôle. »

Je voulus savoir pourquoi ce chiffre de *quinze* ans, au lieu de *seize* que j'avais donnés à ma jeune première. « C'est, me répondit-elle, que si ma fille n'a que quinze ans, je pourrai n'en avoir que trente. »

Je fus frappé de la justesse de ce raisonnement, et dès ce jour-là même, je me mis à la besogne. Sophie n'eut que quinze ans, Mlle Volnais fut épousée, et l'on représenta ma pièce.

On ne sait pas, on ne saura jamais ce qu'un malheureux auteur éprouve à la première représentation de son premier ouvrage; on ne soupçonne pas, j'ose le dire, la tumultueuse agitation de ses sens, les tempêtes et les bouleversemens de son âme! Pour se faire une idée de pareilles impressions, il faut les avoir subies. C'est alors seulement que l'on conçoit ce que c'est que l'exaltation d'une tête humaine, ce qu'il y a de sensations possibles en quelques secondes, et jusqu'à quel point nos fibres nerveuses peuvent se tendre sans se briser. J'ai traversé cette situation, j'en ai ressenti les déchiremens, et je déclare qu'avant ni depuis je n'ai rien connu de comparable.

C'est le 4 juillet 1821 que mon début dramatique eut lieu. Quand je reçus une lettre d'avis pour la mise en scène, mon émotion commença. Elle était douce; aux répétitions, elle devint pénible et bientôt après j'eus la fièvre. Quelques jours avant le jour fatal, j'étais si agité que j'apercevais à l'œil les battemens de mon cœur. Mais la veille, la veille, que n'éprouvai-je

pas, quand je lus en gros caractères sur les murailles : Demain, *la Mère rivale,* comédie en trois actes, en vers!

Un frémissement nerveux me parcourut tout entier. Pour m'assurer si je ne me trompais pas, je m'arrêtais à toutes les affiches. Ma vue se troublait, mes genoux fléchissaient sous moi, et je me demandais si c'était un rêve!... Quoi! me disais-je, demain, je paraîtrai sur cette glorieuse scène! demain, je serai en face du public! demain, je serai un sot ou un homme d'esprit, un objet d'envie ou de pitié!...

Le matin du grand jour, une sueur froide me pénétra; je grelottais et brûlais à la fois, j'allais et venais sans savoir où. Cette situation surpassait mes forces et devenait intolérable, quand par bonheur une rage de dents vint à mon secours. La douleur physique adoucit la douleur morale, et je me sentis un peu soulagé.

Ma nouvelle souffrance dura jusqu'au lever de la toile, c'est-à-dire jusqu'à neuf heures du soir. Sitôt que j'entendis le bruissement des cordes du rideau, ma rage de dents disparut... Je n'ose pourtant conseiller cette recette contre le mal de dents; on ne l'a pas toujours à sa disposition.

Je n'échappai à la douleur dont il s'agit, que pour en subir une autre. Pendant la représentation, désirant éviter les regards et me dérober à de trop vives impressions, je m'étais caché, près du foyer intérieur, dans un réduit obscur, où les garçons de théâtre avaient ordre de venir m'annoncer les événemens.

C'est là qu'eut lieu une illusion de mes sens que je n'oublierai jamais.

J'étais seul et j'attendais! Ici une réflexion physiologique est nécessaire. Lorsque, pour mesurer la durée, on n'a ni montre, ni pendule, ni chronomètre, on est réduit à évaluer le temps par le nombre et la série de ses sensations. Il paraît que j'en eus beaucoup alors! car, voici ce qui m'arriva :

Le rideau se leva à neuf heures; à peine la voix sonore des garçons de théâtre avait-elle crié cette nouvelle dans tous les corridors, que, dans mon impatience, je me mis à suivre les acteurs par la pensée, et à me réciter ma pièce à moi-même. Quand j'eus vu passer ainsi le premier acte, j'écoute!... Personne. Je continue mon travail de tête; je débite le second acte; point de nouvelles encore. J'arrive au troisième, et toujours point de nouvelles!... Plus de doute, l'ouvrage est sifflé, et l'on craint de me l'apprendre. Je marche à grands pas, je m'arrache les cheveux, je pousse des gémissements et j'éprouve dans la poitrine l'oppression la plus violente.

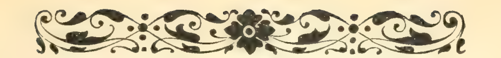
Pendant que je me débattais ainsi, et que la sueur ruisselait sur tout mon corps, une porte s'ouvre... et je vois s'avancer le garçon de théâtre Sylvain, qui me dit paisiblement : « Monsieur, les deux premières scènes ont été parfaitement accueillies. »

Je tirai ma montre aussitôt : *neuf heures dix minutes!* ... J'avais donc vécu une heure en dix minutes.

Le succès de *la Mère rivale* ne fut pas contesté, et je reçus, dans le foyer intérieur, les félicitations de

tous les hommes distingués qui le fréquentaient alors. De ce nombre était un vieillard fort spirituel, M. Le Chauve, ancien receveur-général et frère de l'acteur de Vigny. Je n'oublierai jamais la petite allocution qu'il m'adressa en m'embrassant : « Monsieur, je vous en fais mon compliment; vous avez, ce soir, beaucoup d'ennemis que vous n'aviez pas ce matin. »





COUP D'ŒIL SUR LE THÉATRE*

Un des traits constitutifs de l'organisation humaine, un des penchans les plus vifs de notre corps, une des formes les plus impérieuses de notre esprit, c'est la tendance à imiter. Elle nous prend au berceau, elle nous suit partout et toujours ; c'est par elle que l'homme atteint son développement moral et physique, par elle qu'un individu fait son profit des idées et des découvertes de tous ; d'elles sont nées les sociétés, les langues, la civilisation.

* Cette étude avait été publiée d'abord sous un nom différent : *L'Art dramatique*. La version parue sous ce dernier titre, et qui semble bien, en effet, avoir été la première en date, contient certaines variantes de forme, trop peu importantes pour être indiquées en notes. Mais la fin traite d'un sujet tout autre ; il y avait intérêt à la publier intégralement sous forme de note, à partir du passage où commencent les deux versions différentes.

Le théatre, c'est à dire l'art de reproduire aux yeux, à l'aide de personnages vivans, les actes de la vie humaine, devait être la conséquence de ce penchant universel. Comme, de tous les êtres, celui que l'homme estime le plus, c'est l'homme, rien ne pouvait lui être plus agréable que de le lui montrer. Aussi, partout où l'espèce humaine a été réunie en corps de nation, a-t-on trouvé des traces de représentations scéniques. Dans l'ancien comme dans le nouveau monde, chez les Hindous comme chez les Péruviens, un théâtre a existé. Sans doute, il n'avait rien de commun avec celui de Sophocle et de Racine; il était, il devait être l'expression fidèle des habitudes et des idées du temps. Les jeux de la scène, quels qu'ils soient, pantomimes, danses, drames parlés ou lyriques, ne font que reproduire l'état social. Ils sont un effet et non pas une cause. On a beaucoup dit que les écrivains avaient une grande action sur leur siècle, qu'ils rectifiaient les mœurs, et imprimaient le mouvement aux esprits. Si cette pensée est exacte, elle l'est dans une mesure si étroite, elle a rapport à des détails si minces et si petits, qu'ils se perdent dans l'immensité des faits; et, aux yeux de quiconque réfléchit et observe, l'idée contraire est rigoureusement l'idée vraie. Les lois, le climat, les arts, l'industrie, et tout l'ordre social qui en résulte, voilà où est le moteur réel, où est la véritable impulsion. Si ce qu'on appelle un homme de génie, semble quelquefois mener son siècle, cette illusion provient de ce qu'il a, le premier, aperçu et signalé le point vers lequel tout le

monde se précipite. Comme un autre, il cède au torrent; vous croyez qu'il entraîne? regardez mieux, il est entraîné; l'homme n'est rien, les hommes sont tout.

Il n'est donc pas vrai que tel ou tel auteur ait donné à tel ou tel théâtre les formes qu'on lui connaît. L'ensemble de la littérature dramatique à une époque est le résultat constant et obligé de l'ensemble de la civilisation à la même époque. Il se peut qu'un écrivain éminent ait saisi plus vite, ait mieux rendu cette physionomie générale; mais elle existait sans lui. Il a été un instrument plus ou moins heureux, mais un instrument; et ce qu'il a fait hier, un autre l'aurait fait demain, dans la mesure de ses facultés. Voilà l'influence réelle du génie aux différentes époques; sa part de gloire peut être grande, sa part d'action est petite.

Ceci nous mène à penser que, pour faire l'histoire de l'art, on a peut-être eu tort jusqu'ici de faire celle des écrivains; c'est celle du public qu'il aurait fallu faire. Telle est notre manière d'envisager la question; et c'est de ce point de vue que nous allons jeter un coup d'œil sur les diverses littératures dramatiques qui ont eu un certain éclat et examiner quelles sont les circonstances de mœurs et les conditions d'organisation sociale sans lesquelles le théâtre ne peut prospérer.

La première nation qui s'offre à nos regards, par ordre de date et par ordre de supériorité intellectuelle, ce sont les Grecs, c'est-à-dire les Athéniens. Dans l'art qui nous occupe, comme dans tous les au-

tres, ces instituteurs du genre humain ont produit les plus parfaits modèles. Le choix des sujets, l'élégance des formes, le fini du langage, la vérité unie à l'imagination, l'éclat à la solidité, ils ont tout; leurs ouvrages sont le type éternel du beau, du goût et du bon sens. D'où provient cette prééminence incontestée et incontestable? C'est qu'en eux, hors d'eux, tout les favorisait; c'est qu'à une merveilleuse aptitude, à une organisation privilégiée, j'ai presque dit surhumaine, se joignaient une foule de circonstances que nous nous proposons d'analyser ici.

Premièrement, quand le génie de cette nation se tourna vers le théâtre, la civilisation était avancée déjà et la langue formée. Ainsi, des écrivains inélégans, des hommes incomplets n'ont pas pris et défloré pour leurs successeurs les plus belles données dramatiques.

En second lieu, ils avaient un public, car ils avaient une grande ville. Cette idée réclame quelques développemens.

Les capitales, si nécessaires à tous les arts, le sont particulièrement à l'art dramatique. Sans elles, point de juges, point de goût, point de perfection. Les capitales sont de vastes foyers, où les esprits supérieurs viennent fermenter et s'aviver l'un l'autre, où la force de chacun s'augmente de la force de tous. Or, comme on sait, la division des Grecs en petits Etats était politique seulement. Leur langue restait la même et leur population qui se mêlait sans cesse, formait une sorte de République fédérative dont l'Amérique anglaise

nous offre en partie l'image. Leurs points de contact qui avaient lieu tous les jours se renouvelaient plus spécialement à des époques périodiques telles que les Olympiades et les assemblées des Amphyctions. Athènes était la capitale intellectuelle de la Confédération hellénique; elle attirait à elle tous les hommes remarquables de l'Archipel, du Péloponèse, de l'Asie Mineure et de la Grande Grèce. La séparation en provinces n'avait donc de résultat réel que la noble rivalité qu'elle faisait naître; et l'on trouvait chez les Hellènes les avantages de la monarchie et ceux de la république : l'unité fécondée par l'émulation.

Nous avons dit que les artistes Grecs avaient un public, parce qu'ils avaient une capitale; ajoutons que ce public était excellent, parce qu'il se composait d'une aristocratie. Ici quelques développemens encore.

L'art théâtral se distingue essentiellement des autres arts par un point. Il est possible, à ceux-ci, il leur est facile de prendre leurs juges un à un, de les saisir isolément répartis sur un vaste territoire. Cette division même est avantageuse en certains cas et devient un élément de prospérité. Mais le théâtre a des nécessités contraires. Il lui faut une vaste réunion sur un point donné; c'est pour lui une condition d'existence. Il lui faut des personnes éclairées; c'est pour lui une condition de succès. Eh bien! l'aristocratie Athénienne offrait tout cela. Vingt mille citoyens sur quatre ou cinq cent mille habitans formaient une imposante élite d'hommes de loisirs, qui, n'ayant point

à s'inquiéter de la vie matérielle, pouvaient consacrer leur temps et leurs brillantes facultés à la culture des arts. Ils ne ressemblaient point à la petite oligarchie de Sparte, que les institutions de Lycurgue vouaient exclusivement à la guerre et à la gymnastique. Dans la ville de Minerve au contraire, les lois favorisaient avant tout le développement de l'intelligence, et la population choisie qu'elles avaient créée, se recrutait encore de tous les hommes remarquables qui s'élevaient de toutes parts sur le sol hellénique. De tant d'élémens de succès, faut-il s'étonner qu'il soit résulté des miracles ? Même opprimée, même esclave, Athènes dominait encore ; et, sur les bords de l'Indus, son vainqueur déclarait qu'il avait entrepris tous ses travaux et conquis le monde, afin que les Athéniens pussent dire, en se promenant sur le Pirée, qu'Alexandre était grand.

Un seul incident, chez eux, fut nuisible au théâtre, c'est la condition des femmes qui était déplorable. Sans instruction, sans culture d'aucune espèce, emprisonnée à perpétuité dans le Gynécée, qui ne s'ouvrait que pour son mari, la femme grecque n'offrait aux yeux qu'un être dégradé, sans communauté d'idées et de sentimens avec celui qu'elle appelait son époux. Elle n'était point une compagne, et ne pouvait devenir une amie. C'était, il faut le dire, une première esclave, et ses droits se bornaient à donner des enfans au maître et à surveiller la domesticité. Cette séparation des sexes, ce divorce intellectuel, si funeste, comme on sait, aux mœurs publiques, ne le devint pas moins à l'art dont

nous nous occupons. L'amour, en Grèce, avait perdu tout son prestige, la vie, son épisode le plus touchant. Dans une pareille société, l'acte le plus important de l'existence humaine, le *Mariage,* était pour l'homme un vil marché, un arrangement matériel; c'était, tranchons le mot, l'acquisition d'un meuble vivant!... On sent le vide immense qui devait en résulter, et pour le bonheur dans les relations individuelles, et pour le plaisir dans les arts d'imitation. Toutes nos fables dramatiques modernes ont pour nœud l'amour qu'un sexe porte à l'autre, et pour dénouement leur union. Cette combinaison, qui, dans son infinie variété, est chaque jour plus nouvelle, cet intérêt, qui se multiplie de tant de manières et sous tant de faces, l'organisation sociale des Grecs les condamnait à l'ignorer. Ne le connaissant pas dans la vie privée, ils ne pouvaient pas le reproduire au théâtre; et c'est principalement dans la comédie qu'on en peut remarquer l'absence. Leurs intrigues, toujours les mêmes, nous offrent éternellement ou des courtisanes, les seules femmes grecques qui fussent libres et bien élevées, ou des jeunes filles ravies par des pirates, et dont un incident révélait la naissance. Tristes combinaisons! triste état social! Que d'idées, de sentimens, de jouissances perdues! Sous ce rapport, plaignons les Grecs et plaignons leurs auteurs!

Après eux, du moins dans l'ordre chronologique, se présentent leurs vainqueurs, les Romains. Cette nation renfermait dans son sein deux des élémens que nous avons signalés comme nécessaires à la pros-

périté de l'art dramatique : une Aristocratie et une Capitale. Mais plusieurs circonstances venaient contrarier et annuler celles-là. Je ne parlerai point du sort des femmes, qui, chez eux, se trouvait à peu près le même que dans la Grèce. Ce qu'ils avaient de plus anti-dramatique, c'étaient leurs institutions exclusivement agricoles et guerrières. Quand l'élite d'un peuple a pris cette direction, il n'y a guère de place pour les beaux-arts. Il en résultait une rudesse de formes, une crudité de mœurs peu attrayantes pour l'imitation. Il fallait que le peintre fût ou grossier ou faux; l'alternative était cruelle. Aussi, en fait d'arts, leur sol ne produisit rien spontanément, et tout ce qui a existé, parmi eux, en ce genre, était exotique. En peinture, en statuaire, en architecture, ils n'ont laissé aucun monument qui leur soit propre; en poësie, ils n'ont guères donné que des contrefaçons, à la vérité extrêmement brillantes.

Mais c'est principalement au théâtre qu'éclate leur stérilité. Leur tragédie est nulle; Sénèque fut un déclamateur ampoulé. Ses prédécesseurs Ennius et Pacuvius ne sont point, il est vrai, venus jusqu'à nous; mais si ces deux écrivains avaient donné à la tragédie des formes neuves et nationales, leurs successeurs n'auraient pas été maitres de les abandonner. Quant à leur comédie, les hommes distingués qu'elle nous présente tiendront une place dans l'histoire de la littérature, beaucoup plus que dans celle de l'art dramatique, Voltaire l'a dit avec l'admirable bon sens qui le caractérise :

Le sage, le discret Térence
Est le premier des traducteurs;
Jamais, dans sa froide élégance,
Des Romains il n'a peint les mœurs.

La même pensée peut s'appliquer à Plaute. Les ouvrages de ces deux auteurs ne leur appartiennent ni pour la forme ni pour le fond; s'ils ont un nom dans la Comédie, c'est que Philémon, Ménandre et les autres poëtes qu'ils traduisaient ont disparu dans le grand naufrage de la civilisation, et que d'élégantes copies sont toujours appréciées, quand on a perdu les originaux.

Les Romains, osons-le dire, étaient administrateurs et législateurs; c'est là leur gloire; mais ils n'ont rien fait, ils ne pouvaient rien faire de neuf dans les arts, spécialement dans l'art dramatique. Ils se trouvaient vis-à-vis de la Grèce, dans la position où se trouve la Russie vis-à-vis de l'Europe. Leur civilisation était imposée, leurs pièces de théâtre des produits de serre chaude qui n'avaient ni sève ni saveur, et le seul genre de spectacles qu'aient inventé ces maîtres du monde, ce sont les combats de gladiateurs. Voilà la littérature qui leur est propre!... Elle fit leurs délices et régna exclusivement dans l'univers soumis, jusqu'à l'invasion des Barbares et au triomphe du Christianisme. Depuis lors, nuit totale, et disparition de tout ouvrage scénique, véritablement digne de ce nom.

Après cette longue et malheureuse éclipse, les premières lueurs ont eu lieu en Italie où la civilisation brilla rapidement d'un vif éclat. Mais la division

du pays en petites principautés, division qui n'avait pas empêché la renaissance des autres arts, devait empêcher celle du théâtre. Il y avait, dans la Péninsule, trente capitales. Des agglomérations aussi faibles ne pouvaient pas composer un public; une population ainsi morcelée ne pouvait ni inspirer les auteurs ni les conduire. Aussi, n'avons-nous guères à signaler, dans cette période, que l'apparition d'un ouvrage, où se trouvent peintes avec esprit les mœurs licencieuses des moines : la *Mandragore* de Machiavel. Mais cette pièce, que le public n'avait point fait naître, ne devait pas amener d'imitateurs; elle fut un incident sans suite, un effet sans cause, un éclair dans une nuit profonde; et c'est seulement vers la fin du XVIII[e] siècle, que les Italiens possédèrent un théâtre. Après avoir été nos maitres, ils sont devenus nos élèves; Goldoni et Alfieri ont suivi les traces des auteurs français en les décriant, et les ont suivies, de loin. Mais nos voisins ont une gloire qu'on ne peut du moins leur contester : ils ont créé un genre destiné peut-être à envahir tous les autres, ils ont trouvé l'*Opéra*. Remarquons, à ce sujet, qu'on ignore aujourd'hui le nom de celui qui a composé pour la scène le premier ouvrage lyrique; et pourtant, n'accusons pas les contemporains d'injustice! Les progrès de la musique, la multiplicité des instrumens, et surtout la découverte de la *Partition* avaient, depuis longtems, mis sur la voie. Dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, tout le monde a des droits et personne n'en a. Les travaux partiels et successifs de chacun ont

amené des matériaux pour une découverte, et celui qui arrive au but a fait moins de chemin souvent que celui qui s'en est approché. Cela est vrai, même dans les sciences exactes. Beaucoup de problèmes ont été résolus, beaucoup de systèmes trouvés par plusieurs hommes à la fois. Newton et Leibnitz, Euler et Bernouilli ont élevé concurremment des prétentions célèbres en ce genre; on ne sait si la poudre à canon est Allemande ou Chinoise, et le premier imprimeur est encore inconnu. Pour qui réfléchit, tout cela s'explique. Que sont, en réalité, les hommes que nous décorons du titre fastueux d'*Inventeurs?* Ils ont ajouté un anneau à une chaine déjà formée, ils ont posé la dernière pierre d'un édifice, dont le temps seul a été l'architecte. L'homme n'est rien et les hommes sont tout!

La Castille et l'Aragon étaient à peine réunies, les Espagnols à peine constitués en nation, quand leur théâtre prit naissance; c'était trop tôt!... Point de capitale encore, point d'aristocratie, point de foyer commun où vinssent converger et s'épurer les idées de tous. A cet état de choses déjà fâcheux se joignaient des incidens qui ne l'étaient pas moins pour ces peuples : la rudesse, qui suit les guerres civiles, puis l'amour du merveilleux que ces peuples tenaient des Arabes, et qu'exaltaient jusqu'à l'extravagance la découverte de l'Amérique, les fabuleuses conquêtes de Pizarre et de Fernand Cortez. Toutes les têtes étaient tournées, toutes les imaginations en feu; chacun voulait du bizarre et de l'extraordinaire; chacun vou-

lait des sensations et non du bon sens!... Lope et Caldéron ont subi cette influence; dépourvus de juges ils ont multiplié et peu soigné leurs pièces, entourés d'hommes sans goût, ils en ont manqué. Mais deux titres de gloire leur restent, ils ont inspiré Corneille, et mis au jour la comédie d'intrigue, genre inférieur, mais estimable, quand on l'exécute bien; c'est-à-dire, quand les événemens sont liés, la vraisemblance observée et le style littéraire. Telle était chez les Espagnols la marche de l'art à l'époque de Charles-Quint et de Philippe II. Nous ne parlerons pas de ce qu'il a été depuis : comme la nation, il n'a fait que décroître.

Un homme représente, à lui seul, le théâtre anglais, mais cet homme est immense. Toutes les qualités qu'on reçoit de la nature, toutes celles qu'on peut se donner à soi-même, il les a possédées. Mais son époque ne l'a aidé qu'à demi. Une civilisation sans grâce, une corruption sans élégance, des mœurs féroces, une capitale habitée par des marins, une aristocratie de château, dont les salons n'avaient ni adouci les formes ni poli les aspérités; telle était l'Angleterre, quand naquit Shakespeare. L'art et lui se sont trompés de date. Si l'auteur d'Hamlet, qui a vécu sous Elisabeth, n'avait apparu que sous Charles II, d'autres modèles auraient posé devant lui, d'autres juges l'auraient guidé; il aurait eu pour auditoire une cour élégante, au lieu d'une populace de matelots. Qu'est-il résulté de cet anachronisme? Que le génie n'a point fourni toute sa carrière et rempli toute sa vocation.

Le divin William, n'en déplaise à ses enthousiastes, a exécuté de belles scènes, a tracé d'admirables caractères, mais il n'a point fait de pièces; il n'a pas même eu la pensée d'en faire! Ses plans sont désordonnés, ses sujets multiples, son style tour à tour élevé et trivial, délicat et cynique; absence totale de proportions dans l'ensemble, de choix dans les matériaux, de goût dans les détails; voilà Shakespeare. Pourquoi les qualités heureuses, les hautes facultés qu'il avait reçues de la nature, sont-elles restées insuffisantes?... Son collaborateur lui manquait, il n'avait pas de public.

S'il n'est point de pays où l'on porte plus loin qu'en Allemagne la prétention d'avoir un théâtre national, il n'en est pas non plus où elle soit moins fondée. Les écrivains de cette nation ont alternativement copié la France et l'Angleterre; après avoir été classiques de Racine, ils le sont devenus de Shakespeare. Je ne veux point ici déprécier Goëthe et Schiller, le dernier surtout; mais il faut bien le reconnaître, s'il a inventé ses pièces, il n'a pas inventé ses formes; il a jeté des sujets neufs dans des moules connus. Ajoutons que, semblable à son maître, il manque essentiellement d'ensemble et de proportions. Rien de tout cela ne doit nous étonner. De même que l'Italie, l'Allemagne n'a point de capitale, précisément parce qu'elle en a trente. Il y a plus! Non seulement les royaumes qui la composent sont séparés les uns des autres, mais les villes sont comme les royaumes et les individus comme les villes. Chaque homme vit isolé, chaque Allemand est son public à lui-même. Il peut donc

s'égarer à son aise; personne n'est là pour l'avertir et le remettre dans le droit chemin. Telle est, suivant nous, la cause des conceptions extravagantes et des singulières aberrations qui ont lieu tous les jours de l'autre côté du Rhin. Ce qu'il y a de caractéristique chez les auteurs, même les plus raisonnables de cette nation, c'est l'habitude qu'ils ont prise de donner toutes leurs idées, de les donner comme elles se présentent, sans choix, sans ordre et sans crainte du double emploi. Ils ne font grâce de rien au pauvre lecteur; ils mettent les commentaires dans le texte, l'avant-scène dans la pièce, et, de peur d'arriver au but, quittent sans cesse le grand chemin pour les routes latérales. Disons-le toutefois pour être justes; par compensation, ils nous offrent souvent dans leurs ouvrages, des détails vrais et attachants de la vie intérieure; c'est le seul mérite spécial qui les distingue. Peut-être sous ce rapport sont-ils allés jusqu'à l'abus et à la minutie; mais on doit leur savoir gré de leurs qualités, bien qu'ils en aient eu les défauts.

Nous voici arrivés à l'époque la plus brillante et la plus favorisée du ciel, au règne de Louis XIV. Tous les incidens heureux que nous avons énumérés, et plusieurs autres se sont trouvés réunis dans ce grand siècle. Il y avait, quand il commença, une langue et pas de littérature, un théâtre et pas de pièces, un public et pas d'écrivains; tout était prêt, rien n'était exploité. Décimés par Louis XI, terrassés par Richelieu, les hauts barons du royaume avaient, à la voix du maître, quitté leurs châteaux crénelés, pour

venir dans la capitale goûter tous ensemble les jouissances du luxe et les nobles plaisirs de l'intelligence. Une galanterie fine et délicate donnait aux femmes l'importance qu'elles doivent avoir et qu'elles n'avaient jamais eue. Après avoir présidé aux joûtes chevaleresques dans un autre âge, elles présidaient aux tournois de l'esprit dans celui-ci. Sans être ni reines ni esclaves, elles se mêlaient à tout, embellissaient tout, et ajoutaient aux productions scéniques ce charme et cette perfection que, sans elles, on n'obtient jamais. Devant un auditoire, où l'on voyait des Larochefoucauld et des Condé, des Sévigné et des Montespan, présidés par un Louis XIV, les grands écrivains ne devaient-ils pas naître ?

Cet heureux concours de circonstances nous a valu Corneille, Molière et Racine; jamais trois hommes de cette taille n'ont apparu à la même époque et dans le même pays. Notre théâtre, qu'une coterie antifrançaise a tant dénigré dans ces derniers temps, offre, en dépit de ses détracteurs, un caractère de nationalité qu'il est impossible de méconnaître; ses qualités et ses défauts sont à lui!... Ce qui le distingue entre tous, ce qui en fait un théâtre modèle, c'est le gôut et l'art de composer.

Le goût, qui n'est le plus souvent que l'art de s'abstenir, les grands écrivains l'ont poussé jusqu'à la plus exquise délicatesse. Je n'ose dire qu'un détail dédaigné par eux est nécessairement mauvais; mais celui qu'ils ont adopté est nécessairement bon. Ils se sont tenus tellement dans les limites, ils ont fait un choix

si judicieux dans les sentimens humains, dans les idées humaines, qu'en plaisant à la bonne compagnie de leur siècle, ils ont trouvé le moyen de plaire à celle de toutes les nations et de tous les siècles.

L'art de composer! Caldéron, Lope, Shakespeare, Goëthe et Schiller, ne l'ont pas eu; ils ne l'ont pas même soupçonné. On trouve en eux de belles parties, jamais un tout. Ou ils omettent des choses essentielles ou ils se perdent dans des divagations; dans leurs écrits il y a toujours trop ou trop peu. Ne craignons pas de le dire, c'est seulement en France que l'on possède le talent de graduer habilement l'intérêt, de coordonner un ouvrage, de tirer d'un sujet ou d'une situation tout ce qu'ils peuvent donner, rien au-delà, de frapper fort et juste à la fois; en un mot, ce n'est qu'en France qu'on a su faire une pièce, ce n'est qu'en France qu'on a su faire un livre.

Les qualités rares de notre ancien public expliquent, nous le pensons, celles de nos grands écrivains. Pourtant cet ancien public était loin de la perfection, et l'on se demande comment tant de productions sagement conçues, sagement exécutées, sont sorties d'une nation réputée à bon droit frivole et moqueuse? C'est précisément ce caractère qui peut nous rendre raison de ce résultat. Et, en effet! un auditoire anglais ou allemand, quand il écoute un ouvrage, a toute la gravité circonspecte d'une cour judiciaire qui instruit un procès. Il croirait se manquer à lui-même, s'il blâmait un détail avant de connaître l'ensemble; il supporte les longueurs, il supplée aux omissions, il éclaircit

ce qui est obscur, il rectifie ce qui est vicieux, et, attendant posément la fin, ne prononce jamais qu'après avoir mûrement délibéré. Bien souvent même, il imite les tribunaux, qui remettent leur jugement à huitaine... Une assemblée française, au contraire, est exigeante parce qu'elle est vive, sévère, parce qu'elle est moqueuse. Les inutilités l'ennuient, les obscurités la fatiguent, et son improbation se manifeste, au moment même, sur les détails, et au dénouement, sur l'ensemble. On sent tout ce qu'il y a de favorable à l'art dans cette manière prompte et claire de juger les choses; et c'est ainsi que les défauts de notre public ont fait en partie les qualités de nos auteurs*.

* C'est en France aussi qu'on a le mieux compris, surtout dans ces dernières années, la question tant débattue des règles. Tous les demi-siècles, quand il y a disette d'acteurs et de pièces, quand le théâtre est en souffrance, les auteurs, et après eux le public, s'en prennent aux entraves qui arrêtent, dit-on, l'essor du génie. On demande l'autorisation de les briser : elle est accordée, et il n'en résulte pas un bon ouvrage de plus. A cet égard, voici notre profession de foi. Le public sensé n'attache et ne doit attacher aucune importance aux règles dont Aristote a redigé la formule; mais il veut qu'on l'intéresse ou qu'on l'amuse, qu'on aille à son cœur ou à son esprit. Pour atteindre l'un ou l'autre but, il faut savoir les chemins qui y conduisent, il faut connaître l'homme, sa nature et les formes invariables que le Créateur lui a imprimées. Notre esprit, notre cœur sont, de même que nos sens, soumis à des lois toujours inflexibles et toujours les mêmes. Il ne dépend pas de nous d'être ou de n'être pas accessibles à tel ou tel genre d'émotions, et on ne peut jamais les produire que d'une certaine manière. Il est bien constaté, par exemple, que, par une suite de notre imperfection naturelle, nous ne pouvons diviser notre attention sans l'affaiblir. L'unité d'intérêt n'est donc point une règle arbitraire : c'est, dans tout ouvrage dramatique, une condition de succès, une nécessité. Aussi, bien que ce principe ait été violé souvent, il n'a jamais été attaqué,

Après les merveilles du Règne de Louis XIV, la satiété du beau et le grand nombre des sujets traités devaient naturellement amener une période de décroissance. Cependant, les temps qui ont suivi furent très brillans, et, sauf quelques aberrations, les formes

même dans ces derniers temps. Mais comment les partisans de ce qu'on a bien voulu appeler l'émancipation dramatique, n'ont-ils pas senti qu'en admettant cette vérité, ils en admettaient par cela même plusieurs autres? Et, en effet, peut-on concevoir l'unité d'intérêt sans celle d'action, et cette dernière sans celle de lieu, c'est-à-dire de province? Quant à l'unité de jour, il y aurait du jansénisme à l'exiger; mais il est évident qu'un seul fait ne peut durer plusieurs années. Ainsi du moins nous ne reconnaissons qu'une seule unité; mais celle-là, comme on voit, renferme toutes les autres.

Les règles, car il faut bien les appeler ainsi, ne sont donc pas des conventions arbitraires; ce sont des conditions de succès, des nécessités. Elles sont préexistantes aux formules des poétiques et au théâtre lui-même, puisqu'elles ont pour base le cœur humain.

Loin de diminuer le nombre de ces lois dramatiques, il est indispensable, suivant nous, d'en ajouter une, dont il n'a jamais été question dans les livres. Nous voulons parler de la règle de la durée. Le temps matériel d'une représentation doit en effet avoir ses bornes. Elles sont particulièrement fixées par la nature et l'importance du sujet que l'on traite; mais il y a, outre cela, des limites générales, un maximum enfin qu'on ne peut dépasser sans danger. Ces limites sont déterminées par la dose d'attention que peut accorder à un ouvrage dramatique un public composé de personnes de tout âge, de tout sexe, de tout caractère, que le hasard a réunis, et qui n'ont de commun que le désir de se distraire en payant. Une assemblée de ce genre est toujours exigeante, l'ennui y est facile, contagieux, électrique, il est presque nécessaire que tout le monde s'amuse pour qu'une seule personne puisse s'amuser. L'expérience a démontré que la durée d'une représentation devant un auditoire de ce genre, devait, sauf exception, se borner à deux heures pour des Français, et à trois pour des Allemands et des Anglais. Au delà on fatigue, et il faut ramener tous les sujets à cette proposition.

Les voilà donc, ces redoutables entraves qui ont donné lieu à de si vives réclamations depuis quelques années, et contre lesquelles on

de l'art sont arrivées belles et pures jusqu'à une époque assez rapprochée de la nôtre. En sera-t-il de même dans un avenir peu éloigné? C'est ce que nous allons examiner avec soin et impartialité, en appli–

a renouvelé, avec tant d'amertume, les attaques déjà si amères des Lamothe, des Mercier, des Schlegel! Le public, à qui on avait promis des chefs-d'œuvre, s'il voulait se départir de son ancienne sévérité, a été certes assez débonnaire. Il a tout permis, tout accordé, et il n'a rien reçu en échange. C'est qu'en effet le mal n'est pas où on a voulu le voir.

Le véritable obstacle pour la tragédie, c'est, comme nous l'avons dit précédemment, l'ambition du langage. Et cette ambition est due à l'orgueil de la cour de Louis XIV, cour essentiellement aristocratique, et méprisant tout ce qui avait trait aux arts mécaniques et aux choses usuelles de la vie. Pas de classe moyenne alors qui pût réclamer contre la flétrissure imprimée aux mots et par conséquent aux choses; les choses et les mots sont restés flétris. Cette interdiction ne s'est pas étendue à la comédie, soit parce que Molière a eu plus de génie et de fermeté que Racine, soit parce que la comédie, par ce travers, serait devenue complètement impossible, et qu'on a mieux aimé déroger que de ne pas s'amuser. L'impossibilité de marcher plus longtems avec de pareilles entraves, le besoin senti d'une réforme, et sans doute aussi la satiété, ont amené, dans ces derniers temps, un mouvement littéraire qui, comme toutes les réactions, a été beaucoup trop loin. On a tout changé, tout bouleversé, tout remis en question. On a refait en sens inverse la poésie noble et la tragédie. Cette dernière était digne et parfois guindée; on n'a pas même voulu qu'elle fût élégante. On s'est jeté à plaisir dans le trivial : nous avons vu le règne du laid et de l'ignoble; nous avons assisté aux saturnales de la littérature. Ce n'est point ainsi qu'on améliore une langue; il faut y procéder par degrés. On ne brise pas violemment les habitudes d'un peuple : celles qui tiennent à l'éducation sont tellement enracinées que les hommes, qui, théoriquement, sentent le plus la nécessité d'une réforme, ont souvent, dans l'application, les oreilles aussi chatouilleuses que tout le monde. Ce qu'il y aurait à faire avant tout dans l'état actuel des esprits, ce serait de monter beaucoup moins de tragédies nouvelles; on les écouterait, on les jugerait avec un intérêt plus vif. Il est si facile d'en

quant au présent l'échelle comparative qui nous a servi déjà à mesurer le passé.

Une immense révolution, accomplie il y a cinquante années, a changé parmi nous tous les rapports sociaux et bouleversé toutes les existences. Le territoire est morcelé, les grandes fortunes héréditaires ont dis-

composer dans les formes d'autrefois, qu'un théâtre disposé à jouer toutes celles qu'on lui présente, pourrait chaque soir en offrir une au public. Il convient d'être un peu plus avare de ces pièces ; la tragédie doit désormais tenir moins de place au théâtre, même quand les formes en auront été modifiées. Et, en effet, lorsque deux ou trois familles de rois absolus possédaient et gouvernaient l'Europe ; lorsque leurs passions, leurs travers, leurs caprices, décidaient du sort des populations, il était naturel de rechercher tout ce qui se rapportait à eux, d'attacher une haute importance aux petits détails qui les touchaient. Nous comprenons qu'alors la tragédie, qui nous les montrait, ou qui du moins avait cette prétention, devait piquer extraordinairement la curiosité. Aussi c'était, disait-on, le drame par excellence, c'était ce qu'on appelait le drame élevé. Mais depuis que l'ordre social est changé parmi nous, depuis que les nations font elles-mêmes leurs affaires par l'intermédiaire de leurs représentants, chaque chose a repris ou doit reprendre sa place, et la tragédie a perdu la moitié au moins de son importance. Il ne s'agit plus, comme autrefois, de la faire alterner avec la comédie sur notre scène nationale, et d'avoir un jour pour les rois et un autre pour l'espèce humaine. Le temps est passé. Il n'existe maintenant que deux genres au théâtre : le sérieux et le comique. Nous ne prétendons pas que l'intérêt doive être exclu des pièces gaies, ou la gaité des pièces sérieuses ; nous voulons seulement dire que l'un des deux doit dominer : la tragédie n'est donc plus qu'une subdivision du drame.

Nous ne terminerons pas ces réflexions, sans aborder au moins légèrement une controverse qui a été bien des fois soulevée : la question de la prééminence des littératures dramatiques. Chaque peuple la juge avec son goût, ses préventions et ses habitudes ; et nous qui sommes Français, nous n'oserions, sur ce sujet, avoir un avis par nous-mêmes. Mais quoique personne ne soit dégagé des préjugés de pays en pareille matière, on peut néanmoins se tenir en

paru, et, sauf un très petit nombre d'exceptions, chacun est aujourd'hui obligé de créer son revenu ou de l'augmenter par son labeur. Ce n'est pas moi, certes, qui nierai les avantages d'un état de choses, qui, en divisant les propriétés, a mis l'aisance du grand nombre à la place de l'opulence de quelques-uns. Le Code civil a ajouté au bien-être matériel des masses et même aussi à leur bien-être moral. Mais ce point de vue n'est pas de ma compétence; il appartient aux gens qui s'occupent d'*Économie publique;* ma question, à moi, est celle des lettres. Ici, les résultats sont bien différens! Plus de familles patriciennes, plus de ces hommes de loisirs, qui consacraient leur vie à la culture des arts et aux plaisirs de l'intelligence. Les lumières et le goût ont fait comme les richesses; ils se sont répartis sur tout le monde, de manière à ce que chacun en ait beaucoup moins. Le demi-savoir abonde; l'enseignement primaire est partout, la haute instruction nulle part. Pour ne parler que du théâtre, où sont ces habitués, ces *locataires à l'année,* qui suivaient avec

dehors des choses, et, avec toutes ces opinions partiales, parvenir à se former un jugement qui ne le serait pas.

Je m'explique. Quand les Grecs voulurent nommer un généralissime pour résister à l'invasion du grand roi, leurs chefs se réunirent, et présentèrent des candidats. Tous prirent le premier dans leur nation, mais tous donnèrent la seconde place à Thémistocle, sauf les Athéniens, qui le mirent en tête de la liste. Aussitôt que ce résultat fut connu, l'armée entière s'écria que Thémistocle était par cela même proclamé le plus digne.

Eh bien! ce qui est arrivé pour ce grand homme, a précisément lieu pour notre théâtre : tous les peuples de l'Europe lui ont assigné le second rang.

amour nos représentations scéniques, conseillaient les acteurs, dirigeaient les poètes, et faisaient de la littérature dramatique l'objet ordinaire de leurs méditations ? car, on méditait alors sur ce bel art! Cet ouvrage a obtenu un grand succès, disait-on, il a été joué quinze fois de suite. Ces quinze représentations avaient lieu devant un auditoire toujours le même, et quel auditoire! Maintenant on en a *Cent* devant un auditoire qui se renouvelle. Quel est, je le demande, le triomphe le plus flatteur ?

L'ancien public avait donc sur le nôtre un double avantage : il était plus éclairé et jugeait dix fois de suite. Ajoutons qu'il écoutait mieux. En effet, autrefois, des hommes inoccupés tout le jour venaient, le soir, demander au théâtre un sujet d'étude; aujourd'hui, des gens fatigués viennent y chercher un délassement. Autrefois, on y allait pour exercer son esprit; aujourd'hui, on y va pour le détendre. Ce changement dans le public a dû en amener un dans l'art lui-même; les acteurs et les pièces descendent au niveau des auditeurs.

Résumons en quelques mots l'avenir qui s'apprête et qui déjà est commencé pour nous. Au lieu d'un petit nombre d'hommes d'un goût exquis et sentant admirablement les arts, il s'en trouvera désormais une foule qui en auront une légère teinture; au lieu de dix mille juges, nous aurons deux cent mille spectateurs !... Une circonstance aussi que nous ne devons pas taire et qui aura bien son influence, c'est le changement qui se prépare dans la condition des femmes. Grâce à

l'industrie et surtout à la politique, déjà depuis quelques années, leur influence a un peu baissé. Insensiblement les mœurs anglaises se répandent, les clubs se multiplient, les deux sexes s'accoutument à être moins souvent ensemble, et dans les salons mêmes où on les réunit, ils restent séparés. Cette innovation est triste et fâcheuse pour les mœurs publiques. Dans l'intérêt de la civilisation, il faut que les femmes tiennent beaucoup de place; leur succès et celui des beaux-arts sont intimement liés.

D'après toutes ces considérations, nous ne craignons pas de le dire, notre avenir est écrit d'avance; l'ère industrielle est venue; les machines à vapeur et les manufactures remplaceront le théâtre et les beaux-arts. La lithographie tiendra lieu de peinture, les journaux de livres et les clubs de salons. Il existera toujours des spectacles, mais à la condition qu'ils reposeront l'esprit. C'est en vain que les hommes de goût et les vrais artistes essaieront de lutter contre cette tendance. Les efforts individuels deviennent impuissans, quand le mouvement général leur est contraire; l'homme n'est rien et les hommes sont tout.





LES COMÉDIENS D'AUTREFOIS ET CEUX D'AUJOURD'HUI

Tout le monde se rappelle, car tout le monde les a lues, les joyeuses pages où Scarron nous a peint les aventures d'une troupe ambulante de comédiens. Il n'est personne qui n'ait ri de l'aplomb divertissant de ces acteurs en haillons, de leur dignité dans une charrette, de leurs airs de grandeur aux prises avec le besoin.

Cette situation, si vraie quand parut le *Roman comique,* l'était beaucoup moins, mais l'était encore avant la révolution de 1789. A cette époque, comme depuis, les comédiens ont rarement connu l'aisance, et ce n'était pas le seul inconvénient de leur profes-

sion. L'excommunication, le préjugé, les poursuivaient sans cesse, et les applaudissemens ne les indemnisaient pas toujours. Comment se fait-il donc que leurs rangs n'aient jamais été vides ? Comment se fait-il qu'ils se soient recrutés de jeunes gens riches, de gentilhommes et même d'hommes titrés ? C'est que la carrière théâtrale est une carrière vive, animée, enivrante ; c'est qu'il n'en est pas où on sente plus la vie.

On pourrait, ce me semble, comparer les acteurs aux marins, qui trouvent, dans les agitations mêmes de leur existence, un dédommagement à leurs mille privations. Les acteurs, en effet, éprouvent ces émotions-là, et d'autres encore. Sans sortir de son horizon de toile peinte, un comédien parcourt, en quelques heures, tous les siècles et tous les pays. Il revêt tous les costumes, il entre dans toutes les conditions, il est guerrier, il est magistrat, il est paysan, il est roi, il est vertueux, il est assassin ; il pleure, il rit, il s'indigne, il s'abaisse, il hait, il adore ; il est, en un mot, un abrégé de toutes les situations de la vie. Faut-il s'étonner qu'on se précipite dans une carrière qui vous met sous l'empire de pareilles excitations ?

Ajoutons que pour eux l'absence de bien-être existait jadis en province seulement, et cet inconvénient se trouvait, chez des gens à imagination, tempéré et embelli par l'espérance. Coquette, amoureux, père noble, soubrette, ingénue, duègne et comique, tous avaient les yeux fixés sur la capitale, tous se flattaient d'y arriver un jour, tous vivaient et mou-

raient dans cette douce pensée. La Comédie-Française était le point de mire des ambitions de coulisses; c'était l'Eldorado, l'Elysée, la Terre Promise!

Point de politique alors, point de tribune, point de ces séances qui tiennent l'Europe en suspens, et où l'on interroge les ministres sur la paix, sur la guerre, sur la question intérieure et la question extérieure.

L'attention se portait uniquement vers le théâtre; il était le sujet universel des conversations. Aussi, un artiste aimé était-il tout pour le public; c'était Mirabeau, Foy, Thiers et Guizot. Jetons un coup d'œil sur sa carrière, et essayons de la parcourir avec lui.

Un acteur de talent, un acteur doué d'une tête ardente, s'identifie tellement avec son rôle, qu'il en fait une réalité. Il est l'homme qu'il représente, il en a les passions, il en a toute l'existence; et quand il rend bien son personnage, une grande assemblée le lui témoigne par ses acclamations. Il jouit alors de son succès, il en jouit face à face; il est payé comptant, il boit la coupe à longs traits. Une tragédienne d'autrefois, qui jouait les princesses et les reines, était effectivement reine et princesse. Belle, riche, adulée, sa vie était un enchaînement de voluptés. Au sortir du théâtre, où elle avait porté un diadème, elle ne rentrait chez elle que pour y trouver tous les raffinemens du luxe et de l'opulence. Courtisée des grands, chantée par les gens de lettres, elle voyait à ses pieds tout ce qu'il y avait de plus illustre; et quand on lui parlait de son trône et de ses mains royales, elle croyait, et il lui était permis de croire à

ses mains royales et à son trône. Si ce sont là des illusions et des songes, souhaitons-en de pareils à tous ceux qui habitent des palais.

La situation des acteurs était moins brillante, mais elle l'était beaucoup encore. Comblés de biens et d'honneurs, ils fraternisaient avec la classe élevée. Ils empruntaient aux marquis les belles manières, et ils les leur rendaient perfectionnées. Les hommes de cette époque recherchaient la société des acteurs; et les femmes leurs bonnes grâces. Elles s'affichaient souvent, pour les obtenir, et Baron n'était ridicule que jusqu'à un certain point, quand il demandait que les comédiens fussent élevés sur les genoux des reines et des impératrices. Le foyer intérieur de la Comédie-Française (qu'il ne faut pas confondre avec celui du public) était autrefois le salon le plus brillant et le plus recherché de Paris. On y entrait par privilège, et ce privilège ne s'accordait qu'à un grand nom ou à un grand talent. Il fallait voir, à cette époque, le vainqueur de Mahon, le maréchal de Richelieu, venir, en grande tenue, présider au répertoire! Il fallait voir les hommes à noms historiques figurer circulairement en habits chamarrés d'or et de pierreries, dans ces énormes fauteuils, qui sont encore aujourd'hui placés sous les portraits de Molière, de Corneille, de Racine et de nos gloires dramatiques! Il fallait voir les comédiens, portant le costume français et l'épée horizontale, s'avancer, la tête haute, au milieu des seigneurs, leurs égaux; et les comédiennes en cheveux poudrés, en vertugadin, en robes à den-

telles, se promener cérémonieusement dans cette brillante assemblée, et recevoir majestueusement les hommages et les cajoleries universels! Enivrés de tant d'encens, les acteurs et les actrices portaient dans leur intérieur toutes ces grandes manières. Mlle Clairon parlait en reine à sa femme de chambre, et Dufresne disait à son perruquier, d'un ton digne et solennel : *Quelle heure est-il?* A quoi le perruquier répondait avec une révérence profonde : *Je... l'ignore, Seigneur*. Rien de tout cela n'existe à présent, et c'est, il faut le dire, au détriment de l'art dramatique.

Ce qui séduisait les têtes vives, ce qui les entraînait dans la carrière, c'était surtout la tragédie! c'était le désir de vivre au milieu de tant de splendeur et de prestiges. Hélas! qu'est devenue aujourd'hui la tragédie? La révolution a passé par là et cette fantasmagorie s'est dissipée. Depuis que les rois ont perdu leurs trônes réels, les tragédiens ont perdu leurs trônes imaginaires.

Une reproduction de cet état de choses a cependant eu lieu un moment sous l'empire, mais c'était une reproduction bien affaiblie. A cette époque aussi, les actrices ont eu des adorateurs titrés et des équipages; à cette époque, le foyer de la Comédie-Française a été le rendez-vous de beaucoup de grands noms. Les Lauraguais, les Choiseul-Stainville, les Ségur, les Ximénès venaient, mêlés aux gens de lettres, s'y livrer à d'aimables causeries. Ce temps heureux n'a duré que quelques années! Un mauvais vent a soufflé sur le théâtre; équipages et causeries,

tout a disparu. A l'invasion de 1814, le comte de Langeron et une foule de généraux russes qui, sans être venus parmi nous, savaient nos mœurs et connaissaient nos rues, marchèrent droit, en entrant, vers la Comédie-Française. Ils croyaient y trouver la bonne compagnie; ils se trompaient. Depuis que la constitution a lui sur la France, le foyer est silencieux, et ces dames vont à pied.

Il est positif qu'à partir de la Restauration, pas une seule voiture n'a été conquise au théâtre. Toutes celles que nous y avons vues datent du règne de Napoléon. De nos jours, pas même de demi-fortunes; voilà les résultats du régime représentatif.

Après avoir décrit les mille et une jouissances qui jadis étaient le partage de nos seigneurs les comédiens, je dois montrer aussi l'autre côté de la médaille. Ce public si bienveillant avait parfois des caprices bien cruels; et ces grands si débonnaires tempéraient leur familiarité par beaucoup d'insolence. Le maréchal de Richelieu envoya Clairon au Fort-l'Évêque, et quand Baron se plaignait au duc de la Feuillade de ce que les gens de ce seigneur avaient battu les siens : « Aussi, mon pauvre Baron, lui dit le duc, pourquoi as-tu des gens ? » Réponse naturelle, alors, mais qui serait impertinente dans un temps où l'or permet plutôt une livrée à un roturier qui la paie, qu'à un pair de France qui ne la paie pas.

Une autre particularité assez curieuse relativement aux comédiennes, c'est qu'autrefois, mariées ou non, on les appelait toutes *mademoiselle;* à présent, au con-

traire, on les nomme toutes *madame*. N'est-ce pas les placer toujours dans une catégorie particulière ?

Je me souviens, à ce sujet, d'une jeune et jolie actrice qui comparut comme témoin devant une cour d'assises. Interrogée si elle était demoiselle ou mariée, elle répondit : « M. le Président, je suis comédienne. »

La diminution survenue dans les avantages de la profession, devait naturellement entraîner une diminution dans la concurrence. L'indifférence du public est bien grande aujourd'hui pour l'art dramatique, et surtout pour ce qui se rapporte à l'intérieur des coulisses et à la personne des comédiens. Quand Molé fut malade, il y a soixante ans, Paris entier était en émoi, et les équipages se succédaient sans interruption à sa porte. A peine sut-on sa convalescence et la permission que lui donnait le docteur de prendre quelques gouttes de vin de Bordeaux, qu'en moins de deux jours quatre mille bouteilles lui furent envoyées de toutes parts. Nous n'en sommes plus là aujourd'hui.

Qu'on ne s'étonne pas de la décadence ! Il faut aux comédiens les regards du public ; ils ne sont estimables qu'autant qu'on les estime : et pour réussir ils ont besoin de succès.

Plusieurs causes de baisse peuvent être signalées encore.

Avant 1789, il n'existait presque pas de carrière pour les hommes à imagination, et la vie théâtrale en était une. Elle devait séduire une foule de têtes ardentes, qui prennent maintenant une tout autre

direction. Oui, nous ne craignons pas de le dire : tel qui, de nos jours, figure dans une émeute ou brille à la tribune, si l'ancien régime existait encore, serait peut-être un admirable comédien.

Une des autres différences caractéristiques entre le vieil ordre de choses et le nouveau, c'est l'invention de la claque, que notre sujet nous amène naturellement à traiter.

Il est vraisemblable que cet usage, résultat bizarre des progrès de l'industrie moderne, n'a point existé chez les anciens. L'étendue de leurs amphithéâtres, où tout un peuple se réunissait, y mettait un invincible obstacle. Pour émouvoir une pareille masse, il aurait fallu des armées de claqueurs. La même cause devait produire les mêmes effets parmi les Romains.

C'est cependant chez ces derniers que la claque a pris naissance, et son origine y a été toute royale. L'empereur Néron, comme chacun sait, avait la prétention de rivaliser de talent et de grâce avec les mimes et chanteurs de son temps. Lassé un beau jour de la froideur des Romains pendant qu'il était en scène, l'histrion impérial envoya sa garde prétorienne dans l'amphithéâtre pour lui donner des applaudissemens et pour en arracher au peuple. Ce prince est donc l'homme inventeur d'un art qui a été si bien perfectionné depuis : une pareille institution, il faut en convenir, méritait bien un pareil fondateur.

A partir de cette époque, il règne une lacune immense dans l'histoire de l'art qui nous occupe. Les successeurs de Néron et les souverains du bas-empire

figurèrent tour à tour dans de sanglantes tragédies, qui n'admettaient pas ce genre d'agrément. L'art dramatique disparut plus tard, et la civilisation menaça de s'éteindre. A la Renaissance et sous Louis XIV on n'aperçoit nulle trace d'applaudisseurs à gages. Les courtisans de ce prince applaudissaient beaucoup quand il paraissait sur le théâtre, mais ils le faisaient sans rétribution. Quant aux Baron, aux Dufresne, aux Lekain, ils avaient des amis dévoués; mais c'étaient, si l'on peut parler ainsi, des métiers temporaires. Les armées permanentes en ce genre datent de l'apparition, au Théâtre-Français, de deux reines, dont la rivalité, pendant des années entières, occupa et divisa tout Paris, Mlle Duchesnois et une personne qui vit encore.

La durée de la lutte fit que leurs défenseurs à gages trouvèrent à la scène une douce existence, que naturellement ils durent songer à perpétuer. Ils furent secondés en cela par l'amour-propre des comédiens, et le Théâtre-Français ayant donné l'exemple, les autres l'imitèrent avec ardeur.

Aujourd'hui, les claqueurs sont partout, et le zèle va si loin qu'il existe parfois deux troupes pour la même salle. L'une de nos premières scènes possède en ce moment un tel avantage. On désigne les deux bandes sous le nom de vieille et jeune claque, comme on disait jadis jeune et vieille garde. Les anciens sont des routiniers, qui marchent dans l'ornière de l'habitude; leurs rivaux font des innovations, ils ont inventé les rieurs et les chatouilleurs; ce sont les romantiques de la claque.

Les directeurs de ces administrations (c'est ainsi qu'ils s'intitulent eux-mêmes), jouissent pour la plupart d'une fort belle existence. Plusieurs y joignent comme annexe la vente des billets d'auteurs : plusieurs ont maison et cabriolet. L'un d'eux a tout récemment vendu son fonds 80,000 francs par acte notarié.

Il n'est pas vrai que, comme le pensent les gens du monde, avec le secours des salariés, l'artiste le plus médiocre puisse être applaudi quand et autant qu'il le veut. Cela est praticable dans les jours de solitude seulement : mais pour peu que la salle soit remplie, on met des bornes à une admiration trop expansive. Les claqueurs sont, pour ainsi dire, les bras du public. Lorsque le public est content, il laisse faire ces bras; lorsqu'il est mécontent, il les arrête. Quant à lui, depuis qu'il existe des applaudissemens rétribués, il n'applaudit plus. Les claqueurs ont, dans un spectacle, les mêmes propriétés que l'isoloir dans un cabinet de physique. Ils attirent à eux toute l'électricité du lieu; le reste de la salle en est dépourvu.

A cette occasion, je me rappelle une anecdote. Le directeur d'un théâtre de boulevard demanda un jour près de lui son chef de cabale. « Je suis très mécontent de vous, lui dit-il; le service s'est mal fait hier. — Monsieur le directeur, voulez-vous que je vous parle franchement? — Parlez. — Tant qu'il y aura de ces canailles de paysans, cela n'ira jamais bien. »

Ici, le directeur sourit malgré lui; il n'était point, sur les paysans, de l'avis de son interlocuteur.

Nous avons établi tout à l'heure que les spectateurs exerçaient sur messieurs du lustre un contrôle actif et sévère, et ne laissaient applaudir qu'autant qu'ils étaient satisfaits. Quel est en ce cas, me demandera-t-on, l'inconvénient des applaudissemens gagés ?

C'est que, grâce à eux, il n'y a plus aujourd'hui de public. Nous allons nous expliquer.

Il existait, jadis, dans nos parterres, une multitude de vieux habitués, qui se faisaient un plaisir de former un jeune comédien. Ils le suivaient, pour ainsi dire, pas à pas, l'encourageaient quand il était dans la bonne route, l'avertissaient quand il s'en était éloigné. Leurs applaudissemens, leurs bravos, leurs murmures, et jusqu'à leur silence éclairaient et stimulaient un acteur. Ce n'étaient point les leçons froidement théoriques du Conservatoire ; c'étaient des leçons animées, vivantes, pratiques. Il y avait, dans les spectacles, une sorte de courant électrique qui allait sans cesse des comédiens au public, et du public aux comédiens.

Les amateurs dont nous parlons étaient généralement des hommes d'une fortune médiocre ; ils se plaçaient au parterre à cause de la modicité du prix. L'envahissement des claqueurs les a fait fuir, et le prix du balcon et de l'orchestre étant trop élevé pour eux, ils se sont dispersés. Il n'y a donc plus d'habitués dans nos théâtres : c'est-à-dire qu'il y a des spectateurs, et qu'il n'y a plus de juges. Aussi les comédiens d'aujourd'hui n'osent-ils croire à leurs succès, et j'ai été, à ce sujet, le témoin et le confident de plusieurs

d'entre eux. Je complimentais un jour l'un des acteurs les plus distingués du Thâtre-Français : « Vous trouvez donc que j'ai bien joué ? — Vous pouvez en juger par les applaudissemens que vous avez reçus. — Ah ! répondit le véritable artiste, je sais trop comment on les obtient. »

Que l'on compare cette position d'un comédien, qui doute de lui-même, avec celle des anciens acteurs ? J'ai ouï raconter sur Préville le fait suivant : Un jour que ce grand artiste venait d'obtenir beaucoup de succès, il rentra tout soucieux dans les coulisses : « Qu'as-tu ? lui demanda un de ses camarades. — Je n'ai pas été applaudi par le petit coin. » Il désignait ainsi un endroit du parterre où se réunissaient quelques amateurs éclairés. Un instant après, il reparut en scène, se surpassa et sortit tout glorieux ; le petit coin l'avait applaudi.

Hélas ! hélas ! il n'y a plus aujourd'hui de petit coin.





SUR L'AVENIR DE LA TRAGÉDIE

Accoutumé, dès l'enfance, à voir les ouvrages scéniques partagés en deux classes : la Tragédie et la Comédie, chacun de nous a accepté cette division sans examen ; et personne n'a été tenté de se demander si elle était conforme à la nature des choses. Il y a lieu pourtant d'élever cette question ; nous allons le faire et nous prouverons que la classification admise jusqu'à nos jours est complètement arbitraire et fausse.

Nous comprenons, en effet, qu'on distingue les œuvres de théâtre par l'espèce d'impression qu'elles produisent, qu'on établisse une différence entre le genre sérieux et le genre gai, entre les pièces qui s'adressent au cœur et celles qui s'adressent à l'esprit. Telle est la classification qui s'offre d'abord à la pen-

sée. Elle n'est point arbitraire ; elle a pour base l'homme et ses sensations ! Mais qu'on divise les genres, comme les conditions sociales sont divisées, cela n'est pas rationnel. Que dirait-on d'un écrivain qui, partant de ce principe, voudrait nous donner des drames civils et des drames militaires, des drames industriels et des drames maritimes ? Quelle que soit l'importance d'une caste, elle ne se distingue pas assez des autres pour fournir une catégorie littéraire. Il faut chercher les divisions où elles sont, où la nature les a placées. Le rire et les larmes, voilà qui donne lieu à une classification vraie, absolue, indestructible. Mais qu'on fasse rire ou pleurer avec des bergers ou avec des rois, avec des soldats ou des banquiers, peu importe. Les castes ne sont rien, les impressions sont tout ; la société peut changer, l'homme ne change pas.

Mais, dira-t-on, pourquoi une situation peu conforme selon vous à la nature des choses, a-t-elle duré près de deux mille ans ? Le grand effet doit avoir une cause. Au lieu d'une cause, il y en a deux. Car il a existé deux tragédies bien distinctes, la tragédie grecque et la tragédie moderne ; et l'une et l'autre ont été le résultat de civilisations qui ne sont plus, de circonstances sociales qui se sont effacées ou s'effacent tous les jours. Nous allons examiner la question, et nous essaierons de démontrer que le présent, sous ce rapport, ne ressemble en rien au passé.

Parlons avant tout des Grecs.

La nation hellénique, ou, pour mieux dire, les Athé-

niens, qui en sont la représentation littéraire, n'envisageaient pas la tragédie comme elle est envisagée parmi nous. La royauté, en tant que royauté, n'était pas le sujet obligé de leurs pièces; les rois, en tant que rois, n'en étaient pas forcément les héros. Une autre pensée dominait ce poëme. En Orient, alors comme aujourd'hui, un dogme religieux était profondément empreint dans tous les esprits; ce dogme était celui de la fatalité. Les Anciens avaient fait du Destin un Dieu implacable et jaloux, un Dieu tyran des autres êtres, un Dieu supérieur aux autres Dieux. Cette idée, toujours présente, se mêlait à tout et planait sur leur existence. Les arrêts inflexibles du sort, les mystères inexpliqués de l'avenir, présidaient, chez les Grecs, à la tragédie, qui n'en était que le développement continuel et terrible. Prométhée foudroyé et enchaîné sur un rocher pour avoir voulu être utile aux hommes, Œdipe, l'innocent Œdipe, condamné, de toute éternité, à tuer son père, à être le mari de sa mère; voilà les sujets qui les épouvantaient et les charmaient. Dans l'intérêt du contraste et malgré l'amour qu'on avait alors pour l'égalité, les rois devaient être souvent les héros de ces poëmes. Pour que la chute fût profonde, il fallait que la situation fût élevée. Les Grecs mettaient donc en scène le despotisme, mais c'était pour l'abaisser; leur préférence était de la haine. Du reste, ils n'avaient pas besoin de donner à ces personnages d'autres proportions qu'à nous; leur style et leurs sentimens sont les nôtres, leur taille est la taille humaine. Telles

étaient, telles devaient être, chez les Athéniens, les lois et les nécessités de ce Drame, qu'on pourrait appeler le Drame de la fatalité.

Les Latins n'admettaient pas les idées Grecques sur la prédestination; ils n'admettaient pas davantage les idées d'une autre nature qui ont prévalu chez les modernes et dont nous allons parler. Aussi, n'ont-ils pas laissé de tragédies nationales; nous n'avons donc pas à nous occuper d'eux.

Entre les Anciens et nous, il n'y a rien. On passe subitement de Sophocle à Corneille, d'Eschyle et d'Euripide à Caldéron et à Shakespeare. Mais quelle différence entre ces deux civilisations, et qu'il y a loin de la Grèce de Périclès à l'Europe de la Renaissance!

A l'époque où la tragédie reparut, la situation des peuples Occidentaux était partout à peu près la même. Après plusieurs siècles de guerres civiles et d'atroces brigandages, les rois venaient d'affranchir successivement les communes, et d'arracher l'espèce humaine aux horreurs de l'anarchie féodale. Cet immense bienfait les avait placés très haut dans l'estime des populations. Consacrés par l'huile sainte et par la reconnaissance, héritiers des grands vassaux qu'ils avaient vaincus, ils réunissaient les attributions les plus diverses. Pouvoir législatif, pouvoir judiciaire, pouvoir exécutif, ils avaient tout dans leurs mains; on les servait à genoux.

Les ouvrages dramatiques n'étant et ne devant être qu'un reflet de la société, cette situation du monde

réel devait nécessairement se reproduire au théâtre. Les demi-Dieux qu'on appelait rois, devenaient, là comme ailleurs, un objet de vénération; on écoutait avec un recueillement religieux les pièces qui les montraient. Leurs passions, leurs vertus, leurs vices décidant du sort des populations, tout ce qui se rapportait à eux excitait au plus haut degré l'intérêt universel. Comme leurs palais étaient l'inconnu, et qu'ils tenaient constamment le peuple à distance, le théâtre avait alors aux yeux de tous un mérite particulier : il était ou paraissait être la révélation d'un intérieur mystérieux et respecté.

Qu'on veuille bien réfléchir à cet état de choses. Le Drame royal est là tout entier; là est l'origine de ses envahissemens, de ses succès, des modifications qu'il a reçues.

Parlons d'abord de ses envahissemens. Si, pendant près de deux siècles, le nombre des tragédies a égalé, excédé même celui des grandes comédies, c'est que les rois tenaient autant et plus de place que les autres hommes réunis.

Quant aux formes que la tragédie a prises, il faut les rapporter à la même cause. On a fait tour à tour un mérite et un reproche aux écrivains tragiques d'avoir un style constamment noble et digne, d'enfler toutes les situations et de donner un piédestal à tous les personnages. L'éloge et le blâme ont été mal appliqués. C'est le public qui devait être en cause; c'est lui qui imposait ces formes, et les gens de lettres n'ont été que ses dociles instrumens. Oui, le public, il faut

le dire, était, pour les mots, d'une susceptibilité qui passe toute croyance, d'un dédain que rien n'égalait. La simplicité lui paraisssait triviale et la familiarité repoussante. Cette aristocratie de la diction allait à un tel point, qu'on mit à l'index un des beaux ouvrages de la scène, le Nicomède de Corneille. Un drame royal où l'on rit, fi donc ! C'est intolérable. Les princes ne peuvent être ridicules; criminels, à la bonne heure, le crime ne déroge pas. Aussi, avait-on, à une certaine époque, corrigé le style de Nicomède. Un littérateur fort estimable que je ne veux point nommer, bien qu'il ne soit plus, a fait jouer, a fait même imprimer une édition anoblie et châtiée de ce chef-d'œuvre. Nous n'égayerons point nos lecteurs par des citations. Si une telle profanation a eu lieu, il ne faut point s'en prendre à l'écrivain qui l'a commise, mais au public qui l'a désirée et applaudie.

Racine, l'élégant Racine a été, à cet égard, moins malheureux que son devancier; on ne l'a point châtié. Mais on lui a reproché d'avoir dit quelque part :

Madame, retournez dans votre appartement,

et ailleurs :

Pourquoi le demander, puisque vous le savez ?

Ces critiques bizarres, cette pruderie de style, qui aujourd'hui nous étonnent, n'étaient point alors le fait de quelques esprits faux; c'était le résultat d'une tendance générale.

Ici, Messieurs, qu'une réflexion nous soit permise.

Nous aurions tort, en voyant ces aberrations, d'être fiers de nous-mêmes, et de nous croire supérieurs à nos ancêtres, parce que leurs travers ne nous ont pas atteints. On n'échappe point aux préjugés de son siècle. L'ensemble des idées forme, à chaque époque, une atmosphère, un milieu qui grossit, rapetisse et dénature une foule d'objets. Nous sourions des erreurs de nos pères, et nous en subissons d'autres qui feront sourire nos enfans.

L'adoration pour les rois a beaucoup varié en intensité suivant les pays. En Allemagne, où les empereurs étaient élus, en Angleterre où on décapitait les souverains, en Espagne où il y avait un Grand-Justicier et des Cortès, l'enthousiasme pour le trône était moins ardent. Aussi, le style tragique avait-il moins de pompe et la tragédie moins d'importance.

La différence que nous venons de remarquer entre les divers pays, sous ce rapport, on peut la remarquer aussi entre les divers temps dans le même pays. On trouve plus de simplicité de style dans les premières pièces de Corneille que dans les suivantes; et celles-ci en ont plus que les pièces de Racine. La raison en est simple; c'est que Louis XIII était moins roi que son fils. Ce dernier recula les bornes de la suprême puissance et abaissa tout devant son trône. Point d'influence rivale, point d'Etats-Généraux, point de remontrances. Il régnait partout, même au théâtre. La tragédie, pour lui plaire, avait besoin d'être grave et majestueuse comme lui; il n'eût pas souffert qu'elle fût bourgeoise. Ainsi, peuple et Roi

agissaient dans le même sens, et les écrivains dramatiques ont dû obéir à ces deux souverains.

Le siècle suivant offrit le même état social, affermi et développé par le temps; la tragédie devait donc y avoir plus de succès encore. Elle continua de tenir le théâtre et de prendre un jour sur deux, quelques fois davantage.

Il en devait être ainsi dans un pays où l'on disait : les années et les flottes *du Roi*, le revenu *du Roi;* dans un pays où l'on répétait constamment cet adage : *Si veut le Roi, si veut la loi*. Aussi, la Tragédie exagérat-elle de plus en plus les défauts qu'on lui reprochait déjà. Pourtant, vers cette époque, on essaya quelques changemens; la nécessité de différer un peu du passé entraîna les écrivains vers une route nouvelle. Ainsi, dans Alzire et dans Mahomet, dans le Siège de Calais et dans la Veuve de Malabar, les héros ne furent plus des rois; mais cette innovation-là même prouve encore mieux l'influence aristocratique du temps.

Roturiers par la naissance, les personnages étaient rois par le style, et l'éclat des grands mots couvrait chez eux l'obscurité des noms. Ce fut même alors qu'on passa de l'élégance à la pompe, et de la dignité à l'emphase. Au lieu de *Médecine,* on disait :

Ces végétaux puissans qu'en Perse on voit éclore;
Bienfaits nés dans le sein de l'astre qu'elle adore.

Au lieu de *Poule,* par allusion à la Poule au pot, on écrivait :

L'épouse du chantre du jour.

Reculant devant le mot *espion*, Voltaire avait fait sur un ambassadeur la périphrase suivante :

Ce n'est qu'un ennemi sous un nom honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Insulter ou trahir avec impunité.

Trente ans après, le bon Ducis remplaçait ainsi le mot que Voltaire n'avait osé prononcer :

Les mortels dont l'État gage la vigilance.

Sous la plume du brave académicien, les espions sont devenus *des mortels !*

Ainsi, tout se faussait, la périphrase régnait en souveraine, et les tragédies étaient devenues des séries de logogriphes, dont un public intelligent s'évertuait à chercher le mot.

Une telle corruption du goût ne pouvait durer, et comme tout est réaction dans le monde, ces absurdités classiques devaient amener une autre absurdité : le Romantisme. Mais n'anticipons pas sur les événemens.

Nous avons dit et montré qu'à mesure que le trône s'agrandissait et s'élevait, la tragédie s'était agrandie et élevée. Par une conséquence naturelle, les phases de décadence devaient, sous l'influence des mêmes causes, suivre exactement les mêmes proportions. Nous allons établir qu'il en a été ainsi.

Nous laissons de côté ce qui s'est passé chez les nations étrangères. Parmi elles, la monarchie tenait moins de place autrefois et en conserve davantage

aujourd'hui. Nos voisins ne lui avaient point élevé de temples, mais ils lui ont laissé des statues. C'est chez nous seulement que la littérature, sous l'influence de la politique, a passé rapidement d'un excès à l'autre.

Pour la tragédie comme pour le trône, vingt ans à peine ont séparé les deux abus. Après Louis XV et sa toute-puissance, vint le faible et malheureux Louis XVI; après les élégantes pièces de Racine, les horreurs dramatiques de 93. L'art rétrograda alors comme l'état social, et les Saturnales de la fiction égalèrent celles de la réalité.

Mais la Providence des peuples et celle des artistes veillait sur nous. Un de ces hommes, qui apparaissent de loin en loin pour éblouir le monde, accourut au secours de l'ordre en tout genre; le dix-huit Brumaire eut lieu et les deux royautés se relevèrent. Double effet de la réaction et des hautes qualités d'un homme, les vieilles idées renaquirent! Arcole, Rivoli, Wagram et les Pyramides firent de nouveau croire à la monarchie; le trône eut encore ses prestiges et la tragédie ses beaux jours. Mais la tendance du siècle devait être et fut la plus forte; Waterloo eut lieu; le prisme, après quinze ans, se brisa avec le héros, et le temps reprit sa marche puissante.

Ainsi, la chute de Napoléon replaça les choses dans la position où elles étaient à son avènement. Le jour où les populations firent elles-mêmes leurs affaires par l'intermédiaire de leurs représentans, le jour où les rois n'eurent plus qu'un tiers de la souveraineté,

le jour où on les exila et on les tua, la tragédie fut blessée au cœur. Elle brilla quelques années encore, parce que le char lancé vivement dans la carrière roule longtemps après que la force d'impulsion a cessé. Un incident, très favorable d'ailleurs, ce fut l'existence d'un acteur de génie dont le goût corrigeait les défauts que l'on reprochait au genre. Le grand artiste, à ce sujet, avait reçu des leçons du grand empereur : « Pourquoi ces gestes exagérés, pourquoi cette emphase, demandait un jour Napoléon à Talma ? Je vaux bien peut-être tous ces roitelets de Grèce que vous représentez, et je parle très simplement ? »

Ce qu'a dit l'Empereur du débit, il aurait pu le dire aussi du style. Les formes raciniennes, si belles et si pures, manquent un peu d'élasticité. Elles représentaient fort bien la civilisation de son siècle, et représentent moins bien celle du nôtre. Admirables dans les sujets grecs, et dans tous ceux que l'éloignement des temps et des lieux favorise, elles s'appliquent moins heureusement à une action moderne. Le vers tragique ancien n'admettait rien de ce qui a rapport à la vie actuelle. On y disait avec élégance : *Tunique*, *cothurne*, *lance* et *brodequin*; on n'eût osé dire : *Chemise*, *botte*, *fusil* et *souliers*. *Capote* et *giberne* eussent été intolérables; *caporal* eût donné des attaques de nerfs, et on se fut évanoui à *patrouille*.

Cette sévérité de notre public, ces limites étroites posées à la diction, bornaient nécessairement le nombre des sujets possibles. Avec de pareilles entraves, comment composer des ouvrages nouveaux ? Aussi,

depuis longtemps, nous faisait-on toujours les mêmes. Toutes les tragédies se ressemblaient, tous les vers étaient des réminiscences. La satiété devait naître et naquit en effet de cet abus. La réaction eut lieu, et comme on avait exagéré le mal, on exagéra le remède; la tragédie fut supprimée.

Le drame, qui prit sa place, se précipita dans les extravagances les plus triviales; à la dignité succéda la bassesse, un ignoble jargon à la plus harmonieuse des langues. « Vos classiques, me disait un jour le Grand-Lama de la secte nouvelle, font parler les valets comme des rois!... — Vos romantiques, lui répondis-je, font parler les rois comme des valets; et s'il me fallait choisir, j'aimerais mieux encore tout anoblir que de tout dégrader. »

Espérons-le, Messieurs, la barbarie est aujourd'hui vaincue. Mais le passé a reçu plus d'une atteinte et ne peut plus se reproduire tout entier. En conservant tout le respect possible pour nos grands écrivains et pour leurs chefs-d'œuvre, il faut un peu s'éloigner de leurs traces. Quel sera, quel doit être l'avenir de la tragédie en France?

Les rois sont encore des hommes au-dessus des autres, mais ils ne sont plus des demi-dieux; il faut les montrer au public tels qu'il les voit.

Deux changemens doivent résulter de celui-là : le premier est la suppression du style conventionnel et des périphrases; le second est la réduction du nombre de pièces consacrées à la royauté. Il ne s'agit plus pour celles-ci d'alterner sans cesse avec la comédie,

de manière qu'il y ait un jour pour les rois et un autre pour l'espèce humaine. La force des choses a prononcé; la Tragédie n'est plus un Genre, elle ne sera désormais que la première des subdivisions du Drame.





DU VAUDEVILLE MODERNE

ET

DE SON INFLUENCE



L'IMPORTANCE des mots est plus grande qu'on ne pense. L'auteur de *l'Art poétique* avait dit :

> *« Le Français, né malin, créa le Vaudeville. »*

Lorsqu'il y a quarante et un ans, le théâtre de la rue de Chartres fut établi, les trois directeurs firent adroitement une fausse application de ce vers, en le prenant pour épigraphe; et les esprits peu réfléchis, c'est-à-dire presque tout le monde, s'imaginèrent que Boileau avait déclaré nationales les petites pièces à couplets. Il est bien évident que cet écrivain n'a pu parler d'un genre qui n'existait pas de son temps. Il

entendait, par vaudevilles, ces chansons satiriques dont on affubla les méchants et les sots à toutes les époques de notre histoire. Ce genre en effet est vraiment national parmi nous. Chez les autres peuples, il n'est qu'un accident; en France, c'est un besoin, une maladie, il y est, pour ainsi dire, endémique. Son pouvoir a été grand et l'est encore. Il a prévenu plus d'une mesure, cassé plus d'une loi, renversé plus d'un ministre; ce qui a fait dire jadis que la monarchie française était un gouvernement absolu tempéré par des chansons. Voilà le vaudeville qu'a loué le rigide Despréaux.

Certes, le législateur du Parnasse, qui a traité Quinault et l'opéra avec tant d'amertume, n'aurait pas épargné un genre dont la nature même est d'être invraisemblable. Le mélange de chant et de dialogue parlé, qui constitue essentiellement le vaudeville, aurait blessé son goût sévère. Dans l'opéra, qu'il avait tort de ne pas aimer, la musique est du moins perpétuelle. C'est une langue convenue comme la poésie; le public l'accepte une fois, et rien ensuite ne lui en rappelle l'invraisemblance, parce que c'est la seule dont on fasse usage. Dans le vaudeville, au contraire, la raison est choquée chaque fois que les personnages quittent le dialogue pour le chant ou le chant pour le dialogue. Notre opéra-comique partage avec lui ce ridicule; mais là du moins il est plus tolérable, il se trouve racheté par de vives jouissances. Les duos, les trios, les quators, les quintettes, les morceaux d'ensemble et le riche accompagnement de l'orchestre

peuvent servir de compensation. Dans les bluettes de nos boulevards, le plaisir fade et froid que le couplet donne vaut-il l'invraisemblance qu'il a coûtée? Le vaudeville actuel, il faut le dire, n'est ni l'opéra ni la comédie; mais il a la prétention de ressembler à l'un et à l'autre. Il semble avoir été inventé pour les gens qui croient aimer la littérature et la musique.

Les premiers ouvrages qui ont porté ce titre se trouvaient dans une route, je ne dirai pas meilleure, mais différente. C'étaient des pièces anecdotiques, où l'on faisait figurer les grands hommes de notre histoire, c'étaient des revues épigrammatiques, des cadres sans prétention où l'on montrait Colombine, Arlequin et des personnages allégoriques comme *M. Public, M. Paris;* c'étaient enfin de plus ou moins spirituelles parodies des productions du Théâtre-Français.

Plus tard, le vaudeville gagna; il devint ce qu'il devrait être encore, une espèce de succursale de la comédie. Cette dernière a pour mission de peindre à grands traits l'homme de tous les temps; le vaudeville venait à sa suite, et s'attachait à ridiculiser ce qu'il y avait d'éphémère dans les travers de l'époque. Il peignait le quart d'heure! Là aurait dû se borner son ambition, et telles étaient les conditions de son existence. Dans ces limites tout était en harmonie, tout était bien. Les Arlequins, les Colombines, les êtres fantastiques que d'ordinaire il mettait en scène, n'ayant point de types dans la nature, l'auteur pouvait les faire mouvoir à son gré, leur donner la physionomie qui

lui convenait, il n'avait d'autres bornes que son imagination. Le mélange du dialogue et du chant, la singularité des costumes, la bizarrerie des personnages, la folie des situations, on admettait tout. Rien n'était faux, parce que rien n'était vrai. Loin de moi l'idée de blâmer ce genre! Loin de moi le travers de borner le nombre des arts! Tous les genres sont bons, je n'en proscris aucun; mais je veux qu'ils soyent fidèles aux règles qu'ils tiennent de leur nature même. Je demande, par exemple, à l'histoire de n'être pas la fable, à la fable de n'être pas l'histoire.

C'est là le grief que j'ai contre les petites pièces de nos jours; c'est là ce qui les dénature à mes yeux. Je vais expliquer ma pensée.

Dans ces derniers temps, le vaudeville a beaucoup nui à la littérature de trois manières : en enlevant des acteurs à la Comédie, en détournant les auteurs de leur vocation, et en blasant le public. Ceci exige quelques développemens. Commençons par les acteurs.

Les spectacles des boulevards, en s'emparant des jeunes artistes, n'en privent pas seulement pour un temps le théâtre français; ils les mettent pour la plupart hors d'état d'y rentrer un jour avec succès. Pourquoi? c'est qu'ils les empêchent d'être comédiens. J'appelle comédiens, dans l'acception large et véritable de ce mot, les artistes qui ont assez d'intelligence, de ressources et de flexibilité de talent, pour jouer tous les rôles d'un emploi, tel qu'il a été fait pour eux ou pour d'autres, (notez bien ce point-ci,) et quelle qu'en soit la diversité. Quant à ceux dont un auteur vient prendre

la mesure et auxquels il fait un habit à leur taille, en tirant parti non seulement de leurs qualités, mais de leurs défauts, je veux bien leur accorder le nom d'acteurs, jamais celui de comédiens. On sent en effet toute la distance qui les sépare : il faut vingt ans pour faire un *Fleury*, un *Michelot*, une *Mars;* il suffit de deux ans pour faire un *Gontier*. Cette facilité doit nécessairement tenter les jeunes sujets qui se destinent au théâtre. Il est si doux d'improviser une réputation et de brusquer la fortune ! Comment résister à l'appât du gain ? En vérité, quand j'y réfléchis, je m'étonne qu'il y ait des acteurs à la Comédie française.

J'en dis autant des écrivains. Le vaudeville est séduisant, car il est lucratif et facile. Par malheur, lorsqu'on s'y est exercé quelque temps, il est difficile de se livrer à des compositions plus élevées. On m'objectera peut-être que les auteurs de Turcan et de la Métromanie, en changeant de scène, ont bien su changer de manière. Cela est vrai; mais il y a entre ces deux écrivains et les vaudevillistes de nos jours, une différence très remarquable. Qu'on relise les petites pièces que Lesage et Piron ont données au théâtre de la foire; on verra qu'elles étaient, pour la plupart, tout à fait étrangères à la comédie, je dirai même à la littérature. En les faisant, ils ne contractaient pas d'habitudes, ils ne se gâtaient pas la main; c'était, pour eux, comme s'ils s'occupaient d'un travail mécanique.

Il n'en est pas de même à présent. Le tort des petits ouvrages de nos jours est de ressembler aux grands;

le vaudeville amélioré, c'est la comédie abâtardie. La différence de proportion qui existe entre une pièce en un acte et une pièce en cinq, est plus considérable que ne semble l'indiquer le chiffre qui les représente. Personne n'ignore que, dans nos manufactures de glaces, celles qui sont de dimensions médiocres se fabriquent aisément, et sont tarifées très bas. Pour les glaces, au contraire, qui passent certaines proportions, c'est une tout autre affaire. Il est si difficile d'éviter les bulles d'air, les brisures, les aspérités, il y a enfin tant d'accidents possibles, que, sur vingt qu'on entreprend de couler, il en réussit à peine une ou deux. Aussi le prix en est-il très élevé; quelques pouces de plus suffisent pour le doubler ou le quadrupler. On peut en dire autant des ouvrages dramatiques. La distance qui sépare les grands des petits n'est pas appréciable par un calcul matériel; et l'on peut assurer hardiment qu'un acte n'est pas le tiers de trois, et que trois ne sont pas la moitié de cinq.

C'est ce qui explique comment les auteurs qui ont longtemps travaillé pour le boulevard, ne peuvent que difficilement se livrer à de grandes compositions. L'aptitude la plus forte, la plus réelle, pour la comédie, ne résiste pas à dix ans de vaudeville. Ce genre a enlevé et enlève tous les jours au théâtre de la rue Richelieu de jeunes écrivains d'un talent distingué, qui en auraient fait l'ornement; et l'on a malheureusement lieu de craindre qu'il ne les lui ait enlevés pour toujours. Mieux vaudrait peut-être n'avoir jamais écrit, que de s'être occupé de cette sorte d'ouvrages. On

prend, en s'y livrant, une allure, une manière, qu'on n'est pas maître ensuite d'abandonner. On s'accoutume à voir et à faire petit; on jette ses idées dans de petites formes, on dépense son esprit en petite monnaie; on devient incapable d'entreprendre quelque chose de large et de grand. Aussi, quand on veut s'élancer sur une scène plus élevée, le public, qui arrive sur la foi de votre talent, est tout surpris de trouver un mécompte, et de voir des figures d'Isabey dans le cadre d'un tableau d'histoire.

Ce n'est pas tout. Si dans un auteur des boulevards qui aborde le théâtre français, les qualités paraissent plus petites, les défauts au contraire paraissent plus grands. Et cela se conçoit! dans ma première enfance, je me suis fait à la poitrine une cicatrice de quelques lignes; elle a grandi avec moi, et elle est maintenant de quelques pouces. C'est ce qui arrive dans les ouvrages dont il s'agit. Les invraisemblances prennent les proportions du cadre; elles sont cinq fois plus fortes dans une haute comédie que dans un petit acte, et le public a cinq fois plus de temps pour les apercevoir. La différence est donc de 1 à 25; c'est ce que les mathématiciens appellent la seconde puissance.

Une circonstance qui empêche encore les vaudevillistes de réussir sur une scène plus élevée, c'est leur habitude de travailler vite. Il y a tel d'entre eux à qui il serait impossible, s'il choisissait un sujet de grande comédie, de ne pas le traiter en six semaines. Autre inconvénient du genre: ils s'accoutument aussi à faire trop peu de cas de la gloire. Comme ils sont toujours

au moins deux ou trois pour composer un ouvrage, l'honneur du succès est nécessairement collectif, il est à tous et par conséquent à aucun. L'argent qu'ils reçoivent a seul quelque chose de personnel. Il en est de même des chutes; tout le monde les décline, nul ne s'en trouve atteint, et la responsabilité des auteurs de vaudevilles est aussi illusoire que celle des ministres. Ajoutez à cela que la multiplicité des premières représentations est extrêmement nuisible. Elle émousse, elle affaiblit les sensations; on cesse bientôt, quand on est vaudevilliste, d'éprouver ces vives espérances, ces craintes, ces angoisses, qui font palpiter les cœurs généreux, qui les animent, qui les inspirent, qui leur donnent la force de supporter les déboires de la composition et de la correction, sans lesquelles enfin jamais un auteur ne consacrerait à son ouvrage le temps ni la patience qu'il réclame.

Mais le vaudeville ne nuit pas seulement aux écrivains qu'il enlève à leur vocation pour les grands ouvrages, il nuit à ceux qui y restent fidèles; il leur rend la carrière plus laborieuse et plus pénible. Autrefois, dans les petits théâtres, on n'attaquait que de petits sujets. Aujourd'hui, on s'y empare de ceux qui pourraient fournir une grande comédie; on les resserre, on les étrangle, on les réduit aux mesquines proportions d'un acte. Il est si commode en effet de nager en pleine eau, de tailler en plein drap!... Dans les productions dont il s'agit, point de ces larges développemens du cœur humain, point de ces belles peintures de caractères, que nous admirons dans les grands

maîtres, et qui constituent véritablement une œuvre dramatique. Des incidens, puis des incidens et encore des incidens ! Le tout sans naturel et sans vraisemblance; car, on n'a ni l'espace ni le temps nécessaires pour les amener convenablement. On élude une difficulté par une pointe, on couvre une absurdité par un couplet, on constate une situation par un mot et vite on passe à la suivante; on presse, on accumule les événemens; en termes de coulisses, on brûle les planches, et le bon parterre applaudit. Ce système abréviatif s'étend de jour en jour, et je n'y vois qu'un seul perfectionnement possible; un pas de plus et nous tombons dans la pantomime. Il suffirait pour cela de supprimer le peu de mots qui restent, et souvent, en vérité, ce serait tout bénéfice pour le public.

De bonne foi, est-ce là exercer un art ? non, c'est faire un métier. Est-ce là traiter un sujet ? non, c'est le déflorer. On traite un sujet quand on le saisit tout entier, quand on y entre profondément, qu'on le retourne, qu'on en extrait tout ce qu'il peut donner. Mais prendre à la surface deux ou trois idées, faire un mesquin petit acte de ce qui pouvait, de ce qui devait s'étendre aux grandes proportions de l'art; c'est une jonglerie misérable, c'est surtout un aveu d'impuissance. Ces mutilateurs de sujets ressemblent aux premiers habitans du Brésil, qui, ne sachant pas féconder la terre par leur travail, incendiaient de vastes forêts pour la fertiliser, recueillaient quelques gerbes sur un immense espace, et allaient ensuite plus loin incendier d'autres forêts.

Cette tactique nouvelle des vaudevillistes est véritablement destructive de l'art. Elle use d'avance les plus beaux sujets, et les enlève à ceux qui pourraient les traiter. De plus, elle gâte le public qu'elle accoutume à l'impatience, et qui refuse d'écouter les développemens. C'est aujourd'hui la grande plaie de l'art dramatique.

Je terminerai par une considération que je crois juste. Dans l'art intellectuel de la France, le grand succès du genre frivole que j'attaque me paraît un contresens. Il n'est en harmonie ni avec la gravité des idées ni avec la maturité des esprits. Deux circonstances cependant peuvent l'expliquer, les perfectionnemens apparens qu'il a reçus, et le talent très réel de plusieurs des écrivains qui l'exploitent. Quoiqu'il en soit, cette prospérité ne saurait être durable. Chaque chose reprendra sa place, et le public ne peut pas manquer de dire bientôt avec nous que le vaudeville amélioré, c'est la comédie abâtardie.





LES HABITUDES PHYSIQUES

DES

HOMMES DE LETTRES

PENDANT QU'ILS COMPOSENT

(Morceau extrait d'un ouvrage inédit)

La poésie et la littérature, qui sont le pays de l'imagination, doivent être par cela même celui des bizarreries; car la pensée ne peut être active sans que le corps y réponde par de vives secousses, par des effets galvaniques. L'homme qui abuse longtemps de ses facultés intellectuelles (et tous les écrivains en sont là), finit par contracter les manies les plus extraordinaires, par se livrer aux habitudes physiques les plus étranges. Aussi, n'est-il point d'enfants gâtés, point de femmes à vapeurs point de petites maîtresses musquées, qui,

sous ce rapport, puissent seulement approcher de ces machines nerveuses qu'on nomme poètes.

Je ne parlerai point de la distraction : chez eux, c'est la maladie commune, c'est la règle; mais tous y joignent une ou plusieurs singularités. Ce qui réjouit la foule, assez souvent les afflige, ce qui l'afflige, les réjouit. Ils sont capricieux ou opiniâtres, gais ou moroses, négligés ou coquets, bruyans ou taciturnes : chacun d'eux, en un mot, se distingue par un travers particulier. Il en est même quelques-uns qui poussent l'originalité... jusqu'à ressembler à tout le monde!

Les manies que nous signalons éclatent principalement quand les auteurs composent, et cela doit être. Toutes les fibres alors sont en mouvement, tous les ressorts tendus, tous les nerfs contractés. C'est le moment, d'ailleurs, où ils échappent aux regards; c'est celui où ils peuvent être bizarres sans témoins et extravagans sans contrôle.

Il nous a semblé curieux, pour un observateur, de jeter un coup d'œil sur ces misères de l'humanité, d'examiner de quelle façon l'âme est clouée à la matière, quelle espèce de tiraillemens la pensée exerce sur nos organes, et comment les tics du corps sont l'accompagnement obligé de l'excès des qualités de l'esprit.

Voici plusieurs des faits de ce genre que nous avons recueillis.

Jean Lafontaine fut un jour aperçu assis sous un arbre, par une pluie battante, à six heures du matin; il fut trouvé, à huit heures du soir, au même endroit et

avec la même pluie, n'ayant ni bu ni mangé... Il composait.

Rien ne ressemble moins au grand fabuliste que l'auteur de *l'Histoire naturelle;* rien aussi de plus différent que leur manière d'être. Quand Buffon rédigeait ces belles et nobles pages qui seront l'éternelle admiration des gens de goût, il avait devant lui un magnifique secrétaire en acajou; il portait l'habit de cour, l'épée horizontale, des manchettes et un jabot à dentelles. Il existait, comme on le voit, un accord parfait entre sa tenue grave et la majesté de son style.

J.-J. Rousseau, en composant, aimait à voir la nature; il avait besoin de l'air des bois, de l'aspect des champs. *La marche avive mes idées, et ma tête ne va pas sans mes pieds,* a-t-il dit dans ses *Confessions.*

Pendant qu'il s'occupait, à Ferney, de sa tragédie de *Catilina,* Voltaire, pour mieux s'inspirer, s'était affublé d'une toge, et déclamait ses vers avec de grands gestes au milieu de ses allées. A la vue de cet étrange costume, le jardinier s'étant permis un éclat de rire, son maître le chassa. Le lendemain, Mme Denis et tous les commensaux intervinrent, mais le seigneur de Ferney fut inflexible. On eut beau objecter que ce malheureux était père de famille; on obtint une pension, mais jamais Voltaire ne reprit à son service *un homme qui,* disait-il, *avait ri au nez de Cicéron.*

Mme de Staël ne pouvait trouver une idée si elle ne roulait rapidement dans ses doigts une petite branche d'arbre ou une boulette de mie de pain. Cette boulette

ou cette branche lui était indispensable ; sans branche ou sans boulette point d'inspiration.

L'illustre auteur de *la Mécanique Céleste,* le géomètre Laplace, qui était aussi un écrivain distingué, jouait perpétuellement avec un écheveau de fil ; sa puissante intelligence se serait arrêtée faute de cet écheveau ; et son valet de chambre, soigneux de sa gloire, venait tous les matins le lui glisser dans les doigts.

Diderot, quand il travaillait, ressemblait à un hiérophante, à une pythonisse échevelée. Il s'agitait, transpirait, gesticulait. Il se promenait à pas pressés, et sa perruque jouait surtout un grand rôle. Il la jetait en l'air, il la ramassait, s'en couvrait, la jetait encore ; il poussait des cris étouffés et ressentait presque des attaques de nerfs. Un de ses confrères le surprit un jour tout inondé de larmes. « Mon Dieu, lui dit-il, que vous est-il donc arrivé ? qu'avez-vous ? — Je pleure d'un conte que je me fais. »

Lorsque le célèbre Kant professait à Kœnisberg, il avait, pendant la durée de sa classe, contracté l'habitude de fixer les yeux sur l'habit d'un de ses auditeurs. A cet habit manquait un bouton, et c'est l'endroit inoccupé qui avait le privilège de concentrer les regards et d'attirer l'attention du maître. Des fils imperceptibles, partant de cet endroit, allaient remuer son cerveau et animer son improvisation. Il y avait six mois que duraient ces relations intimes entre une place vide et le cerveau d'un grand philosophe, quand l'étudiant dont il s'agit eut la fantaisie de faire remettre son bouton. On n'imagine pas la consternation du pauvre

Kant, lorsqu'à son entrée dans la chaire il aperçut le morceau de métal!... Il fut atterré, il rougit, il pâlit, la chaîne de ses idées se brisa, et sa leçon fut détestable!...

Un de mes bons amis, homme de talent, enlevé trop tôt à la littérature, avait un travers bien singulier. Brault, dont j'ai fait jouer en 1829, après sa mort, une remarquable tragédie, *Christine*, ne pouvait versifier s'il n'avait sur lui certains habits qu'il gardait précieusement pour cet usage. « Hier, je me suis senti inspiré, disait-il quelquefois; je suis vite revenu à la maison, j'ai mis mes vêtemens de poète, et je suis allé au Bois de Boulogne, où j'ai travaillé toute la journée. » Ses vêtemens de poète se composaient d'une redingote râpée, d'un pantalon délabré, d'un chapeau et d'un gilet à l'avenant. Tout cela tenait à peine ensemble, et l'infortuné s'effrayait sérieusement de l'idée que ce costume allait bientôt lui échapper. « Que deviendrai-je alors? s'écriait-il avec douleur. Je serai donc obligé de renoncer à la carrière?... » Hélas! il a moins duré que ses haillons!...

Au lieu de s'habiller d'une certaine façon, il est des écrivains qui éprouvent le besoin de se déshabiller; témoin Picard, témoin mon honorable ami Étienne. Quand l'auteur des *Deux Gendres* se sent en verve, il rentre précipitamment chez lui; il éloigne femme, enfant, domestique, il ferme porte, fenêtre, volets, et lorsqu'il a ainsi obtenu le silence le plus profond, la solitude la plus complète, il se met au lit et fait des vers. Si un seul de ces détails lui manque, son inspira-

tion est paralysée!... Par une opposition curieuse, lorsqu'il écrit en prose, il aime à être entouré; il a rédigé les plus spirituelles pages de *La Minerve* au milieu du bruit et des conversations.

De toutes les organisations d'artiste, la plus étrange peut-être a été celle de Lesage, auteur de *Gil Blas* et de *Turcaret*. Ses facultés, surtout dans les derniers temps de sa vie, se réglaient sur le soleil. Engourdies pendant les ténèbres, elles s'éveillaient avec cet astre; elles s'élevaient graduellement à mesure qu'il s'élevait lui-même, puis, par degrés encore, elles décroissaient et disparaissaient avec lui. Si ce fait n'était pas récent et constaté par mille témoignages, ne serait-on pas tenté d'y voir un des plus ingénieux emblèmes que la Mythologie grecque nous ait transmis?

Il y a toujours des contrastes dans la nature, et nous pouvons en opposer un au premier de nos romanciers; c'est l'exemple du premier peut-être de nos historiens. Mézerai, pour s'inspirer, avait besoin des ténèbres, et, même pendant le jour, il ne composait qu'à la bougie. Tous ses appartemens étaient clos, toutes ses pièces obscures, et lorsque ses amis le visitaient, il avait l'habitude, en plein midi, de les reconduire jusqu'à la rue, une lampe à la main.

Le peintre Girodet, que la littérature réclame parce qu'il versifiait et qu'il y a d'ailleurs de la poésie dans sa peinture, était aussi un artiste de nuit : c'est la nuit surtout que la fièvre inspiratrice le saisissait. Alors il se levait en sursaut, il faisait placer dans son atelier des lustres suspendus, se coiffait lui-même d'un vaste

chapeau surmonté de bougies allumées, et c'est dans cet attirail qu'il travaillait. Le *Déluge, Galathée* et plusieurs chefs-d'œuvres ont été composés à la lueur des flambeaux.

Le spirituel ermite de la Chaussée-d'Antin est constitué d'une autre façon, et se signale par une autre manie. Plein de mémoire pour les ouvrages d'autrui, il en est complètement dépourvu pour les siens. Il sait par cœur tous nos poètes, principalement Voltaire, et oublie ses propres vers à mesure qu'il les fait. C'est son château de la reine Blanche qui a vu naître une partie de ses tragédies, et ce fut dans la même allée qu'il les composa. A chaque extrémité de cette allée se trouvait un banc, et sur chaque banc un crayon et du papier. Il y avait le banc de la première rime et le banc de la seconde; car l'auteur de *Sylla* n'aurait pu, sans écrire, atteindre la fin d'un seul dystique!... Cette absence de mémoire pour lui-même donna lieu à une assez curieuse anecdote. Un jour, chez Mlle Contat, un homme d'esprit, M. Chazet, chanta, devant Jouy, une chanson en dix-huit couplets de la composition de Jouy lui-même; et ce père dénaturé ne reconnut pas ses enfans!!!... Il loua successivement et gravement tous les couplets, comme s'ils n'étaient pas de lui; et Mlle Contat lui dit, au milieu des éclats de rire universels : « Grosse bête, vous ne savez donc pas que cette charmante chanson est de vous? »

Le chantre de Philippe-Auguste, le bon Parseval-Grandmaison, de l'Académie française, versifiait comme beaucoup d'autres en se promenant; mais il lui fallait,

à lui, les plus rudes promenades, et c'est seulement quand son corps était bien las que ses idées devenaient bien fraîches. Un jour qu'il était sorti pour aller dîner chez un confrère, une pensée poétique l'assaillit en route. Il passa en conséquence devant la maison de son ami sans la voir, se dirigea machinalement vers les Tuileries, et y fit des vers jusqu'à la nuit close, c'est-à-dire jusqu'à neuf heures du soir. Alors il rentra chez lui et se coucha. A peine endormi, des tiraillements d'estomac le réveillent. « Allons, s'écria-t-il avec humeur, voilà ma diable de gastrite qui me reprend ? Du thé, vite du thé ! » Et il sonna sa gouvernante. Mais plus il buvait de thé, plus il sentait de tiraillemens. Après quelques heures de ce manège : « Vous avez donc bien dîné ? lui demanda Julie. Qu'avez-vous mangé ? — Je n'en sais rien... Mais où ai-je donc dîné ? — Chez M. Lacretelle. — Non, je n'ai pas dîné chez Lacretelle... Mais peut-être que je n'ai pas dîné ? »

En effet, il soupa à quatre heures du matin, et la gastrite disparut.

Après avoir peint les habitudes bizarres de beaucoup d'hommes fort distingués dans les lettres, il y a bien de l'orgueil, ou bien de la modestie, à me mettre moi-même en scène. Pourtant, comme je suis le sujet de ce livre, il faut bien un peu parler de moi. Il s'agit d'ailleurs ici de travers et non de talens ; et si je me compare à des hommes célèbres, c'est par le mauvais côté.

Je suis de ceux qui ne trouvent point d'idées dans leur écritoire, et chez qui la vue d'une plume para-

lyse l'intelligence : je travaille partout, excepté dans mon cabinet. Quand j'étais commis au Trésor, je m'échappais du bureau pendant la séance, et j'allais, sans chapeau, composer sous les arbres du Palais-Royal. Malheur alors à celui de mes amis que je rencontrais ! Je lui récitais mes vers sans miséricorde, et je les complétais en les récitant. Ce que je faisais jadis au Palais-Royal, je le fais ailleurs aujourd'hui. Je travaille dans les rues, dans les places, au milieu du mouvement des fêtes publiques. Loin de me gêner, cette agitation extérieure me plaît, et le bruit de la foule m'anime sans me distraire.

Une circonstance m'a rendu cette habitude aisée. Je n'écris jamais, je confie tout à ma mémoire; et lorsque j'ai fait des corrections, je pourrais successivement indiquer toutes les variantes. Ce n'est pas tout. Quand je compose cinq actes, par exemple, j'élabore mes cinq actes à la fois, et même chacune des cinq parties de mes cinq actes. Pour agir ainsi, voici mes raisons. Les dispositions de l'esprit sont capricieuses et fort indépendantes de notre volonté. Si un auteur commence par la première scène, et qu'il arrive par ordre à la dernière, il travaille souvent sans être prêt. Il est gai lorsqu'il lui faut des détails sérieux, sérieux lorsqu'il lui en faut de gais. Mon système prévient ce danger. Je porte dans ma tête mon plan général et mes plans partiels; je me promène en y pensant; j'évoque tour à tour à ma mémoire chaque acte, chaque scène; j'essaie mes dispositions, et je m'occupe du détail pour lequel je me sens inspiré.

J'ai assez ordinairement débuté par le dernier acte et fini par le premier. Ma méthode est, j'ose le dire, très avantageuse, mais aussi très fatigante. Qu'on se figure un ouvrage fort long, partout entamé, achevé nulle part; ici un hémistiche suspendu; là une rime blanche, et plus loin un récit à moitié fait. Il faut se rappeler ce salmigondis et coordonner ce désordre. J'y suis parvenu; j'ai suffi à ce travail bizarre, et j'y ai suffi sans recourir au papier.

Un jour, je me présente au comité de lecture du Théâtre-Français, et les vingt comédiens qui le composaient alors me demandent où est mon manuscrit. « Je n'en ai point. — Et pourquoi donc nous avez-vous réunis? — Soyez tranquilles, messieurs, la séance ne sera pas perdue... » Et je leur récitai mes cinq actes.

Les comédiens furent confondus! Ils prétendirent d'abord qu'il n'y avait pas d'exemple de ce tour de force; mais le vieux Lemazurier, leur secrétaire, trouva dans les registres que cela était arrivé une fois à Crébillon.





LA POLITESSE



Le mot *politesse* est grec d'origine, Il vient de πολις, qui veut dire cité, et signifie *manières de la ville,* par opposition à *rusticité,* manières de la campagne.

La politesse est, peut-être, de toutes les qualités humaines, celle qui contribue le plus à l'agrément de la vie.

On est poli dans l'affection, dans l'indifférence, dans la haine; on l'est pour tous les sexes, pour tous les âges; on l'est à l'égard de ses chefs, de ses inférieurs, de ses égaux. La politesse est une application constante de l'amour de ses semblables, c'en est une peut-être de l'amour de soi; c'est le développement de la bienveillance, dans ses nuances les plus fines, dans ses plus exquises délicatesses. La politesse adoucit les aspérités du caractère, ajoute à l'amitié, tempère la

haine, prévient les mauvais procédés et orne les bons; on peut dire avec vérité que, si l'affection fait le bonheur de la vie, la politesse en fait le charme.

Elle s'est toujours développée sous l'influence d'une double cause : la culture de l'intelligence et le mélange des sexes. Partout où les arts ont prospéré, partout où les femmes ont occupé le rang qui leur est dû, la politesse est venue répandre et multiplier ses bienfaits. Nous allons la suivre à la trace, et nous la verrons jeter un éclat plus ou moins vif, suivant que ces deux motifs ont agi beaucoup ou peu, ensemble ou séparément.

Nous nous occuperons d'abord des Grecs; c'est chez eux que la politesse semble avoir apparu pour la première fois. Athènes fut son séjour de prédilection, Athènes, la ville de Minerve, la capitale du goût, des sciences et des arts. Si la politesse était uniquement fille du développement intellectuel, elle eût dès lors atteint son apogée. Mais, chez les Athéniens, une condition manquait; les femmes n'y étaient point honorées. Placées en dehors de la vie commune, leurs fonctions se bornaient à donner des enfants à leurs maris et à surveiller la domesticité. Cette dégradante position eut sur les mœurs publiques une action funeste ; tout ordre social où les deux sexes n'occupent point un rang à peu près parallèle, est un ordre social imparfait et boiteux. La place des femmes doit être grande ! Ce sont elles qui polissent les formes, qui donnent de l'aménité aux caractères; elles ont sur le cœur de l'homme l'influence que les beaux-arts ont sur son

esprit; et, sans elles, il ne peut exister qu'une demi-civilisation.

La remarque que nous faisons ici sur les Grecs, on peut l'appliquer aux Romains. Pour amener une amélioration, il fallait une crise de l'espèce humaine; cette crise arriva, quand le christianisme apparut.

C'est lui qui effaça toute distinction injurieuse, et éleva la condition de la femme; grâce à lui, elle devint ce qu'elle doit toujours être, l'égale, l'amie, la compagne, de l'homme. Elle fut la mère, non la nourrice, de ses enfans; et sa douceur communicative apprit au sexe le plus fort que le bonheur est dans l'intimité.

Vers l'époque des croisades, une nouvelle crise eut lieu dans notre vieille Europe. Alors la politesse venait de passer avec les sciences d'une religion à une autre; alors, les chrétiens Grecs avaient civilisé les Arabes musulmans. Elevés à l'école des vaincus, les sectateurs de Mahomet y avaient puisé cette courtoisie exaltée, ces formes séduisantes, qui répandent tant de charme sur l'histoire des premiers califes. Conduits en Orient par un élan religieux, nos vaillans et grossiers ancêtres furent ravis d'y trouver une civilisation si brillante, et reçurent de Saladin et de ses Arabes des leçons de bon goût, de galanterie et de savoir-vivre.

L'imitation fut prompte et les succès rapides! Ces heureuses semences furent rapportées dans notre Europe, et, un peu plus tard, elles y furent encore fécondées par la domination en Espagne des Arabes et des Maures. C'est grâce à cette série d'événemens,

grâce à ces enseignemens d'un peuple à l'autre, que nos mœurs un peu rudes se sont adoucies; et c'est ainsi que la *politesse* a fait le tour du monde à la suite des arts et du respect pour les femmes. Cette dernière cause, il faut le dire, fut parmi nous, durant plusieurs siècles, la cause unique. L'instruction y fleurissait peu. Chez nos bons aïeux, on eut des *Cours d'amours* avant d'avoir des Collèges, et l'on chanta *sa Dame et son Roi* longtemps avant de savoir lire.

Une troisième circonstance a dû augmenter parmi nous ces égards mutuels qui constituent la politesse; cette circonstance, c'était l'habitude de porter l'épée et la fréquence des duels. Quelque vaillant qu'on soit, on ne se soucie point de prodiguer tous les jours sa vie; et nos pères étaient polis pour rendre plus rares les occasions d'être braves.

C'est à l'action combinée de ces trois causes que l'Europe a dû ses mœurs, et notre pays sa prééminence. Aussi galans que les Espagnols, aussi instruits que les Anglais, aussi duellistes que tout le monde, nous devions nécessairement obtenir la première place. C'est chez nous que toutes les noblesses venaient faire autrefois l'apprentissage des belles manières; c'est nous qui étions les arbitres du goût et des convenances. Pendant le dernier siècle, une phrase avait cours dans les salons de l'aristocratie européenne; cette phrase la voici : « Il faut se rendre en Angleterre pour y penser, en Allemagne pour y passer, en Italie pour y séjourner, en France pour y vivre. » Cette idée est vraie, cet éloge était mérité. Monar-

ques, gentilshommes et bourgeois, tout le monde se piquait d'avoir des formes, et chez nous la politesse était devenue une qualité du sol. De tous nos rois, le plus remarquable en ce genre, ce fut le grand roi Louis XIV; Louis XIV, qui se faisait un point d'honneur de rester découvert devant toutes les femmes sans exception; Louis XIV, qui régna soixante ans par le goût, par les arts, par les bonnes manières; Louis XIV enfin, qui, dans toutes les phases de sa longue carrière, enveloppé des plis de son manteau royal, put toujours défier les regards et être admiré.

L'impulsion était donnée, et la conduite licencieuse de son successeur ne put arrêter le mouvement des mœurs publiques et en altérer l'élégance. Un fait historique constatera, beaucoup mieux que tous les récits, jusqu'où l'on poussait alors les égards réciproques. Il y a, dans l'anecdote très-connue que nous allons citer, un côté grotesque sans doute, mais elle n'en peint que mieux les habitudes de l'époque et l'exagération d'une qualité.

A la bataille de Fontenoy, où la France et l'Angleterre se trouvèrent en présence, on s'attendit mutuellement quelques minutes avant d'en venir aux mains. Les officiers des deux armées se découvrirent et se saluèrent : *A vous, messieurs les Anglais,* disaient les uns; *A vous, messieurs les Français,* répondaient les autres. Cette lutte courtoise dura plusieurs instants; mais là encore, la politesse française eut le dessus; c'est nous qui essuyâmes le premier feu.

Ainsi, comme nous l'avons dit déjà, c'est dans notre heureuse patrie que la politesse et la bonne grâce, sa sœur, se sont... ou plutôt s'étaient fixées. On y trouvait, pour me servir de l'expression de J.-J. Rousseau, « ces manières élégantes et simples, également éloignées de la rusticité tudesque et de la pantomime ultramontaine. » Un éloge si brillant de nous par l'un des nôtres serait contestable, si nos rivaux ne l'avaient ratifié en nous imitant. L'imitation est un aveu, et le meilleur de tous. Les étrangers y ont joint des louanges écrites! On trouve ce qui suit dans la correspondance, imprimée à Londres, du célèbre lord Chesterfield avec son fils :

« Il faut convenir que les grâces ne sont pas originaires de la Grande-Bretagne, et que nous tenons ici du diamant brut beaucoup plus que du diamant poli. Depuis que la barbarie les exila de la Grèce et de Rome, elles semblent avoir choisi un refuge en France, où leurs temples sont nombreux et où leur culte domine. »

Ce qui donne un prix infini aux paroles que nous venons de rapporter, c'est qu'il n'a jamais existé peut-être un juge plus compétent en pareille matière, que lord Chesterfield. Écrivain, diplomate et grand seigneur, il était un des hommes les plus spirituels, les plus gracieux, les plus éminens de son siècle. J'ajoute qu'il était grand patriote! Ailleurs, il s'exprime ainsi sur le même sujet : « J'ai souvent dit et je pense qu'un Français, qui, avec un fond de vertu, de savoir et de bon sens, possède les manières et la po-

litesse de son pays, est la perfection de la nature humaine. »

Telle était l'opinion exprimée par un illustre personnage et partagée par l'Europe entière, à une époque peu éloignée de la nôtre. Avons-nous conservé pure et sans tache cette aimable qualité? Avons-nous recueilli ce glorieux patrimoine ? Je n'ose répondre affirmativement. Une révolution a eu lieu parmi nous, il y a cinquante années, et cette révolution a bouleversé nos mœurs et modifié profondément nos habitudes. Le Code civil, qui en est l'expression, a divisé, subdivisé le sol, et les gens de loisirs sont devenus très-rares. Ce sont eux pourtant, ce sont les grands propriétaires, qui donnent naturellement l'impulsion en ce genre. La politesse commande une foule de soins délicats, d'attentions fines, qui réclament chaque jour de nombreux instans. Aujourd'hui, presque tout le monde travaille, et les gens occupés n'ont pas le temps d'être polis.

Ce n'est pas tout! Ici, je vais me placer sur un terrain plus glissant. Loin de moi la pensée d'attaquer jamais le gouvernement représentatif! Ses bienfaits sont inappréciables; mais tout avantage a ses inconvéniens, toute qualité a ses défauts. La constitution fait parfois arriver au timon de l'État des gens qui connaissent les affaires et ignorent le monde, qui ont la science du budget et n'ont pas celle des bonnes manières. Or, ce sont ces hommes-là qu'on lit, qu'on regarde et qu'on imite. Ajoutez à cela les discussions passionnées de la tribune et des journaux ; tenez

compte du cynisme, qui, en 1793, envahit tous les rangs, des habitudes militaires sous l'Empire et du mélange avec les étrangers sous la Restauration ; vous vous expliquerez alors la rapide transformation de nos mœurs ; vous comprendrez que la décadence était inévitable.

Osons le dire avec franchise, la politesse n'est plus chez nous qu'un souvenir. Ce que la chevalerie, Louis XIV et les arts avaient lentement amené, nous l'avons perdu rapidement; et lord Chesterfield, j'en suis certain, aurait quelque peine à nous reconnaître.

Je me rappelle, à ce sujet, un fait qui m'a beaucoup frappé :

Un Américain, homme d'esprit et propriétaire-rédacteur de la *Revue de Philadelphie,* a fait à Paris un premier voyage en 1800 et un second en 1836. Il était, vu les distances, beaucoup plus en état de nous juger qu'un autre. Je lui demandai tout récemment quel était, des changements opérés dans nos mœurs, celui qui l'avait le plus frappé. Il me répondit sans hésiter : la disparition de la politesse.

Quelques personnages haut placés ont lutté, dans ces derniers temps, contre une si déplorable tendance : parmi eux nous citerons Napoléon. Il savait tout ce qu'un grand roi peut devoir d'éclat aux formes sociales, à l'élégance exquise des manières. Il aimait la politesse, et y voyait avec raison un indice de civilisation élevée. Un matin qu'il était à la parade, un homme à cheveux poudrés et à ailes de pigeon, se mit sur son passage, et lui offrit avec grâce une lettre posée à plat sur

son tricorne. Le premier Consul, étonné, se tourne vers M. de Ségur; et celui-ci lui apprend que, sous l'ancien régime, on présentait ainsi les placets au roi, et que le pétitionnaire actuel était le comte de Narbonne. Aussitôt, Napoléon charmé rendit au grand-seigneur les bois confisqués qu'il réclamait; plus tard, il l'attira aux Tuileries, et finit par le nommer son ambassadeur à Vienne.

M[me] de Flahaut, comtesse de Souza, m'a raconté l'anecdote suivante, qui contribua, dit-on, à la brillante fortune d'une personne de sa famille : L'auteur d'*Adèle de Sénanges* possédait à l'Opéra une loge à l'année, parallèle à celle du Premier Consul. Un soir, qu'elle occupait la première banquette avec son fils, Napoléon apparut dans la loge opposée. Aussitôt le jeune Flahaut eut la modestie de se retirer sur le second rang. Ce trait de bon goût fit dire au Premier Consul : « On voit bien que ce jeune homme a été élevé par une femme. » Quelques jours après, il témoigna le désir qu'on le lui présentât. Les qualités personnelles de M. de Flahaut ont fait le reste.

Les vives passions qui ont toujours agité l'Empereur, et sa présence habituelle dans les camps l'ont quelquefois empêché de joindre, en fait de politesse, la pratique à la théorie. Mais généralement il s'en est mal trouvé; en voici deux exemples.

Un soir qu'il était face à face avec une vieille marquise qu'il détestait, il s'oublia au point de lui dire assez durement :

« Oh ! que vous êtes laide ! — Votre Majesté devrait

savoir que, lorsqu'une femme est laide, c'est qu'elle ne peut pas faire autrement. »

Et Napoléon de se mordre les lèvres.

Une autre fois, rencontrant une femme qui avait la réputation de préférer la conversation de notre sexe à celle du sien, il lui dit sans détour aucun :

« Aimez-vous toujours les hommes ?

— Oui, Sire... quand ils sont polis. »

Et Napoléon se mordit encore les lèvres.

La partie de la politesse la plus difficile, la plus savante et la plus rare, est peut-être ce qu'on pourrait appeler l'art de refuser. C'est-là qu'il faut user de toutes les ressources de la bonne grâce, de toutes les séductions du sourire. Un homme qui joua, au début de ce siècle, le rôle le plus éclatant, oublia un jour de tempérer par la forme ce qu'un refus a de désobligeant par le fond. Il en fut assez rudement puni, et la personne offensée eut soin de mettre, dans la défense, la grâce et le bon goût qui manquaient à l'attaque. Le coupable était Fouché, duc d'Otrante ; sa partie adverse, la marquise de Coislin, une de ces femmes qui ont le secret de tout dire en restant dans les convenances, et qui possèdent le talent d'être audacieuses avec mesure et mordantes avec agrément.

La marquise demanda un jour une audience au ministre de la Police générale ; c'était sous le Consulat. L'audience fut accordée ; mais le haut fonctionnaire, qui n'avait point adopté encore le système de caresser l'aristocratie et de faire les yeux doux au faubourg Saint-Germain, était bien décidé à refuser Mme de Cois-

lin, quelque chose qu'elle réclamât. L'ex-conventionnel la reçut, en conséquence, debout, le coude sur la cheminée, et sans lui proposer de s'asseoir.

« Citoyen ministre, je viens vous demander pour quel crime Mme d'Avaray, ma sœur, est exilée?

— C'est qu'elle est une ennemie du gouvernement; c'est qu'elle a l'audace de le braver.

— Elle, audacieuse? Elle, braver le Premier Consul? Que vous la jugez mal! Elle est si douce, si timide qu'elle n'oserait jamais vous dire : Citoyen ministre, avancez-moi donc un fauteuil? »

A ces mots, Fouché rougit. Quelques instants après, Mme de Coislin eut un fauteuil, et Mme d'Avaray la permission de revenir à Paris.

Après avoir cité un personnage moderne qui ne savait pas adoucir un refus, nous allons en citer un autre qui savait embellir une concession. Pour être plus aisé, ce talent est encore assez rare; trop de gens se persuadent qu'un bienfait peut se passer d'ornement.

Un jour, le vicaire d'une petite commune de province se présente chez son neveu, le général Savary, duc de Rovigo, ministre de Napoléon, et lui dit en tremblant :

« La cure de mon canton étant vacante, une idée ambitieuse s'est emparée de moi, et j'ai fait le voyage de Paris pour vous demander cette place.

— Une cure! dit le grand seigneur impérial.

— Si vous trouvez la chose impossible, je n'insiste pas, répondit le modeste ecclésiastique.

— Mon oncle, je ne dis pas cela ! voyons, réfléchissons un peu. A quel diocèse appartenez-vous ?

— A celui de Meaux.

— Attendez donc !... j'y suis ! venez ce soir dîner chez moi ; je compte avoir votre évêque.

— Moi, dîner avec monseigneur ? Moi, pauvre desservant de village ? Je n'oserai jamais.

— Un oncle, ce me semble, peut bien dîner chez son neveu ; je compte sur vous pour cinq heures. »

A cinq heures, en effet, le timide vicaire arrivait dans le salon ministériel, où il cherchait des yeux son supérieur ecclésiastique. Quelques minutes après : « Monseigneur ne vient pas ! dit le duc. Nous allons toujours nous mettre à table ; mon oncle, voulez-vous bien me précéder ? »

Pendant tout le dîner, le pauvre desservant avait les yeux sur la porte, ne mangeait pas et ne disait mot : il attendait.

Enfin, au dessert, il éleva faiblement la voix et demanda si Monseigneur ne viendrait point.

« Monseigneur est venu.

— Où est-il donc ? dit l'oncle pâlissant.

— Le voilà.

— Que signifient ces paroles ?

— Elles signifient que l'évêché était vacant, que je l'ai demandé, et que l'Empereur vous a nommé. »

C'est ainsi que M. Faudoas, oncle de Mme la duchesse de Rovigo, fut promu, jeune encore, au siége de Meaux, qu'il occupa fort longtemps. Le général Savary montra, dans cette circonstance, une délicatesse de bonne

compagnie que l'on n'attendait pas d'un soldat parvenu; et ici, le nouveau régime fut au moins égal à l'ancien.

Pourquoi faut-il que de pareils exemples deviennent tous les jours si rares? Pourquoi faut-il qu'un sans-façon que je n'ose qualifier, ait remplacé l'urbanité de nos pères?

Une femme du faubourg Saint-Germain m'a raconté que, récemment, par un froid très-vif, elle se trouvait en voiture avec un jeune marquis, et que, le voyant le chapeau à la main, elle lui avait dit obligeamment : « Pourquoi donc ne vous couvrez-vous pas? — Pardon, madame, c'est une distraction, » répondit le jeune aristocrate; et il se couvrit aussitôt.

C'est par distraction qu'il avait été poli!

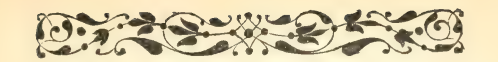
Une chose qui a dû contribuer puissamment à cette altération de nos mœurs, c'est que les femmes ont perdu, j'allais dire volontairement, une partie de leur influence.

Dans les réunions, autrefois si douces, où les deux sexes se confondaient, elles ont laissé prendre une habitude funeste; elles se rangent d'un côté, les hommes de l'autre, et il y a aujourd'hui deux camps dans nos salons. Si j'osais donner un conseil au sexe, qui, pour notre avantage, nous en donne si souvent de très-heureux, je lui dirais que, dans cette occurrence, il n'a point montré son habileté connue. La politique l'ennuie et l'odeur du cigare lui déplaît; à la bonne heure! Mais était-ce une raison pour tout abandonner? Il fallait lutter et entrer en campagne; il

fallait attaquer bravement l'ennemi ou capituler avec lui. Les femmes n'ont su adopter ni l'une ni l'autre tactique; elles ont partout donné leur démission.

Qu'elles y prennent garde! Pour elles et pour nous, cette conduite est dangereuse. Elles ont été jusqu'ici des instrumens de civilisation, et c'est par elles que nous sommes devenus des hommes. Si elles nous délaissent, nous serons avant peu des sauvages.





M. SIMONET

OU

LA PUISSANCE DE L'ÉCONOMIE*

(Biographie d'un savant)

MONSIEUR SIMONET était fils d'un pauvre fermier des environs de Falaise; et il aurait vécu ignoré en Basse-Normandie, comme son père, si un vif entraînement et des circonstances heureuses ne l'avaient jeté dans une autre carrière.

Par une sorte d'instinct, il commença ses études sans maîtres et presque sans livres. Un brave curé,

* Ce petit conte est extrait du roman publié plus loin et qui termine ce volume; il se compose de fragments épars dans le roman et et que l'auteur avait réunis en les reliant ensemble, pour en composer une nouvelle qu'il fit paraître à part. Il a semblé, puisqu'ainsi présentée cette nouvelle prenait une forme indépendante, qu'il convenait de lui garder ce caractère spécial, et de la publier sous cette forme, indépendamment du roman d'où elle est tirée.

témoin de dispositions si rares, le prit en affection et obtint pour lui une bourse dans un séminaire. Placé sur ce terrain et animé de l'amour du travail, Simonet se méprit sur ses sentiments. Tant qu'il eut ses classes à faire, il se crut de très bonne foi appelé à la prêtrise ; mais le jour où il eut fini sa rhétorique, il s'aperçut tout à coup que la vocation lui manquait.

Il était trop bien élevé pour conduire une charrue, et son père était trop pauvre pour le nourrir dans l'oisiveté. On lui proposa d'aller à Paris, et il accepta. Pour un jeune homme, Paris c'est l'inconnu, c'est l'espérance, c'est tout un avenir !

Il partit gaîment de Falaise, possédant, pour ressource unique, le montant des *semaines* qu'il avait reçues au séminaire pendant six ans. Pendant six ans, le pauvre enfant avait eu le courage de n'y pas toucher, et l'on put prévoir, dès lors, qu'il ne serait pas prodigue. Chacune de ses semaines se composait de la modique somme de dix centimes. Ainsi accumulées pendant toute la durée de ses études, elles formaient, au moment actuel, un capital d'environ trente francs. C'est avec cette faible somme qu'il se mit en chemin ; à son arrivée, elle était presque intacte ; car, durant la route il avait peu mangé et toujours marché.

Il fit son entrée dans la grande ville, apportant avec lui son petit trésor et une lettre pour M. de Saint-Fresne, alors fermier général. Ce vieillard l'accueillit fort bien, et lui offrit une chambre, en attendant qu'il lui découvrît un emploi. Mais Simonet n'était pas homme à abandonner une position prise ; en obtenant

la place, il garda la chambre. Il la garda même longtemps! On lui avait offert l'hospitalité pour huit jours; il en usa cinquante-deux ans.

Son traitement fut de mille écus. Dès lors, Simonet fit une convention avec lui-même : il se promit de le mettre de côté tout entier, et il se tint parole.

Il fallait vivre pourtant, il fallait s'entretenir! Il trouva le moyen de remplir à peu près gratis ces deux obligations. D'abord, il eut l'adresse de se faire donner à déjeuner dans la maison de Saint-Fresne, et à dîner chez des amis qu'il acquit bientôt. Quant à l'entretien, il y pourvut. Premièrement, il prit le *petit collet,* c'est-à-dire l'habit ecclésiastique séculier. Sans être abbés, nombre de gens de lettres le portaient par convenance; Simonet le porta par économie. Mais encore fallait-il en avoir un et faire de menues dépenses. Il y subvint par des gratifications qu'il eut le talent d'obtenir. Je dois dire aussi qu'il était aimé, et qu'on se mit sur le pied, dans la famille, de lui donner des chemises à sa fête et des culottes pour ses étrennes.

Sa consommation la plus forte était celle du bois, qu'il n'achetait pas. Un chapeau lui durait six ans, et les malveillans prétendent que, comme il avait la vue basse, au bout de six ans, il se trompait de chapeau et en prenait un neuf.

Comme, d'ailleurs, ses relations étaient brillantes, et qu'il obligeait par état, on lui envoyait des bourriches de toutes parts. Mais jamais il n'en donna une seule dans les maisons où il dînait : il s'était arrangé avec un marchand de comestibles.

Simonet était un homme d'esprit, de sens et de savoir. Il est l'auteur d'une définition assez curieuse de la moderne secte littéraire. Une jeune fille lui ayant un jour demandé quelle différence il y a entre les classiques et les romantiques, il lui répondit : « Mon enfant, les classiques sont ceux qui ont fait leurs classes, et les romantiques ceux qui auraient besoin de les faire. » Quelques mémoires lus par Simonet à l'Académie des Inscriptions l'y firent admettre. Dès ce moment, on observa deux choses : c'est que pendant trente ans qu'il appartint à l'Institut, il ne manqua pas un jeton de présence, et qu'il ne passa pas une seule fois sur le *pont des Arts.**

Une autre particularité très remarquable en lui, c'est sa figure : elle était affreuse! Mais sous ce rapport, il était de bonne composition. Quand on a le malheur de lui ressembler, d'ordinaire on se soigne, on cherche à dissimuler son défaut. Simonet faisait le contraire. Sa tenue inculte, son air de malpropreté dénotaient presque une intention, un calcul; il mettait de la coquetterie à être laid. Il voulait sans doute qu'on dît de lui : « Vous voyez bien cet homme hideux, mal vêtu, et qui se tient si gauchement? C'est M. Simonet, membre de l'Institut. »

L'abbé (car c'est ainsi qu'on le nommait, quoiqu'il ne le fût pas), l'abbé brillait surtout dans les salons. Là, tout le monde le choyait, tout le monde voulait l'avoir. Il resta néanmoins fidèle à ses bienfaiteurs. Sa

* A cette époque, le droit de péage existait encore.

gaîté et l'habitude l'ayant rendu nécessaire à cette famille, on se le transmit de père en fils, et il traversa ainsi trois générations. C'était le plus ancien meuble de l'hôtel Saint-Fresne. La troisième génération ne fut pas heureuse : en peu d'années, elle perdit les deux tiers de sa fortune. Cette réduction en amena une dans l'état de maison; alors, les rangs des habitués s'éclaircirent; à chaque suppression, on perdait un ami. Nous rendrons cette justice à Simonet qu'il demeura fidèle. Outre que la table était restée excellente, notre académicien ressentait pour Saint-Fresne quelque chose qui ressemblait à de l'amitié. Simonet n'avait pas, en général, une grande capacité d'affection; mais il ne l'éparpillait pas et en faisait une sage répartition. Il la concentrait tout entière sur trois individus : lui d'abord, ensuite un bel angora, et Saint-Fresne. Il s'aimait lui-même par esprit de justice; il aimait son chat à cause de la ressemblance des caractères : il aimait Jules parce qu'il l'avait vu naître.

Mais, excepté pour ces trois êtres, son cœur était muet. Si quelquefois il avait voulu parler, Simonet s'était hâté de lui imposer silence. « Pierre, disait-il un jour au portier, je crois que M. X... doit venir ce matin. Vous lui répondrez que je ne suis pas à la maison. Il est mon ami, il est malheureux, il me demanderait de l'argent! Je me connais... je le refuserais, et cela me ferait de la peine. »

Notre philosophe n'aimait pas, comme on le voit, les mauvaises sensations. Avec cette disposition d'esprit, les catastrophes de ses bienfaiteurs devinrent

pour lui une source de chagrins réels. Il s'écriait à cette occasion, en s'attendrissant et en versant des larmes : « Les disgrâces du pauvre enfant ne font que m'attacher davantage. Du temps de sa prospérité, je dînais chez lui trois fois par semaine : depuis ses malheurs, j'y dîne tous les jours ! »

M. Simonet n'avait de proche parent qu'une nièce, orpheline et élevée par sa grand'mère. Cette dernière, en mourant, la légua à son fils. Il accepta par respect et s'engagea à lui donner une dot de quatre mille francs. Quatre mille francs ! que ce sacrifice lui coûta ! Le jour où il eut la douleur de le consommer, il rencontra un groupe de curieux en contemplation devant des caricatures. Mêlé malgré lui à cette foule, il croit sentir qu'on lui dérobe quelque chose. Il reconnait son voleur, le suit dans une allée et le saisit à la gorge. L'homme arrêté tombe à genoux : « Monsieur, monsieur, c'est une premiere faute, ne me perdez pas ! Voici votre portefeuille. »

Rentré chez lui, quelle n'est pas la surprise de notre honorable académicien ! Ce n'est pas quatre mille francs en billets de la Banque de France, qui lui ont été rendus ; c'est cinquante mille francs en bank-notes ; le voleur éperdu s'était trompé de portefeuille.

Simonet fit des recherches ; personne n'ayant répondu, il se résigna à garder l'argent. Dans sa joie, et conformément à un proverbe trop connu pour que je le cite, il eut alors un accès de libéralité. « Eh bien ! dit-il, puisque le Ciel nous vient en aide, je serai grand et Adèle sera heureuse !... »

En conséquence..... il se remboursa d'abord de ses quatre mille francs; puis il donna quarante-six mille francs *gratis* à sa nièce; c'est la seule fois qu'il ait été généreux.

Cependant, Simonet vieillissait, et deux incidens vinrent aggraver ses infirmités. Premièrement, il perdit un riche financier, dont il fréquentait beaucoup la table. Il avait espéré se voir couché sur le testament; il n'en fut rien.

« L'ingrat, s'écria-t-il; concevez-vous un pareil procédé? Il y a trente ans que je le connais, trente ans que je dîne chez lui, *une* et *deux* fois par semaine..... Eh bien! il ne m'a pas laissé *cela!*..... »

Cependant, son jeune ami continuait de se ruiner avec ardeur. Bientôt il fut forcé de vendre son hôtel. Cette dernière circonstance causa à Simonet un chagrin que l'on doit comprendre: il se vit obligé de chercher gîte ailleurs.

Il lui parut bien dur de demeurer chez lui, après avoir demeuré si longtemps chez les autres!

Le jour où on lui signifia de partir, il en devint malade. Quelques plaisans, témoins des sanglots de son départ, proposèrent de mettre à la porte de l'hôtel l'affiche suivante:

Maison à vendre ou à louer, avec ou sans Simonet.

De si vives impressions ne pouvaient manquer de lui devenir funestes; il mourut six mois après les avoir éprouvées. Et ce fut seulement alors que l'on connut la situation de ses affaires. Ses jérémiades n'avaient convaincu personne, et on lui croyait généralement

de l'aisance, c'est-à-dire un millier d'écus de revenu annuel. A l'inventaire, quelle ne fut pas la surprise, et des héritiers, et des gens de loi! Ils trouvèrent, dans le coin poudreux d'un vieux meuble, une seule inscription, il est vrai, mais elle était, le croirait-on?... de trente mille francs de rente sur le grand livre!!!... C'est avec son traitement de mille écus, économisé et placé de mois en mois, qu'il était parvenu à se créer cette fortune. Effet puissant d'une faible cause! Immense résultat d'épargnes imperceptibles de tous les instants! Intérêt composé et économie; on ne connaît pas assez la valeur de ces deux mots.

Bien que jamais il n'eût dépensé une parcelle de son capital, Simonet en avait joui à sa manière. Il avait eu le bonheur de posséder une très jolie fortune, assaisonné du plaisir de la cacher. Il ne se donnait pas les jouissances, mais il en avait le signe représentatif; et la félicité de sa vie entière était résumée par ces paroles : *Il avait pu et n'avait pas voulu.*

On hasarda, sur les causes de son décès, beaucoup de conjectures. Généralement, on l'attribua au chagrin du déménagement, combiné avec celui d'avoir doté sa nièce. D'autres en firent honneur à plusieurs indigestions successives. D'autres enfin prétendirent que le froid y fut pour quelque chose; opinion qui n'est pas dénuée d'une sorte de vraisemblance, attendu que, dans les derniers temps, c'est à ses dépens qu'il se chauffait.

Chargé de prononcer entre ces assertions si différentes, je prendrai la liberté de n'en admettre aucune.

Le travers commun est de ne vouloir pas que les grands hommes aient une mort simple et naturelle ; ce fut pourtant celle de Simonet.

Il s'était élevé, entre ses médecins, une controverse sur le siège du mal ; et celui qui le plaçait au cœur était resté maître du champ de bataille. Il le traita dans cette hypothèse, et Simonet mourut.

Lorsque ensuite l'autopsie vint apprendre que la région du cœur était intacte, loin de se déconcerter, le docteur s'en félicita, et dit d'un air de triomphe :

« Il est mort, c'est vrai ; mais il est mort guéri. »





LES SAINT-SIMONIENS, LES FEMMES, LA PATERNITE



On nous appelle sur le terrain du raisonnement! Nous avons quelque temps dédaigné d'y descendre, jugeant que l'ensemble des doctrines Saint-Simoniennes ne méritaient pas une sérieuse réfutation. Nous aurions pensé tout au plus à faire de ces sophismes le texte de nos plaisanteries, si la totalité de nos colonnes n'avait pas été alors absorbée par des intérêts plus graves et plus actuels. Aujourd'hui, il n'en est pas ainsi. La question de principes est devenue pour Messieurs *du Globe* une question de faits; ils gèrent des fonds, ils administrent, et cela change complètement la position. Si les novateurs que nous combattons avaient établi entre l'argent et eux une ligne de démarcation, si, se tenant

dans les hauteurs de leurs nébuleuses théories, ils avaient refusé de recevoir des legs, nous aurions pu ne voir en eux que des fondateurs d'une religion ou des rêveurs. Mais ils font des emprunts, ils provoquent des donations et ils les acceptent : nous ne voyons en eux que des spéculateurs. C'est sous ce point de vue que nous voulons envisager la chose.

Journal du Commerce, nous devons traiter une question d'industrie ; défenseurs des intérêts de la classe laborieuse, nous devons chercher si on lui propose un bon placement. En nous élançant dans l'arène, ce n'est donc point aux *bons Pères* que nous nous adressons, c'est à ceux qu'ils veulent séduire. Mais ici le point de vue est forcé et nous ne sommes pas les maîtres d'en prendre un autre. Les emprunteurs de la rue Monsigny, en faisant un appel à nos bourses, donnent pour hypothèque leur moralité et leurs doctrines : nous allons examiner la valeur du gage. Leur moralité, il ne nous appartient pas d'en douter, et nous y croyons. Il y a cependant une objection à faire. Nous concevons qu'on s'en rapporte à la bonne foi d'un ou de plusieurs individus ; mais à celle d'un corps, nous ne l'admettons pas. Sait-on en effet quels seront les successeurs du *Père Enfantin* et du *Père Rodrigue?* Ce sujet nous paraît grave, mais nous l'abandonnons aux légistes. Passons maintenant à la seconde hypothèque, nous voulons parler des principes Saint-Simoniens.

Puisqu'une question pécuniaire est en même temps une question de dogmes, il faut nécessairement que nous l'envisagions ainsi. Nous entrons donc en matière et

nous traitons des dogmes de la Religion nouvelle, ou pour mieux dire de l'État nouveau.

On l'a dit il y a bien longtemps, les meilleures lois sont celles qui conviennent le mieux aux mœurs et aux habitudes d'un peuple. Sous peine de déraison, tout législateur doit se conformer à cette maxime. Mais, s'il faut avoir égard à la situation d'un pays en particulier, à plus forte raison faut-il tenir compte de l'homme en général, des penchans humains, des rapports de sexe, et des formes invariables que le Créateur nous a imprimées. Les Saint-Simoniens méconnaissent cette vérité. Ils prétendent manier l'homme comme on manierait une cire molle; ils font abstraction de ses goûts, de ses besoins; ils oublient qu'il a reçu en naissant une manière de sentir, une manière d'être, indépendante d'eux, indépendante de lui-même; ils veulent en un mot anéantir ce qui est, et briser la nature des choses. Prenons un exemple.

Leur première prétention (et c'est sur elle qu'ils fondent leur plus grand espoir de succès) est, comme ils le disent, d'émanciper la femme, de la relever, de la mettre au niveau de l'homme.

Emanciper, relever la femme! Dans quel pays tiennent-ils un pareil langage? Dans celui de l'univers où elle a le plus de pouvoir, dans celui où elle a été l'objet d'un culte, et où elle est restée l'objet de tous les hommages. Cette idée ne soutient pas l'examen; les femmes, que je sache, ne se plaignent pas de leur condition sociale. Passons à ce qui suit.

Mettre la femme au niveau de l'homme, l'associer à

ses travaux! Novateurs insensés! Qu'est-ce à dire, et comment tiendrez-vous votre promesse? Donnerez-vous à la femme notre vigueur et notre taille? Lui ôterez-vous ses infirmités? Supprimerez-vous ses grossesses, ou nous ferez-vous, en ce genre, alterner avec elle? Ne voyez-vous pas que la force des choses a tracé invinciblement la division des travaux, qu'elle a donné à l'homme une supériorité matérielle? L'inégalité étant un fait a dû nécessairement devenir un droit. On peut disputer sur le plus ou le moins, on peut demander quelques modifications à notre législation actuelle; mais il faut admettre la ligne de démarcation, puisqu'elle est une nécessité physique. La seule égalité possible, depuis longtemps la femme la possède. Elle est notre égale par l'amour, par l'intimité, par la confiance, elle l'est par les trésors de bonheur qu'elle répand sur notre existence. Cette position lui suffit, ne cherchez pas à lui en donner une autre.

Après avoir défendu ce qui est, examinons ce qui, suivant eux, devrait être. Ces prétendus amis du sexe féminin, qui trouvent qu'on lui a fait une trop petite part, comment le traitent-ils dans leur plan de société nouvelle, et que veulent-ils substituer à ce que nous avons? On lit dans leur *Évangile*, dans le *Globe* du 29 décembre dernier : « Par sa fécondité, la femme tient à l'industrie, par ses charmes aux beaux-arts. »

Ainsi, d'après ces galans doctrinaires, la femme est une machine à enfans et une mère est une *industrielle!* N'est-ce pas là nous ravaler jusqu'à la brute? Nous doutons que nos aimables compagnes veuillent s'élever

à l'émancipation qu'on leur promet; elles préféreront, j'en suis sûr, leur abrutissement d'aujourd'hui.

Les insensés! Ils veulent, disent-ils, relever la femme, et ils l'empêchent d'être mère! Ils l'en empêchent, car ils lui ôtent ses enfans, car ils abolissent la propriété et la succession pour les donner à l'Etat. La maternité, sachez-le bien, n'est pas dans l'acte de production; elle est dans ces petits soins de tous les jours, dans ces préoccupations de toutes les heures qui tourmentent et embellissent la vie: elle est surtout dans le droit de veiller et de pourvoir à l'avenir de ses enfans. Vous détruisez tout cela en détruisant l'héritage, en déclarant que tout est à tous, et que le prix du travail de chacun viendra s'engloutir dans la grande Caisse sur laquelle le *Père Suprême* est assis. Rêveurs que vous êtes, vous défendez aux enfans d'hériter de leurs pères! Défendez donc aussi aux pères d'aimer leurs enfans; défendez aux mères d'avoir des entrailles de mères. Ce sentiment que vous niez, l'homme de tous les pays, de tous les temps, de toutes les couleurs, le porte gravé dans son sein. Il est inné, il est indestructible, il est impérieux comme la faim, comme l'horreur de la souffrance.





DISCOURS

PRONONCÉ SUR LA TOMBE DU COMTE BÉRENGER, ANCIEN PAIR DE FRANCE*



LA haute administration et la France viennent de perdre un des hommes qui, dans la première moitié de ce siècle, ont le plus marqué par la vertu et par le talent : M. le comte Bérenger n'est plus.

Fils d'un ministre protestant et né à Mens, petite ville du Dauphiné, il reçut, ou plutôt il se donna à lui-même, une éducation forte. Pourvu, jeune encore, du grade de docteur en médecine, il allait en exercer la profession, quand il fut surpris par la Révolution de 1789. Sage partisan des principes de l'Assemblée cons-

* Le comte Bérenger était né à Mens, près de Grenoble, en 1767 ; il mourut à Paris en 1850.

tituante, il fut appelé, par le choix de ses concitoyens, à l'administration départementale de l'Isère ; mais bientôt la Terreur l'arracha à cette position, et pour échapper à la proscription et à la mort, il vint, sous un nom supposé, se réfugier à l'Hôtel-Dieu de Paris, où, grâce à ses connaissances médicales, il put, en remplissant les plus modestes fonctions, rester inconnu jusqu'au 9 thermidor.

Lorsqu'un joug sanglant cessa de peser sur la France, élu député par le département de l'Isère, M. Bérenger vint siéger au Conseil des Cinq-Cents. Il s'y fit remarquer comme économiste, comme financier, et surtout comme homme de cœur.

Ennemi déclaré de l'anarchie, il prit une part très active au dix-huit brumaire, et, après la promulgation de la constitution de l'an VIII, il entra au Tribunat. Là, il fit au pouvoir une opposition extrêmement modérée, mais qui, pourtant, déplut. « Vous me résistez sans cesse, lui dit, à cette occasion, le chef du Gouvernement. — *Citoyen Consul,* dit-il, *on ne s'appuie que sur ce qui résiste.* » Ce mot, devenu célèbre, et faussement attribué à un autre personnage, concilia à M. Bérenger l'estime de Napoléon, qui, un peu plus tard, l'appela au Conseil d'Etat. Dans ce corps, le premier peut-être des corps délibérans, M. Bérenger occupa la place la plus élevée. Il prit une part glorieuse à l'organisation de la France et à l'élaboration de nos Codes.

M. de Cormenin, et tous les publicistes qui ont écrit sur cette époque, l'ont mis au rang des Portalis, des Merlin, des Treilhard, des Berlier et des Cambacérès.

Ses plus illustres collègues, témoins de ses succès, lui disaient quelquefois : « Comment, vous qui n'avez point étudié la jurisprudence, pouvez-vous discuter avec nous les plus hautes questions ? » Il leur répondait avec simplicité : « Le bon sens, qui, autrefois, a fait trouver les principes, fait qu'aujourd'hui je les retrouve. » L'Empereur, on le sait, présentait le même phénomène, qui peut donner lieu à la même explication.

Ce qui distinguait M. Bérenger à la tribune, c'était la netteté de son coup d'œil, la profondeur de ses vues, la finesse de sa dialectique ; ce qui le distinguait dans le monde, c'était sa droiture, son esprit épigrammatique, son désintéressement et la parfaite indépendance de son caractère.

Premier Consul et Empereur, Napoléon n'a cessé de lui accorder toute sa confiance. Plusieurs fois, il l'enleva à ses fonctions de conseiller d'État pour lui donner les plus importantes missions. Il le chargea notamment de la liquidation de nos comptes avec le Piémont et avec la Suisse, et de l'organisation du royaume d'Italie. M. Bérenger s'acquitta de ces deux mandats avec une grande supériorité ; et au retour, il reçut le titre de Directeur général de la caisse d'amortissement, position alors presque équivalente à un ministère, et qui n'était point incompatible avec celle de Conseiller d'Etat.

Ainsi comblé des faveurs du prince, M. Bérenger ne crut pouvoir mieux le reconnaître qu'en montrant le même zèle et surtout la même sincérité dans ses opi-

nions. Cette dernière vertu, rare à toutes les époques, n'était pas alors extrêmement goûtée.

A la fin de l'Empire, les caractères les plus fermes avaient fléchi, et la volonté du maître ne rencontrait plus guère de contradicteurs. Napoléon, qui avait au moins autant de bon sens que de despotisme, était quelquefois inquiet de cette situation. Un jour qu'il avait parlé au Conseil d'Etat et que tout le monde se taisait, il promena avec humeur ses regards sur l'assemblée, et dit d'un ton quelque peu bourru : « *Il faut pourtant de l'opposition : M. Bérenger, vous avez la parole.* »

L'année qui suivit cet incident, l'Empereur fut renversé. M. Bérenger, qui ne l'avait point flatté dans ses grandeurs, ne le trahit point, comme tant d'autres, dans ses infortunes. Il ne prit aucune part aux événemens de 1814, et ne consentit à devenir Directeur général des contributions indirectes que plusieurs mois après la Restauration. Le lendemain du jour où il fut installé, un auguste personnage, entraîné par son cœur, lui écrivit pour lui demander cinq directions importantes en faveur de cinq compagnons de son exil. M. Bérenger répondit que le quart environ de son personnel venait d'être supprimé, par suite de la réduction de nos frontières : que les premières places vacantes appartiendraient naturellement aux employés réformés, et qu'après eux viendraient les candidats recommandés avec tant d'instance. Le lendemain, nouveau message. On notifiait au Directeur général qu'il fallait des emplois aux personnes indiquées, et qu'il leur en fallait *sur-le-champ*.

A cette signification, voici la réponse :

« Madame la Duchesse,

« J'ai l'honneur d'informer votre Altesse Royale qu'il n'y a de place à donner, dans mon administration, que la mienne. »

L'affaire ne devait point se terminer là. Quelques jours après, il parut, dans la feuille officielle, une ordonnance royale, portant nomination des cinq candidats aux postes les plus élevés des contributions indirectes. Aussitôt que M. Bérenger en eut connaissance, il demanda sa voiture, se rendit aux Tuileries, et donna au roi sa démission, en la motivant. Louis XVIII, un moment surpris, se frotta le front, et dit en souriant : « *Calmez-vous, Bérenger, il ne faut pas que deux amis se brouillent pour si peu de chose : il y aura demain un erratum au Moniteur.* »

La rapide succession des événemens, la révolution du 20 mars et la seconde invasion, inspirèrent à M. Bérenger un profond dégoût de la carrière politique. Il renonça, dès lors, à tout emploi administratif, et, malgré les offres les plus séduisantes, se borna aux paisibles fonctions de Conseiller d'Etat. Souvent même il voulut les quitter ; mais on lui opposa toujours la plus honorable résistance. Les hommes d'État de la branche aînée ne l'aimaient pas ; mais ils tenaient (ce sont les expressions de l'un d'eux) à apprendre, en l'écoutant, jusqu'où ils pouvaient aller sans se perdre ; et, quant à la dynastie qui vint ensuite, elle recherchait en lui

la tradition vivante et éloquente du passé. Ainsi, il fut conservé comme obstacle par les uns, et comme oracle par les autres.

Depuis sept ou huit années, M. Bérenger, dont la santé s'altérait graduellement, ne prenait plus part aux discussions du Conseil; et, dans ces derniers temps, il s'était retiré à la campagne. C'est là que ses brillantes facultés se sont éteintes: c'est là qu'il a achevé de mourir, à quatre-vingt-trois ans, estimé de tous et adoré de ses enfans.

On s'étonnera peut-être que l'éloge de cet administrateur éminent soit sorti de la bouche d'un modeste homme de lettres; mais une circonstance me servira d'excuse. Admis pendant trente-quatre ans dans son intimité et dans celle de sa famille, j'ai été plus à même qu'un autre d'apprécier ses qualités élevées. J'ai passé une partie de ma vie à écouter sa conversation et à admirer son caractère.





LETTRES

Au Général Lebreton.

Bravo, mille fois bravo, mon cher Lebreton! Vous avez été courageux aux barricades et courageux à la tribune; vous avez terrassé l'émeute, et, au risque de déplaire, vous voulez, comme législateur, en prévenir le retour et sauver l'ordre social. Comme ami, comme Français, comme homme, je vous en fais mon compliment. Continuez votre œuvre, faites-nous les révélations promises, et aidez énergiquement *l'Assemblée* à poursuivre les coupables, quels qu'ils soyent.

Je suis parti ce matin à sept heures, pour aller vous serrer la main; la revue des gardes nationales m'a arrêté au passage.

Amitiés, estime, et félicitations bien sincères.

P.-S. — J'ai su par des gardes nationaux que vous

vous étiez admirablement conduit au Clos Saint-Lazare et ailleurs.

Au statuaire Gayrard.

Mon cher Gayrard,

Je viens de faire la plus lourde bévue, et j'ai besoin de vous pour m'aider à la réparer. Moi, qui ai mérité, au Collège, des prix d'algèbre et de géométrie, je ne sais plus l'arithmétique. Je croyais avoir invité douze personnes pour ce soir ; et à l'instant même, en écrivant les noms sur des cartes, j'ai découvert avec effroi que j'en avais invité *treize !!!!* Comment cela s'est-il fait ? Sans doute, j'ai oublié de me compter, parce que je suis modeste. Pour y remédier, ma pauvre femme m'a offert d'être malade ; mais le moyen est inadmissible. Dans cette extrémité, et vu l'urgence, j'ai pensé devoir recourir à mon ami le plus intime. Il n'y a que vous au monde, mon cher Gayrard, à qui je puisse adresser une semblable supplique ; et je le fais avec douleur, mais avec confiance. Ce qui m'enhardit, c'est que vous êtes sûr de mon amitié, et que je suis sûr de votre bon caractère. Je viens donc vous demander humblement et affectueusement de ne pas vous regarder comme invité pour aujourd'hui et d'arriver à *six heures* un des jours qui suivront, pour me serrer la main et me dire que vous ne m'en voulez pas.

Mille regrets, mille excuses, mille amitiés.

Ce jeudi 30 avril.

Au statuaire Gayrard.

Mon cher Gayrard,

Nous ouvrons, jeudi prochain, le magnifique et odorant fromage que nous devons à votre munificence, et nous désirons que vous assistiez à cette touchante cérémonie. Venez donc, je vous prie, dîner, ce jour-là, avec nous en famille. Votre filleule vous présente sa pétition à ce sujet, et nous y joignons nos apostilles.

A vous de cœur.

Ce lundi 21 novembre.

Au statuaire Gayrard.

Mon cher Gayrard,

Vous m'abandonnez au milieu de ma crise; je ne reconnais pas là votre vieille amitié. Vous m'aviez promis beaucoup de choses, et ne m'avez donné de nouvelles d'aucune. Cela n'est pas bien. Pourtant, je vais vous prouver que je ne vous en veux pas; je vais vous demander un nouveau service. M. Jay pense que si l'on disait au vieillard de la rue de Gaillon que je suis rédacteur en chef du *Constitutionnel* régénéré, cela réveillerait son affection pour moi. Or, c'est demain mercredi; son salon est ouvert. Il faut, entendez-vous bien, il faut, que vous voyiez aujour-

d'hui mardi M. Émilien, et que vous obteniez de lui la promesse d'aller demain soir glisser à l'oreille du bonhomme les mots cabalistiques dont j'attends le plus merveilleux effet.

Je compte sur vous et ne vous pardonne qu'à condition que vous allez vous exécuter de bonne grâce. Songez qu'après-demain est le jour fatal.

Amitiés.

P.-S. — On aime beaucoup l'encens, rue de Gaillon ; on le hume.

A sa fille, à la suite d'une lettre adressée à sa femme.

Ma bien bonne amie,

Je ne veux pas laisser partir cette lettre sans y joindre un mot de tendresse pour ma petite fille. J'ai été bien heureux d'apprendre qu'elle est gentille et respectueuse pour sa petite mère.

Continue, mon enfant, à te bien conduire ; et je t'aimerai davantage encore, si cela est possible. Tu serais bien ingrate, si tu ne faisais rien pour un petit père qui t'adore. Je pense à toi le jour, et la nuit je rêve de toi.

Madame Dret vient de m'interrompre pour m'apporter deux bouquets. Ces deux bouquets, ma petite Mimire, me sont offerts par les machinistes et par les garçons du Théâtre-Français, à l'occasion du succès de ma comédie du *Bachelier*. Si ma petite fille était ici,

c'est elle que je chargerais du soin de mettre ces bouquets dans l'eau. Pendant son absence, c'est madame Dret qui va me rendre ce service. Mais, dans ma pensée, c'est toujours à Mimire que je destine ces fleurs ; c'est à elle qu'elles appartiennent, et je lui en offre un échantillon. Elle trouvera dans ma lettre quelques feuilles, que je la prie d'accepter et de présenter à sa petite mère. Hier, ma pièce a eu beaucoup de succès, mon enfant. M. Bouchet a joué le principal rôle ; tout le monde a crié bravo ! bravo ! et a bien applaudi. Ton parrain, ton amie Adèle, le Général Lebreton et le gros représentant ont assisté à cette soirée. Quand Mimire sera plus grande, elle ira voir les ouvrages de son père. En attendant, elle n'a qu'un devoir à remplir, c'est de le rendre heureux ; et, pour le rendre heureux, elle n'a qu'une chose à faire, c'est de l'aimer de tout son cœur et d'aimer sa petite mère. Je baise tendrement ma fille sur son front, sur ses joues et sur ses cheveux blonds. Adieu.



TRADUCTION DE L'O FILII ET FILIÆ



ILLES, garçons, soyez joyeux;
Le roi des anges et des cieux
Est ressuscité glorieux.
Alleluia !

Les deux mères de Salomé
Et de Jacques le bien-aimé
Ont vu le corps, l'ont parfumé.
Alleluia !

Ces bruits à peine répandus,
Jean et Pierre tout éperdus,
Près du tombeau se sont rendus.
Alleluia !

Mais Jean dans son empressement,
Ayant couru plus promptement,
Fut le premier au monument.
Alleluia !

Un ange blanc agenouillé,
A chacun d'eux émerveillé,
Dit : Le Seigneur s'est réveillé,
Alleluia !

Aux disciples accourus tous
Et prosternés à ses genoux,
L'Homme-Dieu dit : Paix avec vous.
Alleluia !

Lorsqu'un témoin dit à Thomas :
Jésus est sorti du trépas,
Ce cœur rebelle n'y crut pas,
Alleluia !

Voyez, Thomas, voyez mon sein,
Voyez mes pieds, voyez ma main,
Et que le doute cesse enfin.
Alleluia !

Dès que Thomas eut vu son sein,
Eut vu ses pieds, eut vu sa main,
Il dit : Salut, maître divin !
Alleluia !

Bienheureux ceux qui n'ont pas vu
Et qui pourtant de cœur ont cru !
Le ciel à jamais leur est dû.
Alleluia !

Que, dans cette solennité,
Chacun soit tout à la gaîté ;
Que le nom de Dieu soit chanté,
Alleluia !

Dans l'excès de notre bonheur,
Amis, rendons tous au Seigneur
Un pur et légitime honneur.
Alleluia !





LE VOLEUR PAR HUMANITÉ



C'ÉTAIT par un beau jour de septembre, j'errais
Pensif et désœuvré dans le fond du Marais.
J'aperçois un hôtel entr'ouvert; je m'arrête.
Le rossignol en main, j'entre et me mets en quête;
J'arrive à petit bruit dans la salle à manger,
Et prends tous les couverts dont je puis me charger.
Huit ou dix jours après, joyeux de mon aubaine,
Au cabaret voisin le hasard me ramène.
Pour savoir si déjà le fait est éclairci,
Je m'adresse au marchand : Quelle nouvelle ici?
— Ah! monsieur, répond-il d'une voix gémissante,
Bien triste! Le portier du numéro soixante,
Qui, depuis vingt-cinq ans, habitait la maison,
Vient de voler son maître; on l'a mis en prison.
A ces mots, sur mon cœur tombe un poids qui m'assomme.
Je dis : J'ai fait le mal, je sauverai cet homme.

Mais, demandai-je alors, en est-il bien l'auteur ?
Les faits sont-ils prouvés ? — Hélas ! le successeur
A pris possession la semaine dernière.
— Le successeur !... Ce mot fut un trait de lumière.
Je m'éloigne, et pendant que le nouveau portier
Causait avec quelqu'un, je me glisse au premier.
Développant soudain toute mon industrie,
Je crochette ; je vais, guidé par mes remords,
A l'armoire où l'on a placé l'argenterie ;
J'ouvre bien doucement... je prends le reste et sors.

Vivement.

Vous tous qui m'écoutez, vous jugez bien peut-être,
Qu'après un si beau coup, le lendemain matin,
J'accourus essoufflé chez le marchand de vin.
Oh ! l'honnête bourgeois ! En me voyant paraître,
Il me sourit de loin et se mit à crier :
Il n'était point coupable, il n'est plus prisonnier !...
Un vol commis hier prouve son innocence !...
J'eus alors un moment de pure jouissance,
Et je me dis tout bas, avec émotion,
En essuyant mes pleurs : une bonne action
A donc toujours sa récompense.





LE DOGUE ET LA JOLIE FEMME


POUX depuis deux ans d'une femme adorée,
Résicourt est forcé de quitter la contrée;
Humide encor des pleurs qu'on a versés sur lui,
Il est jaloux, l'ingrat! il part rongé d'ennui.
Pendant qu'il s'abandonne à ce soupçon injuste,
Il rencontre son frère au bout du parc : « Auguste,
Je suis très malheureux de ne songer à rien!
Va trouver sur-le-champ ma femme, dis-lui bien
Que je l'estime fort, que je la sais fidèle,
Mais fais-lui, de ma part, la défense formelle
D'avoir aucun rapport avec son grand cousin! »

Auguste trouve Adèle en un profond chagrin.
Il s'approche, et, du ton que le message inspire :
« Mon frère vous défend. — Me défend? qu'est-ce à dire?
— Mon frère vous défend d'avoir aucun rapport
Avec... — Avec? parlez! parlez! — Avec Mylord. »

Cette allocution est à peine entendue
Que les pleurs sont séchés, la douleur suspendue.
— Eh ! quel est ce Mylord? — C'est le chien du fermier...
Adèle, en écoutant, se sent humilier.
A cette impression succède la colère,
C'en est fait : le sommeil a fui sa paupière,
Son bonheur est détruit!... Renoncer à Mylord,
Qu'elle n'a jamais vu, plutôt cent fois la mort!
Bien décidée à vivre, au point du jour Adèle
Entre à la basse-cour en peignoir de dentelle.
Elle pose, d'un pied délicat et mutin,
Sur l'immonde fumier son soulier de satin.
Tout à coup, ô terreur! le dogue la découvre;
Son poil s'est hérissé, sa gueule immense s'ouvre,
Et la cour retentit de son rauque aboiement.
La jeune femme tremble et s'arrête un moment;
Puis elle dit : « Mylord... » d'une voix altérée.
Il agite sa queue, Adèle est rassurée.
Elle s'approche, hésite, et puis s'approche encor
Et de sa blanche main offre un os à Mylord.
Cet os est accepté, la connaissance est faite,
Et, depuis ce moment, l'intimité parfaite.
Aussi, deux ou trois fois avant la fin du jour,
La séduisante veuve entre à la basse-cour.
Le lendemain, Mylord l'a tellement charmée,
Qu'elle ne quitte plus la niche bien-aimée.
Le lendemain, Mylord est admis au salon,
Et sur le canapé s'étend tout de son long.
Le lendemain enfin, elle se met en tête

De grimper sur Mylord! elle enfourche la bête,
La stimule, l'excite, et la fait voyager
Du salon au boudoir, à la salle à manger.
Elle rit, elle court, elle chante à la ronde!
Mylord qui débutait à peine dans le monde,
Et dont les mœurs sentaient un peu la basse-cour,
Se lassa du métier dès qu'il eut fait un tour.
D'abord, il le témoigne à celle qui le monte,
Par un murmure sourd dont elle ne tient compte.
Refus de voyager, de la part de Mylord!
On le pince, il résiste, on le repince, il mord.
Soudain, des cris aigus sont poussés par Adèle!
Le mari qui survient s'en étonne; mais elle :
« Tyran! bourreau! pourquoi, me connaissant si bien,
M'avez-vous défendu de caresser le chien? »
Nouvel étonnement du mari. Mais son frère
Lui raconte en riant ce qu'il crut devoir faire :
« Ami, j'ai seulement défendu le doguin;
« Juge un peu si j'avais défendu le cousin! »





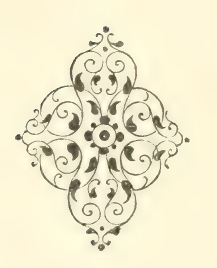
LA RETRAITE MILITAIRE

Le général, qui commande la ville,
Séjour tranquille,
Devers vous vient de me détacher
Pour annoncer que déjà la nuit sombre
Projette son ombre;
Mes amis, allons tous nous coucher.

Le vieux troupier, qui toujours se résigne
A sa consigne,
Dès qu'il voit le tapin déboucher,
Quittant gaîment gib'lotte de barrière,
Vin bleu de Nanterre,
D'un pied ferme..., ou non, va se coucher.

Le tourlourou sent monter sa tendresse,
Quand le jour baisse.
Mais du but quand il croit approcher,
Le tambour bat, faut quitter la taverne;
C'est à la caserne
Que l'amour et lui vont se coucher.





Le Malheur du Riche

ET

Le Bonheur du Pauvre

ROMAN DE MŒURS



LE MALHEUR DU RICHE
ET
LE BONHEUR DU PAUVRE

I

PROLOGUE QU'IL FAUT LIRE

DANS une de ces maisons de plaisance qu'on appelle encore châteaux, mais qui ont remplacé les tourelles du moyen-âge par le confortable de la civilisation moderne, se trouvait réunie, l'été dernier, une société bigarrée comme elles le sont aujourd'hui. Toutes les opinions, tous les intérêts, toutes les professions, y étaient représentés.

Sur le premier plan, et parmi les plus spirituels causeurs, on distinguait un Industriel, un Marquis et un ancien Elève de l'Ecole polytechnique. Le marquis blâmait avec feu le morcellement des propriétés; l'ingénieur et le commerçant soutenaient la thèse contraire. Une discussion vive s'établit sur ce terrain, et, d'attaqués qu'ils étaient, bientôt les deux derniers devinrent agresseurs.

« Ne me parlez pas des bienfaits du code, disait le jeune mathématicien! Il a pallié le mal, il a calmé l'indignation qui aurait fait appliquer le remède. C'est à lui que nous sommes redevables du scandale qui partout afflige nos regards. Eh quoi! sous l'empire d'une religion qui a proclamé l'*Égalité* comme un droit, d'une législation qui l'a proclamée comme un fait, à côté de l'extrême opulence, on voit à chaque pas l'extrême misère!... C'est en vain que, s'appuyant sur l'apparence, on prétendrait que depuis un demi-siècle l'état social s'est amélioré sous ce rapport. Pour qui réfléchit, le contraire est démontré. Si l'inégalité est moins grande, le sentiment de l'inégalité est beaucoup plus vif. Autrefois la classe inférieure acceptait sa position; maintenant elle la juge, et son malheur s'en accroît. Autrefois on supportait la misère avec apathie, avec indifférence; maintenant toutes les privations sont appréciées, et toutes les douleurs senties. Ainsi, le mal, qui s'est adouci par la législation, s'est aggravé par les lumières. Je ne crains pas de le dire : aujourd'hui, comme jadis, en fait de bonheur et de bien-être, tout est d'un côté et rien de l'autre. Je suis trop ami

de la liberté pour demander qu'on mette des bornes aux richesses acquises par le talent ou par l'industrie; mais, si l'on ne peut fixer le maximum des fortunes, je voudrais du moins qu'on fixât celui des héritages. Ce qui m'a inspiré cette idée, c'est un double incident qui vient de se passer sous mes yeux.

« Le hasard m'a fait habiter entre un hôtel brillant et une chaumière. La mort, depuis quelques mois, les a frappés tous deux avec acharnement, et n'a laissé qu'un orphelin dans chaque demeure. Mais, si les coups ont été les mêmes, quelle différence dans les résultats !

« Ici, j'aperçois bien un enfant en bas âge, sans soutien, sans guide; mais le plus magnifique avenir lui est promis; et son aïeule mourante, heureuse de voir plusieurs opulens patrimoines accumulés sur une seule tête, lui a dit avec orgueil, à sa dernière heure : *Vis, mon enfant! tu n'auras qu'à jouir!*

« De l'autre côté, toute une famille a été moissonnée par le choléra; et la pauvre mère, qui n'a été atteinte qu'après les autres, serrant contre elle-même le fils qu'elle va laisser sans pain, lui a dit, dans les convulsions du désespoir : *Vis, malheureux! tu n'auras qu'à souffrir!* »

A ces mots succède un morne et profond silence. Le jeune officier s'applaudissait, et pouvait croire à son triomphe; car il avait ému l'auditoire, et les femmes y étaient en majorité.

Un personnage nouveau, un artiste, prit alors la parole, et tout le monde l'écouta avec attention, avec

déférence. Outre l'autorité que donne l'âge, il avait celle d'une figure grave et du silence long-tems gardé.

« Oui, vous avez raison, répondit-il à l'ingénieur; oui, je le crois comme vous, en fait de bonheur et de bien-être, tout est d'un côté et rien de l'autre. A l'appui de cette opinion qui est la mienne, j'ai recueilli quelques faits dont j'ai été témoin; et, dans le loisir de nos soirées d'automne, je vous demanderai, mesdames et messieurs, la permission de vous en lire le récit. »

Pendant les premiers mots de cette courte allocution, un sourire épigrammatique effleurait les lèvres de l'artiste, et une légère pointe d'ironie perçait à travers son langage poli.

Sa proposition fut, comme on le pense bien, reçue avec d'unanimes acclamations; et, de tous côtés, on se pressa autour du vieillard, qui commença ainsi qu'il suit :

II

LA GRANDE ROUTE

Dans cette partie aride de la Champagne, qu'un auteur romantique aurait tant de plaisir à nommer, et sur la route qui conduit d'Arcis-sur-Aube à Châlons-sur-Marne, on trouve un petit village appelé Sommes-sous.

Rien de plus triste à l'œil que cet endroit. Le pays est plat, le sol pierreux et la végétation presque nulle. La moitié des terres n'est point ensemencée, et l'autre moitié ne l'est qu'avec du sarrasin, dont la paille rouge chauffe durant l'hiver, et dont le pain noir nourrit toute l'année les rares habitans du canton. Dans cette portion de la France, on fait, le jour, des lieues entières sans pouvoir reposer ses yeux sur un peu de verdure; et, la nuit, la plaine monotone est encore attristée par le cri lugubre des Courlis*. C'est à l'extrémité orientale du village que j'ai nommé, et au bord d'un petit bois arrosé d'un ruisseau qu'eut lieu l'événement léger, dont les suites graves ont fourni matière à ce récit.

En 1803, et par un beau jour de printems, une calèche découverte, précédée de deux piqueurs à grande livrée, et attelée de deux chevaux blancs magnifiques, suivait la route avec rapidité. Les coups de fouet retentissaient au loin, et des nuages de poussière s'élevaient et tourbillonnaient quinze pas après l'élégant équipage.

Dans l'intérieur de la voiture se trouvaient un jeune homme de dix-huit ans et une petite fille de dix. Silencieux, mollement étendu et le menton enfoncé dans une énorme et bouffante cravate, le jeune voyageur promenait sur la campagne un regard ennuié. C'était ce qu'on appelait alors un muscadin. Debout contre la portière, la petite fille observait tout avec une joie

* Espèce de grues.

naive, et poussait des exclamations chaque fois qu'un passant, un papillon, un arbre, venaient s'offrir à ses yeux.

Sur un désir de l'enfant, sur un signal du maître, le cocher arrête les chevaux. Quelle en était la cause? Un espiègle d'une douzaine d'années gambadait, faisait la roue, et la petite fille l'avait aperçu. Sans souliers, à peine vêtu, mais doué de la plus heureuse figure, cet enfant, par sa gentillesse, charma le plus jeune de nos deux étrangers, et parvint à attirer un moment l'attention de l'autre. En moins d'une minute, il fit deux ou trois fois, sur ses mains, le tour de la calèche; puis, se redressant, il vint lestement se poser devant la portière, comme un danseur de l'Opéra qui termine sa pirouette.

Pendant ce tems, la jeune fille regardait le petit paysan avec beaucoup d'intérêt, et suivait de l'œil toutes ses gambades.

— Comment te nommes-tu? demanda nonchalamment le propriétaire de la voiture.

— Victor Laforêt.

— Qu'est ton père?

— Je n'en ai plus.

— Depuis quand?

— Il est mort à Marengo.

— Quel était son grade?

— Maréchal-des-logis chef.

— As-tu encore ta mère?

— Oui, monsieur.

— Comment existez-vous?

— Mon père, autrefois, nous envoyait la moitié de sa solde.

— Et maintenant ?

— Maintenant... nous sommes bien malheureux.

— Pauvre enfant!... dit la petite fille. Tiens, voilà pour toi, dit le jeune homme ému. Et il lui jette une pièce de monnaie. Le villageois de sourire et de recommencer ses tours.

Cet incident avait réveillé les sens blasés du bel inconnu, et ramené sur son visage une sorte de gaîté qui dura peu. Reprenant son flegme accoutumé, il retomba indolemment en arrière, et, la tête appuyée dans l'angle moelleux de la voiture, déjà il donnait le signal du départ, quand Victor accourt tout essouflé.

— Monsieur! Monsieur!... vous vous êtes trompé. Et il rapportait une pièce d'or.

— Eh bien! puisque tu es honnête, répond languissamment le beau voyageur, garde ce louis, et que le ciel te protège!

Le pauvre enfant demeure interdit; il n'ose ni en croire ses oreilles, ni se laisser aller à la joie. Au moment où, plus rassuré, il allait remercier son bienfaiteur, tout à coup, et pour la première fois, il aperçoit la jolie petite fille!... Aussitôt son visage s'anime, ses grands yeux bleus deviennent expressifs, et les paroles meurent sur ses lèvres... Il est probable que la riche toilette de la jeune étrangère contribuait, autant que sa figure, à l'étonnement naïf de notre villageois.

Quoi qu'il en soit, comme les petites filles sont femmes de bonne heure, celle-ci remarqua bien vite

qu'il la remarquait. Elle lui en sut gré, et observa à son tour qu'il avait une physionomie fort agréable. Un échange rapide de regards s'établit entre eux; ils se sourient, s'applaudissent, et leurs yeux ne se quittent plus... Cette muette correspondance se serait prolongée peut-être; mais l'indolent voyageur y mit fin, en ordonnant de partir.

Le cocher lance les chevaux, et la voiture s'éloigne en laissant une trace poudreuse, à travers laquelle les deux enfans se regardaient. L'équipage était bien loin qu'ils se regardaient toujours; et depuis long-tems, il avait disparu tout à fait, que Victor, immobile, regardait encore!!!...

III

LES SOULIERS

— Un louis d'or, mon enfant!... D'où te vient-il? cela m'effraie.

— C'est un beau monsieur qui me l'a donné.

— Quel monsieur?

— Un étranger qui passait sur la grande route.

— Et qui a pu te mériter ce cadeau?... Tu te tais! serait-ce une mauvaise action?

— Ah! ma mère!...

— Réponds-moi, je veux tout savoir. Qu'as-tu fait?

— J'ai fait... j'ai fait la roue devant la voiture.

— Malheureux enfant! comment as-tu pu oublier que ton père a porté l'uniforme?

— Ma bonne mère, vous aviez faim!

Ce mot toucha la pauvre veuve, qui pressa son petit Victor dans ses bras. Elle venait en effet d'épuiser ses dernières ressources.

Du vivant de son mari, les faibles sommes qu'il envoyait avaient suffi à leur subsistance; mais, depuis trois ans, cette source était tarie. Pour y suppléer, elle avait vendu l'humble toit de ses pères; elle avait vendu, un à un, les effets qu'elle pouvait posséder. Mais, malgré son économie, ce moyen s'était usé vite encore. Déjà l'unique chambre qu'elle occupait se trouvait à peu près vide, et depuis la veille, le pain leur manquait. C'est alors que Victor prit une résolution, qui, à ses yeux, cessait d'être humiliante, depuis que sa mère était dans le besoin.

Cet enfant possédait une raison bien supérieure à son âge, et cela se conçoit. La pauvre veuve, qui n'avait que lui, dont il formait toute la famille, l'avait de bonne heure initié à tous ses petits secrets. Il savait si la bourse était peu ou point garnie; il était son ami, le confident de ses peines; c'est à lui qu'elle racontait ses plans d'avenir, et c'est avec lui qu'elle pleurait.

Dans des circonstances pareilles, une intelligence ordinaire se serait rapidement développée. On peut juger des progrès de la sienne; Victor, à douze ans, n'avait pas eu d'enfance.

Après le reproche que lui avait adressé sa mère, et qu'un baiser termina, ils s'occupèrent ensemble de

l'emploi des vingt-quatre francs. Jamais tant d'argent n'était entré dans la maison, jamais joie n'avait été si grande! La bonne femme voulait consacrer une partie de ce petit tresor à l'acquisition d'objets à l'usage de son fils; il s'y opposa. Du pain, ma mère! du pain!... dit-il; et elle se rendit à cette raison. Pourtant, sur les instances qu'elle lui fit, il permit le prélèvement de la somme indispensable pour suivre l'école pendant un an. L'aimable enfant comprenait à merveille que l'instruction était une ressource. Madame Laforêt en conçut l'idée pour lui, et il y consentit pour elle.

Il s'agissait au reste d'une dépense extrêmement légère. Dans les pays pauvres, tous les objets sont à bas prix, parce que le nécessaire se réduit à presque rien. Ici, le magister, réglant son salaire sur celui des autres, se contentait de la rétribution modeste de cinquante centimes par mois! C'était trois francs pour la saison; car, l'été, l'école est fermée. Il fut convenu, entre le fils et la mère, qu'on entamerait jusque-là le capital de la petite communauté.

Un incident heureux les dispensa de recourir à ce moyen. Victor, au bout de quinze jours de classe, avait déjà fait des progrès remarquables, et, dans tout le village, il n'était bruit que de ses succès. Averti par la voix publique, le curé voulut le voir. C'était un vénérable septuagénaire, à qui le concordat avait permis de rentrer. Son émigration n'avait point été volontaire. En quittant la France, il avait fui la mort et non pas la patrie; et les privations de l'exil, loin de l'aigrir, l'avaient rendu meilleur. Il prit d'abord un vif intérêt à

notre petit ami, et le questionna sur lui, sur sa famille. Les réponses naïves de l'enfant le décidèrent à se présenter chez la mère. Après avoir gagné ses bonnes grâces en faisant l'éloge de son fils, il aborda doucement la question qu'il voulait traiter. Il commença par observer qu'il serait dommage que les heureuses facultés de Victor ne fussent pas cultivées. Madame Laforêt objecta sa pauvreté : c'est ce que le digne prêtre attendait. Il proposa de se charger d'elle et de lui, et prononça bien bas le mot de gouvernante!... Madame Laforêt rougit; servir répugnait à sa fierté. Pourtant, après avoir mieux refléchi, la crainte de l'avenir et l'intérêt de Victor la décidèrent : elle accepta.

Les voilà donc installés! Voilà la mère à la tête du presbytère, le fils à même de s'instruire, tous deux à l'abri du besoin. Le premier résultat de cette position fut de pouvoir laisser intact leur petit capital. La prévoyance maternelle en fut charmée : c'était une réserve pour l'avenir.

A la fin du mois vint le bien-être, vinrent les gages de gouvernante. Elle en préleva la plus forte part pour ménager une surprise à son fils. Elle commanda, à son insu, une très-jolie paire de souliers, et la lui donna le jour de sa fête. Quelle ne fut pas la stupéfaction du pauvre enfant! Il embrassa le curé, il embrassa sa mère, il rit, il pleura, il extravagua pendant quelques instans. Et qu'on ne croie pas ici que j'exagère! Le plaisir est chose relative; et il existe bien des degrés dans l'échelle des joies et des misères humaines. Quand le point de départ est faible, les moindres objets ont

un grand prix; ils en ont un immense quand il est nul. Or, dans l'arrondissement d'Arcis, les souliers sont un luxe auquel très-peu de villageois peuvent atteindre; et les aristocrates qui en possèdent n'en usent d'ordinaire que dans les grands jours. L'ivresse de Victor était donc bien naturelle.

Ce fut d'abord à la messe qu'il parut dans tout son éclat. Anticipant sur ses gages à venir, sa mère lui avait donné, outre la chaussure, pantalon et veste de siamoise rayée!... Aussi, en se présentant à l'église, eut-il un succès complet. Il donna lieu à bien des distractions pendant l'Office et sa sortie du saint lieu ne fut pas moins brillante que son entrée. Chacun l'admirait, chacun lui portait envie. Le jour entier se passa dans ces émotions, et, le soir, il revint rassasié de plaisirs. Il se coucha après avoir embrassé sa mère avec plus d'effusion que de coutume, et, récapitulant dans son lit toutes les joies de la journée, il s'endormit en rêvant au bonheur d'avoir des souliers!...

IV

INTÉRIEUR DU PRESBYTÈRE — ÉTUDES DÉPART

L'abbé Daniel n'avait de revenu que celui de la Cure, et c'était alors un mince revenu. Cinq cents francs

d'appointemens fixes et un casuel extrêmement faible, que son désintéressement rendait plus faible encore. Comment réclamer de celui qui n'a pas? disait ce bon vieillard. Dans sa charité évangélique, il avait pour principe de ne jamais demander; et les villageois ayant pour principe de ne jamais offrir, le total de l'année se réduisait à peu de chose. Aussi, l'ordinaire de la cure était-il plus que frugal : des légumes filandreux pendant la semaine, et le dimanche un maigre pot-au-feu.

C'est pourtant ce régime que Victor trouva excellent, délicat, sensuel!... Son début dans la vie l'avait rendu peu exigeant; et ce qui pour un autre eût été de la souffrance, était du bonheur pour lui. Or, en arrivant au presbytère il remplaçait l'eau par la piquette, le pain de sarrasin par le pain de seigle, et il déjeunait et dînait tous les jours! Il y avait donc amélioration réelle.

Ce qui le charmait le plus dans sa nouvelle existence, c'est la facilité qu'il y trouvait pour s'instruire. Il en profita avec ardeur; et au bout de quelques mois, il avait atteint, ce qui n'est pas peu dire, le savoir entier du magister... L'aimable enfant s'aperçut, avec chagrin, de cet état de choses : et le curé, qui s'en aperçut comme lui, se chargea de continuer son éducation, en lui enseignant les langues anciennes. Victor y réussit merveilleusement. L'excellent prêtre et sa gouvernante l'y aidaient de tout leur pouvoir, l'un en lui montrant ce qu'il n'avait lui-même jamais bien su, l'autre en l'embrassant et en lui parlant de son père... Dans son zèle maternel, madame Laforêt fit plus; elle

apprit de Victor à lire le latin et le grec, et dérobait un moment chaque jour aux soins du ménage, pour lui faire réciter ses leçons.

La bonne dame n'était pas tout-à-fait sans culture. Sa première enfance s'était écoulée près d'une vieille tante, qui avait reçu elle-même une sorte de demi-éducation, et qui passait à lire les jours et les nuits. Brigite Doucet (c'est le nom de fille de la mère de Victor) servait de lectrice à cette vieille parente, qui lui causa, pendant cinq ou six ans, de cruelles insomnies. Mais il s'y trouvait du moins une compensation! Molière a fait dire à l'un de ses personnages* qu'il avait appris le DROIT dans les romans. C'est là aussi que madame Laforêt s'était instruite; c'est là qu'elle avait pris des notions superficielles sur une foule de choses; c'est là surtout qu'elle avait puisé une certaine exaltation d'idées que sa vie simple et régulière ne détruisit jamais entièrement, et qu'elle communiqua même à son fils, ainsi que nous aurons occasion de le voir plus tard.

L'abbé Daniel était fier de son élève, et s'admirait dans ce qu'il regardait comme son ouvrage. Le digne homme se croyait la cause de progrès dont il n'était que l'occasion. Victor, en effet, ne devait rien qu'à lui; il était entré dans la science par la vraie porte; il s'était enseigné lui-même. Aussi au bout de deux ans se trouvait-il plus avancé qu'on ne l'est dans les collèges au bout de quatre; et ce qu'il savait il ne devait pas l'oublier, car il l'avait appris avec peine. Quand on

* M. de Pourceaugnac.

voyage accompagné d'un guide, on ne fait nul effort pour s'orienter, nulle attention aux détails du chemin; et s'il fallait le parcourir de nouveau, on ne pourrait pas le reconnaître. Pour qui a voyagé seul, au contraire, il est aisé de retrouver la route; elle est jalonnée de souvenirs.

Notre petit orphelin et sa mère s'estimaient heureux, et l'étaient en effet, quand un événement affreux vint bouleverser cette douce existence; l'abbé Daniel mourut. Quel coup pour Victor et pour la pauvre veuve! Ils restèrent quelques jours anéantis sous le poids de la douleur. Mais enfin leurs larmes s'épuisèrent, et ce fut seulement alors qu'ils s'aperçurent qu'ils étaient sans asile et sans pain!

Cette découverte les mit au désespoir. La nuit fut cruelle, et personne ne dormit. Au petit jour, Victor entre brusquement chez madame Laforêt, l'embrasse et lui dit avec feu : Ma mère! ma mère! nous sommes sauvés!

Avez-vous rencontré de ces marchands ambulans qui vont de village en village, offrant à bas prix des eustaches, des ciseaux, des rubans, des épingles, et portant leur magasin suspendu à leur cou? Victor en avait vu souvent. Il les avait remarqués; car il avait désiré chaque fois leur acheter quelques objets à l'usage de sa mère. Leur souvenir lui revint dans sa longue insomnie, et il se décida à embrasser leur profession. Tel était le motif de sa brusque entrée. Il fit part à sa mère du projet qu'il avait formé. Madame Laforêt, en louant son zèle, ne partagea pas son enthousiasme;

elle trouvait au plan de son fils de sérieuses difficultés d'exécution. Il lui manquait, suivant elle, l'âge, la force et les fonds nécessaires pour le succès... Mais l'aimable enfant avait réponse à tout. L'âge? dit-il, j'ai quatorze ans. La force? je la trouverai dans mon cœur. Et quant aux fonds, n'avons-nous pas vingt-quatre francs?

Il fallut céder à de si bonnes raisons; il fallut retirer le petit capital de l'armoire poudreuse où il dormait depuis deux ans. Madame Laforêt bénit la pièce d'or, bénit leur bienfaiteur inconnu; puis Victor s'agenouilla et partit chargé lui-même des bénédictions et des baisers maternels.

Prends courage, noble enfant! ta généreuse ambition, tes facultés, ta droiture, seront tes bons génies dans une rude carrière. Un peu d'or semé par mégarde peut devenir un germe fécond dans tes mains actives. Ton point de départ est bien faible; mais Samuel Bernard et Rothschild n'ont-ils pas ainsi commencé?

V

LE PETIT PORTE-BALLE — L'APPARITION. LA MONTRE.

Notre ami Laforêt ne perdit pas de tems. Le lendemain il était à Châlons pour ses emplettes; le surlendemain, il parcourait gaîment les environs. Quoiqu'elle

fût peu chargée de marchandises, sa boutique ambulante était un peu lourde pour lui. Il s'en aperçut principalement dans les premiers jours. Souvent il s'arrêtait, souvent il versait des larmes; mais le courage et la réflexion venaient bientôt à son secours. Faible enfant, il faisait alors ce qu'à peine auraient fait des hommes.

A la première sortie de notre jeune porte-balle, il avait passé, sur le soir, près d'un antique et sombre château. Le donjon, les ifs, les créneaux, les charmilles excitèrent vivement sa curiosité, et il resta long-tems en contemplation devant ce spectacle. Il n'osa élever ses désirs jusqu'à convoiter le vieux domaine, mais il dit tout bas en le regardant : Que ne puis-je vivre avec ma mère dans la ferme de ce château! Et un gros soupir acheva ce vœu modeste.

Pendant qu'il se livrait ainsi à son admiration et à ses pensées, un objet nouveau vint en changer le cours. Il vit, ou plutôt il crut voir une femme, aux vêtemens blancs et aux formes aériennes, se glisser dans l'ombre à travers le feuillage, où tout-à-coup elle disparut. Ce que cette vision eut de plus étrange, c'est qu'il pensa, en suivant de l'œil la fugitive, reconnaître en elle la jolie petite fille que, deux années auparavant, il avait aperçue dans une calèche!... Mais c'était sans doute une illusion. Il faisait nuit, et les costumes de la ville étaient peu familiers à Victor. Cela suffit pour expliquer sa méprise; la ressemblance d'habits se confondait peut-être avec la ressemblance de figures. Quoi qu'il en soit, avant de se remettre en route, il demeura

quelque tems muet et pensif. Le vieux manoir et l'apparition pouvaient-ils ne pas produire une vive impression sur lui ? C'était le premier château qu'il voyait, et c'était la première jeune fille.

Néanmoins, ce double souvenir s'effaça bientôt de son esprit. La vie active et dure qu'il menait ne laissait pas à son imagination le tems de se donner carrière ; et si un reflet éloigné de ce petit incident se reproduisit plus tard à sa pensée, ce fut un effet dont il n'aperçut pas la cause, un trait lumineux dont le point de départ lui échappa. Mais n'anticipons pas sur l'avenir.

Notre jeune commerçant se livra avec ardeur à ses fonctions nouvelles ; et, au bout de quinze jours, l'arrondissement d'Arcis et celui de Châlons-sur-Marne avaient été sillonnés par lui dans tous les sens. Pas un bourg, un village, un hameau, une ferme, où il ne fût allé offrir ses services. Il était connu partout et partout accueilli. Son intelligence, sa gaîté, son extrême jeunesse, intéressaient généralement à lui ; il était choyé par toutes les femmes, il était l'ami de tous les enfans. On savait ses jours et ses heures, on l'attendait, sa vue était le signal de la joie ; et à dix lieues à la ronde, on se serait fait un scrupule d'acheter à d'autres qu'au petit marchand.

Comme il vivait de peu et que sa mère vivait de rien, la mise de fonds fut bientôt doublée, décuplée ! Madame Laforêt était son caissier ; il avait toute confiance en elle ; il rendait des comptes et n'en demandait pas. La bonne dame géra avec adresse, et, de nouvelles

affaires nécessitant de nouveaux moyens de transport, on fit, après six mois, l'acquisition d'un âne, et, après un an, d'un cheval.

Ainsi, la prospérité augmentait, et les besoins n'augmentaient pas. La jouissance de Victor consistait à accroître son petit capital de marchandises, et à songer que sa mère aurait quelques ressources pour ses vieux jours. Touchée, comme on peut le croire, de tant de dévouement et de raison, madame Laforêt voulut récompenser son fils par un cadeau à la fois utile et agréable. A force de privations, et par ces petites combinaisons secrètes que les femmes savent si bien trouver dans leur cœur, elle mit de côté vingt francs à l'insu de Victor. Avec cette somme, elle put acheter, de hasard, une montre d'argent, et la lui offrir le jour de sa fête...

Qu'on juge de l'effet de ce joyau sur le pauvre enfant! Une montre! une montre!... Le voilà riche enfin; car ce n'est plus le nécessaire, c'est du superflu qu'il possède! Il ouvre, il admire, il baise mille fois sa montre; et le soir il n'en peut fermer l'œil. Il passa la nuit à l'écouter marcher; et quand, au petit jour, la fatigue fut la plus forte, il s'endormit en rêvant au bonheur d'avoir une montre!...

VI

ARRIVÉE EN NORMANDIE — PROGRÈS. LE PETIT CLOS.

Chaque jour amenait pour Victor un peu plus de bénéfice et beaucoup plus de peine; chaque jour agrandissait le cercle de ses modestes opérations. Après deux ans de ces progrès pénibles, le négociant de Châlons, chez lequel il se fournissait, lui fit une proposition. Mon correspondant de Caen, lui dit-il, me demande un jeune homme intelligent, qui puisse occuper une petite place dans ses bureaux; cela vous convient-il?

Victor accepta sans hésiter. A son âge, on ne craint pas de se déplacer, on voit toujours une amélioration dans un changement. Il avait, lui, un autre motif. Le tems et les livres lui manquaient; il espérait en trouver dans l'ancienne capitale de la basse Normandie.

Le voilà parti avec sa mère, le voilà installé chez son nouveau chef. Il eut beaucoup à faire, surtout dans les premiers tems; néanmoins il fut un peu plus libre que dans la position qu'il venait de quitter. Il pouvait, d'ordinaire, travailler pour lui tout le dimanche, et dans la semaine, une heure ou deux chaque

jour. Il fit un excellent emploi de ces courts loisirs, et devint en quelques années un homme remarquable.

Victor avait peu lu; mais il avait lu souvent la même chose, et il en résultait pour lui une grande netteté d'idées. Il ne pliait pas, comme tant de gens, sous le bagage de science qu'on leur fait porter. Il n'est donné qu'à un très-petit nombre d'hommes d'être fort instruits et d'avoir le sens commun; et généralement on n'apprécie pas assez l'avantage qu'il y a à savoir peu. Je le trouve immense, depuis que j'ai vu de près certains savans; et si quelque jour j'en ai le tems, je composerai un gros livre en faveur de l'ignorance.

Victor avait le bonheur que je loue tant ici; mais il l'avait malgré lui, et il fit tout son possible pour le perdre. Il y réussit assez vite, mais sans éprouver les inconvéniens de son succès. Sa tête était bonne, et il sut maintenir l'équilibre entre la science et la raison.

Au milieu de ses travaux littéraires, il avait trouvé le moyen d'apprendre aussi la tenue des livres, et cela le servit merveilleusement. D'abord garçon de caisse, après six mois il devint commis. Plus tard, il vit augmenter son traitement; plus tard, son patron voulut bien faire valoir ses économies; plus tard enfin, c'est-à-dire au bout de trois ans, on l'intéressa. Cette circonstance changea complètement sa situation. Six mois après, en rassemblant toutes ses ressources, il se trouva à la tête de quelques mille francs de capital; cela lui fit naître une idée! Comme sa mère était souffrante, il résolut, dans l'intérêt de sa santé, de consacrer cette petite fortune à l'acquisition d'un immeuble,

si l'on peut appeler ainsi l'espèce d'ermitage dont il s'agissait. C'était une très-mince dépendance d'une très riche propriété, dont le possesseur obéré se défaisait par petites parties. Victor acheta la plus faible, et y installa sa mère.

Cet événement marqua une nouvelle ère dans la vie du jeune Laforêt. Jusque-là, tout entier au travail, il était resté étranger aux beautés de la nature; les sites, la verdure, lui étaient complètement indifférens. Lorsqu'il eut fait cette acquisition, un sens nouveau s'éveilla en lui. Voici à quelle occasion.

Sa mère établie à Mondeville, au milieu des poules et des occupations champêtres, il revint à Caen, où ses affaires le rappelaient. Mais quel changement, lorsqu'un mois après il retourna près d'elle! Le printems, avait tout rajeuni, donnait à tout un air de fête. Le soleil lui semblait plus pur, les objets plus colorés, la verdure plus fraîche; il allait d'un lieu à l'autre avec admiration, avec transport. Pour des yeux impartiaux, le jardin était triste, les arbres chétifs, l'habitation inélégante. Pour Victor, quelle différence! tout cela était à lui. Il comptait les feuilles de sa vigne, les bourgeons de son pêcher! Il écoutait germer ses plantes; il regardait s'épanouir ses fleurs!... Ceci est à moi, disait-il; et il s'extasiait devant un rosier! Ceci est à moi; et il baisait un arbre avec effusion! C'était du delire, c'était de l'ivresse; il riait, il bondissait, il versait des larmes; et sa mère, sa bonne mère, qui suivait lentement sa marche rapide, était heureuse de son bonheur, et pleurait de le voir pleurer!...

Pendant cette scène si vive et si touchante, deux hommes étaient entrés sans bruit, par la porte entr'ouverte, et regardaient, immobiles d'étonnement. C'étaient un jeune élégant d'une tournure charmante, et un vieillard en habit râpé, qui avait dans les yeux quelque chose de Diogène et quelque chose de Socrate.

Ces deux hommes demeurèrent silencieux jusqu'au moment où Victor tourna les yeux de leur côté, et poussa un cri de surprise. Le plus jeune des inconnus s'approcha alors : — Je suis, dit-il, l'ancien propriétaire de cet enclos; et je venais, comme voisin, vous faire une petite visite, quand j'ai été témoin d'un spectacle qui m'a confondu et charmé. Comment se fait-il, monsieur, que vous soyez plus heureux de vos quarante francs de rente que je ne l'ai jamais été de deux cent mille?

— Il les a gagnés, répondit le vieillard.

VII

LES DEUX NOUVEAUX PERSONNAGES.

En 1795, une famille normande traversait la Loire dans un bac. Pour éviter les retards, elle n'avait pas quitté sa voiture. Le mari, la femme et les deux fils aînés occupaient l'intérieur; sur le siège, auprès du

cocher, était le troisième fils, et sur le derrière, un heyduque.

Le tems étant gros, le câble se rompit. Emporté par le courant, le bac chavira, et tout le monde fut noyé, excepté les deux valets et le dernier né des enfans, que leur position sauva. Telle fut la catastrophe qui rendit Jules de Saint-Fresne propriétaire, à dix ans, de deux cent mille francs de rente.

Très peu de fortunes en France s'élevaient alors jusque-là. Jules eut pour tuteur un vieil oncle qui surveilla de loin son éducation, et le plaça dans un pensionnat à la mode. Comme tous les jeunes gens qui connaissent leur richesse, il dépensa le plus et travailla le moins qu'il lui fut possible. Il apprit fort peu de chose, et le peu de chose qu'il apprit, ce fut à grand renfort de maîtres et de répétiteurs. Il en avait le matin, le soir, dans la journée! On le poursuivait de soins, on le harcelait d'explications; il semblait qu'on voulût lui épargner non seulement la fatigue d'étudier, mais celle de comprendre; et on aurait cru tout perdu, s'il s'était donné la moindre peine.

Cette méthode porta ses fruits. Le meilleur résultat des leçons du professeur est d'apprendre à s'en passer, et personne n'y devint moins propre que Saint-Fresne. En quittant le pensionnat, toute contention d'esprit lui était une gêne, tout assemblage d'idées une impossibilité. J'ai connu à Paris une créole de douze ans qui ne savait pas marcher, parce qu'on l'avait portée jusqu'à cet âge, et qui poussait des cris d'épouvante quand son institutrice cessait de lui donner le

bras. Tel était, au moral, Jules de Saint-Fresne. Il possédait, en revanche, ce qu'on veut bien appeler des talens d'agrément, et semblait destiné à être, dans le monde, un joli homme, et à obtenir tous les succès. Il ignorait le latin, le grec, le français, les mathématiques et l'orthographe; mais il dansait comme Vestris, et mettait sa cravate avec une rare perfection.

On l'émancipa à dix-huit ans. Jusque-là, ses intendans avaient eu la bride sur le cou, et en avaient si bien profité, que sa fortune se trouvait réduite d'un tiers à l'époque actuelle. On pense bien que, majeur, ce ne fut pas lui qui leur fit obstacle. Il aimait beaucoup mieux être volé que de surveiller les voleurs. Au lieu de lutter contre le désordre, il y prit part, et il s'établit entre eux et lui une véritable émulation. Dans ce tems de plaisirs et de folies renouvelées de la Régence, on avait toutes sortes de facilités pour dissiper son patrimoine. Jules en usa largement; et les régisseurs, le jeu, les bons amis et les actrices l'aidant à qui mieux mieux, il n'eut bientôt plus que cent mille francs de rente, et encore très-embrouillés.

Le gros personnage entré avec lui dans l'enclos était un bas-normand nommé Simonet. Quelques mots le feront connaître.

Fils d'un pauvre fermier que la famille de Saint-Fresne avait dans les environs de Falaise, suivant toute apparence, il serait resté dans l'état de son père, si une sorte d'entraînement et des circonstances heureuses ne l'en avaient fait sortir. Son aptitude naturelle pour les arts se manifesta dès l'enfance, et éclata

malgré sa position, malgré ses parens, malgré tout le monde. Il commença ses études sans maîtres et presque sans livres. Un brave religieux, témoin de ses progrès, le prit en affection, et obtint pour lui une bourse dans un séminaire. Plein d'ardeur pour le travail, Simonet se méprit alors sur ses sentimens. Tant qu'il eut ses classes à faire, il se crut de très bonne foi appelé à la prêtrise; mais le jour où il eut fini sa rhétorique, il s'aperçut tout à coup que la vocation lui manquait.

Il retourna donc à la ferme; mais bientôt il lui fallut la quitter. Il était trop bien élevé pour conduire une charrue, et son père trop pauvre pour le nourrir dans l'oisiveté. On proposa à notre jeune rhétoricien d'aller à Paris, et il accepta. Pour un jeune homme, Paris, c'est l'inconnu, c'est l'espérance, c'est tout un avenir!

Il partit gaîment de Falaise, possédant pour ressources uniques celles qu'il s'était créées lui-même, c'est-à-dire le montant des semaines qu'il avait reçues au séminaire pendant six ans. Pendant six ans, le pauvre enfant avait eu le courage de n'y jamais toucher, et l'on put prévoir, dès lors, qu'il ne serait pas prodigue. Chacune de ces semaines se composait de la modique somme de deux sous; mais, accumulées pendant toute la durée de ses études, elles formaient, au moment actuel, un capital d'environ trente francs. C'est avec cette somme qu'il se mit en chemin. A son arrivée à Paris, elle était presque intacte; car, durant la route entière, il avait peu mangé et toujours marché.

Il fit son entrée dans la grande ville vers 1760, apportant avec lui de l'ardeur, des habitudes d'ordre et une lettre de recommandation pour le grand-père de Saint-Fresne, alors fermier-général. Ce brave homme l'accueillit à merveille; et, en attendant qu'il lui découvrît un emploi, il lui proposa une chambre. Mais Simonet n'était pas homme à abandonner une position prise; en obtenant la place, il garda la chambre. On lui avait offert l'hospitalité pour huit jours; il en usa cinquante-deux ans.

Son traitement fut de mille écus. Simonet convint avec lui-même qu'il le mettrait de côté tout entier, et il se tint parole. Il fallait vivre pourtant, il fallait s'entretenir! Pour atteindre le premier but, il eut l'adresse de se faire donner à déjeuner dans la maison, et à dîner chez des amis qu'il acquit bientôt. Quant à l'entretien, il prit le *petit collet*. Sans être abbés, nombre de gens de lettres du tems le portaient par convenance; Simonet le porta par économie. Mais encore fallait-il en avoir un et faire quelques menues dépenses. Il y subvint par des gratifications qu'il obtenait de loin en loin. De plus, il était aimé, et on se mit sur le pied, dans la famille, de lui donner des chemises à sa fête et des culottes pour ses étrennes. Sa consommation la plus forte était celle du bois qu'il n'achetait pas. Un chapeau lui durait six ans, et les malveillans prétendent qu'au bout de six ans il se trompait de chapeau et en prenait un neuf; mais c'est sans doute une calomnie.

Il avait une ressource encore dont il faut bien par-

ler. Comme ses relations étaient brillantes et qu'il obligeait par état, on lui envoyait des bourriches de toutes parts. Mais jamais il n'en donna une seule; il s'était arrangé avec un marchand de comestibles.

C'était du reste un homme d'esprit, de raison et de savoir. Quelques mémoires lus par lui à l'Académie des inscriptions l'y firent admettre. Dès ce moment, on observa deux choses : c'est que, pendant les trente ans qu'il appartint à l'Institut, il ne manqua jamais un jeton de présence, et ne passa pas une fois sur le *Pont-des-Arts**.

Une autre particularité très remarquable en lui, c'est la figure qu'il avait affreuse. Mais, sous ce rapport, il était de bonne composition, trop peut-être! Quand on a le malheur de lui ressembler, d'ordinaire on se soigne, on cherche à dissimuler son défaut; lui, point du tout, il le chargeait au contraire. Sa tenue inculte, son air de malpropreté, dénotaient presque une intention, un calcul; il mettait de la coquetterie à être laid, il en faisait une spéculation! Il voulait qu'on dît de lui : « Vous voyez bien cet homme hideux, mal vêtu et qui se tient si gauchement, c'est M. Simonet, membre de l'Institut. »

Il n'est pas bien de profiter, pour se faire louer, d'une qualité étrangère à son talent. Cela ressemble à du charlatanisme; il est bon d'être laid, mais il ne faut pas en abuser.

L'abbé (car c'est ainsi qu'on le nommait, bien qu'il

* A cette époque, le droit de péage existait encore.

ne le fût pas) l'abbé brillait surtout dans les salons. Là, tout le monde le choyait, tout le monde voulait l'avoir. Il resta néanmoins fidèle à ses bienfaiteurs. Sa gaîté et l'habitude l'ayant rendu nécessaire à cette famille, on se le transmit de père en fils, et il traversa ainsi trois générations. C'était le plus ancien meuble de l'hôtel Saint-Fresne.

VIII

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Tels étaient les personnages dont la brusque apparition arracha Victor aux élans de sa joie naïve. Les relations que ces deux hommes avaient entre eux, dataient de la naissance du plus jeune, et n'étaient pas néanmoins ce qu'on aurait pu le penser au premier aspect. Quoique supérieur à Jules par l'esprit, par le jugement, par l'âge, Simonet n'exerçait aucun ascendant sur lui. Il était beaucoup son ami, et fort peu son Mentor.

Les gens les plus spirituels et les plus sensés ont parfois un côté grotesque, qui nuit, chez eux, même à la raison. Le pauvre abbé était dans ce cas. Sa tenue indisposait contre son caractère, ses manières déconsidéraient ses discours. A qui possède un physique comme le sien, on permet d'amuser, mais non d'être influent; aussitôt qu'on le regarde, on ne l'écoute plus.

Pourtant le brave Simonet faisait tout au monde pour signaler les écueils à son jeune ami. A la campagne, en ville, chaque fois enfin qu'ils se trouvaient seuls, il tâchait de l'éclairer sur sa position.

— Prenez garde à vous, lui disait-il, nous avons un diable de Code civil qui vous perdra!... Dans l'ancien régime, on avait fort habilement inventé les substitutions pour protéger les fils de famille. Ils avaient beau faire alors, ils ne pouvaient pas se ruiner; leur fortune était inféodée à leur personne, ils ne compromettaient jamais que le revenu. Cela était bien commode!... Ils avaient une autre ressource : c'était de battre ou d'emprisonner leurs créanciers. Malheureusement pour vous, tout cela a été détruit, et on ne l'a pas rétabli encore. Sous les lois de fer qui nous régissent, plus de ressources pour les gens qui vous ressemblent. On se ruine à volonté, les créanciers ne vont plus à la Bastille, et les débiteurs vont à Sainte-Pélagie!... Veillez donc sur vous, mon pauvre Jules! évitez les saisies, les contraintes; et conservez-nous une fortune que vos pères ont eu tant de peine à amasser.

Ces raisonnemens, que le bon abbé présentait quelquefois sous une forme plus grave, ne produisaient aucun effet sur le jeune insensé. Quand cette conversation commençait, ou il s'éloignait avec un sourire, ou il répondait par des épigrammes. Et le patrimoine s'amoindrissait de plus en plus.

Un événement vint réparer un peu ces pertes successives, et ralentir la chute du pauvre Saint-Fresne. Sa tante maternelle mourut, et il hérita. C'était une

vieille fille assez riche, qui avait bonne table. On juge, d'après cela, que Simonet était un ami de la maison. Il y passait une partie de sa vie, et regretta l'excellente dame, bien qu'il eût un grief contre elle. Concevez-vous cette femme? disait-il quelquefois. Il y a trente ans que je la connais, trente ans que je dîne chez elle une et deux fois par semaine; eh bien! elle ne m'a jamais donné cela!... Et il faisait claquer ses dents avec son ongle.

Cette succession, au reste, eut bientôt disparu dans le gouffre où s'engloutissait la fortune de Jules; au bout de six mois, il n'en était plus question. Les choses en étaient là, quand les médecins ordonnèrent à Saint-Fresne d'aller respirer l'air de la Normandie. Il proposa à son vieil ami de l'accompagner, et celui-ci accepta volontiers une occasion de visiter gratis le pays qui l'avait vu naître.

Je viens de raconter comment ils connurent Victor. Simonet se prit tout d'abord d'affection pour lui, et s'aperçut avec plaisir qu'une liaison allait s'établir entre les deux jeunes gens. Saint-Fresne était Comte; mais, élevé au milieu du pêle-mêle des mœurs du Directoire, il ne tenait nullement à son titre. De plus, il avait l'humeur très facile, et il existait entre Victor et lui des différences de caractère qui les rapprochaient. L'amitié, comme on sait, naît souvent moins des analogies que des contrastes. Aussi, au bout de quinze jours, ils furent très-liés; au bout de deux mois, ils furent intimes.

Durant cet intervalle, les affaires des deux amis

avaient de nouveau marché en sens inverse. Même absence de besoins d'un côté, même prodigalité irréfléchie de l'autre. A mesure que Laforêt améliorait sa position, Jules gâtait la sienne; à mesure que l'un faisait des ventes, l'autre faisait des acquisitions. Il y a plus! comme le dernier se trouvait toujours en fonds, c'était d'ordinaire avec lui que le premier traitait; et les deux opérations n'en faisaient qu'une.

Le malheureux Saint-Fresne ne s'apercevait pas du chemin qu'il faisait vers le précipice. Apathique et blasé, il ne se rendait compte de rien. Sa position pécuniaire lui était toujours et complètement inconnue. Il ignorait en quoi consistait sa fortune; il ignorait où elle était située, et ce fut seulement en les vendant qu'il apprit le nom de ses terres.

Malgré sa légèreté, il arriva un moment où tant de pertes successives produisirent un peu d'impression sur lui. Il avait beau vouloir se donner le change, la triste vérité lui apparaissait parfois. — Je ne suis pas heureux, dit-il un jour en soupirant à son ami : je n'ai pas eu le plaisir de posséder, et j'ai la douleur de perdre!...

IX

RÊVES D'AMOUR.

Cependant le tems marchait, et les mois, pour Victor, s'écoulaient rapides comme des heures. Il était

heureux, quant au caractère; car il aimait les hommes, et était facilement satisfait des choses. Il était heureux, quant à la fortune; car le bonheur, en ce genre, n'est pas dans la somme des richesses, mais dans l'amélioration graduelle de ce qu'on a, de manière que chaque jour amène sa joie.

Sous d'autres rapports aussi, on pouvait lui porter envie. Quoiqu'il fût bien constitué et d'une nature ardente, il n'était point tourmenté par les passions; elles sommeillaient complètement en lui. Jamais un désir, jamais une pensée qui ne fût pas chaste, n'avaient souillé son imagination; et à dix-neuf ans, son esprit était aussi pur que son cœur.

Bien des gens vont se récrier peut-être, et élever des doutes sur cette circonstance, beaucoup plus commune, en effet, dans les romans que dans le monde réel. Mais ici plusieurs causes se réunissaient pour motiver une exception. Occupé tout le jour de ses affaires, Victor se retirait le soir fatigué, et succombait bientôt à un sommeil nécessaire et profond. Rien n'avait éveillé ses sens avant le tems, comme il arrive pour les jeunes gens des villes et des collèges. D'où auraient pu provenir en lui ces idées prématurées? Des sociétés? Il ne connaissait que celle de sa mère. Des livres? Il n'en lisait que de graves; et si parfois il en rencontrait un où fût prononcé le nom d'amour, c'était un de ces ouvrages mesurés qu'on pourrait offrir même à une jeune fille, parce qu'ils n'apprennent rien qu'à ceux qui savent.

Ajoutez à cela qu'il avait dans l'esprit des idées de

délicatesse et d'élégance, auxquelles répondaient fort peu les femmes qu'il voyait. C'étaient, dans les premiers tems, des paysannes au teint basané et aux rudes manières, et, plus tard, des bourgeoises ignorantes et prétentieuses, qui avaient tous les défauts des villes, sans en posséder la grâce et l'urbanité. Son affection pour sa mère était un préservatif encore. Il passait ses loisirs auprès d'elle, et l'amour filial tenait en lui la place de l'autre amour. Telle fut la série de circonstances qui garantit Victor de la contagion, et prolongea jusqu'à dix-sept ans son enfance morale. A cet âge, un motif nouveau vint fortifier les autres, ou plutôt les remplacer tous.

Rêver, c'est se souvenir; car les mensonges de la nuit ne sont que l'image décolorée et sans suite des réalités du jour. Imaginer une montagne d'or serait impossible, pour qui ne saurait pas d'avance ce que c'est que montagne et or. Conformément à ce principe, quand Victor quittait son cabinet pour se livrer au repos, à peine avait-il la tête sur l'oreiller, qu'il rêvait carnet, grand-livre, acceptations et lettres de change!... Si parfois un visage humain lui apparaissait dans son sommeil, c'était toujours ou la mine rébarbative de quelque correspondant, ou la douce figure de sa mère.

Un soir pourtant (ce qui l'étonna fort), un objet de toute autre nature vint s'offrir à son âme et porter le trouble dans son imagination. Il aperçut en songe une jeune fille de quinze ans, à la taille élancée, au maintien élégant, à la physionomie délicate et fine. Rien de

terrestre en elle. Elle était fort jolie; mais l'agrément de ses traits disparaissait sous leur pureté! Elle était ravissante! et les sens se taisaient! Quelque chose d'idéal, d'immatériel se répandait sur toute sa personne. Il y avait, dans chaque partie de son visage, une pensée; dans chaque ligne, un sentiment; et, en la voyant, ce n'était pas un corps, c'était une âme qu'on voyait!

Cette apparition produisit sur notre jeune Champenois une impression extraordinaire. Il se demandait où était le modèle dont il venait d'apercevoir un si angélique portrait. Agé de seize ans au plus, et ne connaissant que les pauvres environs d'Arcis-sur-Aube, il consultait ses souvenirs; et rien ne lui reproduisait même une image affaiblie de ce qui venait de charmer ses yeux.

Si, dès la première fois, ses impressions furent vives, elles le furent bien davantage lorsque cette vision se renouvela. Elle revint d'abord de loin en loin; puis les intervalles se rapprochèrent; puis enfin elle eut lieu tous les soirs. Tous les soirs, la même figure, la même gracieuse et céleste figure, venait s'offrir au trop heureux Victor. Il finit ainsi par avoir deux existences : l'une de jour, toute aux affaires; l'autre de nuit, toute à l'idéal, au bonheur!

Ces relations fictives, intellectuelles, outre la félicité qu'elles répandaient sur sa vie, avaient un résultat fort heureux. Il comparait les autres femmes à l'objet de son culte, et il les regardait en pitié. Pour lui, le sexe féminin se composait d'une seule personne. C'é-

tait un modèle, un type qu'il avait devant les yeux; c'était une rivale que les plus séduisantes ne pouvaient atteindre; et sa fidélité à cet être imaginaire le garantissait des dangers qu'auraient pu lui faire courir des êtres plus réels.

Pourtant, une pensée moins flatteuse était venue une fois ou deux tempérer ce bonheur. Il se demandait si celle dont il était épris existait ailleurs que dans sa tête; et il s'effrayait du dénouement que cette liaison mystique pouvait avoir. Ma vie, disait-il quelquefois, ma vie est un heureux songe, et j'ai bien peur de m'éveiller!... Mais ces idées n'étaient que passagères. Il les entrevoyait à peine, et se rejetait ensuite avec ivresse dans les rians mensonges de la nuit.

Sur ces entrefaites, arriva Saint-Fresne. Car l'état de sa santé, le besoin de changer d'ennui, et peut-être aussi l'envie de se retrouver avec Laforêt, le ramenaient tous les ans à la même époque.

Sous le rapport des passions, comme sous tous les autres, les destinées de ces jeunes gens étaient complétement opposées. Jeté de très-bonne heure dans le monde, propriétaire d'un immense revenu, les désirs de Jules furent satisfaits avant de naître. Il n'avait pas seize ans lorsqu'une femme de trente consentit, de son propre mouvement, à être son mentor; et depuis lors, le pauvre Saint-Fresne avait obtenu tant et tant de ces succès-là, qu'il en était rassasié. Le dégoût des plaisirs de ce genre tourna ses pensées vers le mariage. Il allait signer, quand il acquit la preuve que c'était pour sa fortune qu'on le recherchait. Il rompit, et ce souvenir

le rendit ensuite tellement défiant, que l'idée de prendre femme ne lui revint jamais. Il retourna à la vie dissipée, et continua à demander à l'inconstance un bonheur qu'elle ne peut pas donner. Ainsi, il émoussait, ou plutôt il ne connut pas les jouissances. Son cœur blasé n'y était pas propre; il mangeait sans faim, buvait sans soif, et triomphait sans aimer.

Le seul plaisir dont il fût susceptible encore, c'est celui qu'il éprouvait à faire le récit de ses bonnes fortunes. Alors, plus qu'aujourd'hui, il était de bon goût d'en avoir, et de bon ton d'en parler. Saint-Fresne, en jeune homme à la mode, se donnait souvent cette petite satisfaction. C'est Laforêt qu'en dernier lieu il avait choisi pour confident; mais il n'eut pas cette fois à s'en féliciter. Notre jeune négociant crut devoir répondre par de la confiance à la confiance qu'on lui témoignait. Les aveux furent mutuels et se succédèrent. Victor raconta ses rêves, et Saint-Fresne ses réalités. Lorsque personne n'eut plus rien à dire, Jules s'écria tristement : — Vous êtes plus heureux que moi; vous jouissez sans posséder, et j'ai possédé sans jouir.

X

ARRIVÉE A PARIS.

J'ai dit, et les faits m'ont appuyé déjà, que l'homme né dans l'opulence ne savait pas en jouir. Cette idée

toute pratique n'est pas vraie seulement des plaisirs qu'on se donne avec de l'or, et peut recevoir des applications très-variées.

Le Parisien, par exemple, le Parisien le plus pauvre est un millionnaire d'une espèce particulière, qui se trouve précisément dans le cas dont il s'agit. Par cela seul qu'il est né sur les bords de la Seine, il a sous les yeux, dès l'enfance, les plus admirables monumens; il grandit au milieu des chefs-d'œuvre, il coudoie les artistes, et peut se mettre en rapport avec les hommes célèbres dans tous les genres.

Est-il rien de plus flatteur au monde que cette existence? Y a-t-il un avantage comparable à celui de vivre dans ce foyer des arts, dans cette capitale de l'intelligence? Paris, ses salons, ses musées, ses théâtres, voilà le premier des biens, voilà le terme des vœux d'un homme d'imagination et de goût! Je suis tellement de cet avis, que, si dans nos tems d'événemens imprévus, demain on m'offrait un trône à Stockholm, à Dresde, à Madrid ou à Constantinople, je l'accepterais peut-être (car tout homme est ambitieux!) mais j'y mettrais pour condition, en signant ma charte, qu'on me donnerait une loge à l'Opéra et que je passerais mes hivers à Paris.

Ce bonheur si envié, ces jouissances si recherchées, le Parisien natif y est généralement insensible. Il a près de lui des musées, et il ne les visite pas! Il rencontre partout des chefs-d'œuvre, et il bâille! Il touche dans la main aux grands hommes, et il n'est pas ému!... Pourquoi tant de froideur et d'indifférence? C'est que, semblable aux autres riches, l'habitant de Paris ne s'est

donné aucune peine pour avoir ces biens; c'est qu'il n'est pas même venu les chercher; c'est qu'il ne les a ni désirés, ni acquis.

Il n'en était pas ainsi de notre ami Victor. Il avait long-tems végété en province; ses regards s'étaient portés, en naissant, sur les plaines nues et crayeuses de la Champagne; il avait vu des hameaux, de pauvres villages, des villes sans monumens et sans artistes; il avait rêvé Paris, il l'avait souhaité avec ardeur.

Aussi, comme il fut heureux, seulement en l'apercevant! Que cette avenue de Neuilly par laquelle il entra, lui parut belle! Que les Tuileries se dessinèrent majestueusement devant lui! Comme en les parcourant, comme en voyant le Louvre, le Panthéon, les Invalides, il recueillit bien le fruit de ses souffrances, de son attente et de ses travaux! Tel est l'avantage qu'ont les étrangers et les provinciaux sur l'habitant infortuné de la grande ville. Ce dernier est seul privé des jouissances qu'elle donne à tout le monde; il a vu trop tôt, il ne sentira jamais.

Ce fut Saint-Fresne qui se chargea auprès de Victor des fonctions de cicerone, et qui lui fit visiter les monumens. En sa qualité de Parisien, il ne les avait jamais vus, et ce fut une occasion. Il s'acquitta de cette mission avec beaucoup de zèle, mais il n'y prit pas, pour son compte, un plaisir bien vif. Laforêt jouit pour tous deux! Outre le bonheur qu'il avait de ne pas connaître, il était dans la position la plus favorable pour éprouver ce genre d'émotions; il avait l'esprit cultivé et les sensations vierges.

L'Empire florissait alors. Le puissant génie de Napoléon imprimait à tout le mouvement et la vie. Les édifices s'élevaient de toutes parts, le Code civil allait paraître, les nouveaux riches prenaient un vernis d'élégance, et le noble faubourg se repeuplait. A aucune époque le pays n'avait été si prospère, parce qu'à aucune époque l'aisance ne s'était trouvée répartie sur des classes plus nombreuses. Les douze années qui s'écoulèrent de 1800 à 1812 sont, sans contredit, les plus heureuses de la monarchie de quatorze siècles. On réunissait alors les divers élémens du bonheur : on avait le bien-être matériel par l'industrie, et le bien-être moral par les arts. Les partis étaient calmés, les passions éteintes; le grand niveau de la révolution existait dans son entier; car, malgré quelques créations nobiliaires, il n'y avait d'aristocratie en France que celle du mérite. Tel était Paris à l'arrivée de Victor. Riche, ou près de le devenir, il eut bientôt des relations nombreuses. Il connut la Chaussée-d'Antin par lui-même, et par Jules le faubourg Saint-Germain : la noblesse des écus et celle des manières.

Laforêt avait du goût et sentait les arts. Dans ses loisirs, il avait, à Caen, appris le dessin et la musique; il peignait même assez agréablement. Son désir le plus vif était naturellement de se rencontrer avec des artistes. Cette satisfaction lui fut bientôt donnée. Comme il fut ému en s'approchant de Girodet! avec quel respect religieux il écouta David ! Il n'était point non plus étranger à la littérature; il la cultivait en silence. Aussi, quelle ne fut pas sa joie, le premier jour où il

assista au cours de Delille, et la première fois qu'il dîna avec Bernardin de Saint-Pierre! Il couvait des yeux ces deux écrivains, il recueillait leurs moindres paroles, il était heureux de toucher leurs vêtemens.

Une foule d'hommes célèbres dans tous les genres fréquentaient l'opulente maison dont il devint le commis; et pendant l'absence du maître, il fut chargé quelquefois d'en faire les honneurs. Spirituel, poli, plein de tact, notre jeune Champenois s'en acquittait à ravir et ne perdit aucune des sensations que cette position pouvait lui donner. Bien différent des petits esprits, qui, vis-à-vis d'eux-mêmes et des autres, rougissent de ce qu'ils ont été, Victor y pensait souvent, et en parlait quelquefois. En cela, il était heureux, car le passé pour lui améliorait le présent. Au milieu des salons dorés, parmi les banquets et les fêtes, une idée lui était toujours présente et se mêlait à tout pour tout embellir. Il se rappelait que celui qui, à vingt-quatre ans, recevait une société si brillante, à dix ans faisait la roue sur un grand chemin.

XI

L'OPÉRA ET MADAME LAFORÊT.

Un de mes amis, qui n'a eu d'odorat qu'à dix-huit ans, m'a souvent parlé du ravissement qu'il éprouva lorsque, pour la première fois, l'odeur d'une fleur se

révéla à lui. Il m'a raconté avec délices les plaisirs successifs qu'il dut au développement complet de cet organe acquis. Pourquoi, bien que plus parfaits, ses autres organes n'avaient-ils point produit la même impression sur lui ? c'est qu'il les possédait en naissant.

Si, après nous avoir manqué d'abord, nos sens nous arrivaient un à un, de manière que chacun d'eux eût le mérite d'une faculté nouvelle, il y aurait là des jouissances pour une vie entière !... On a quelquefois essayé de donner au vulgaire une idée des joies de l'autre monde. Si j'avais à les expliquer, je ne les chercherais point ailleurs. A mes yeux, elles consisteraient dans l'acquisition de sens nouveaux et multipliés, donnant lieu successivement à des sensations multipliées et nouvelles. Un pareil avenir parlerait éloquemment à l'imagination de tous, et tel serait mon paradis si j'étais prophète.

Le bonheur que je m'efforce ici de retracer en grand et hors des limites de la nature humaine, Victor Laforêt l'éprouvait, en petit, dans le cercle étroit de nos facultés. Parti de très bas pour arriver comparativement assez haut, il avait passé par toutes les impressions agréables des situations intermédiaires. Pour lui, chaque année avait eu sa révolution, chaque jour son progrès, chaque heure son plaisir.

Je l'ai laissé, à peine majeur, propriétaire d'un petit clos, et commis-intéressé d'un banquier de province ; et je n'ai point dit comment il s'éleva au-dessus de cette position. Je reprends les faits. La maison de Caen n'était que l'annexe d'une maison de Paris. Celle-

ci, avait pour chef un homme habile, mais vieux, qui, depuis quelque tems, cherchait un successeur. Les talens de Victor le désignaient naturellement pour ce choix; on l'appela et l'épreuve fut heureuse. A l'étroit dans une petite ville, la capacité de Laforêt se donna carrière sur la vaste place de Paris. On admira tout d'abord la précision de son coup-d'œil et la netteté de son esprit. Bientôt quelques entreprises aussi sages que hardies témoignèrent de son habileté et le placèrent à la tête de la haute banque. Pour prix de ses services, il devint alors Associé.

Ce fut vers cette époque qu'il se décida à envoyer chercher sa mère. Tant de bonheur l'accablait, il sentait le besoin d'en répandre une partie sur elle. Toute infirme qu'elle était, la bonne femme n'hésita pas à venir, et se mit en route au premier signal. On peut juger de tout ce qu'elle sentit, quand elle trouva son fils estimé, considéré, chéri, et occupant une belle position dans la première ville du monde. Elle en pensa mourir!... Et cet excellent Victor, quelle ne fut pas son ivresse! Comme il était heureux de la voir heureuse, et de la voir heureuse par lui! Depuis quelque tems, il commençait à s'acoutumer trop au bien-être; cet incident réveilla ses sens engourdis, sa joie se retrempa dans la joie maternelle.

Elle n'avait jamais vu Paris et son fils lui servit de guide. Il prit sur ses nuits pour lui donner une partie de ses jours; il lui montra successivement tout ce qui pouvait l'intéresser. Mais ce qu'il tenait principalement à lui faire connaître, c'était le grand Opéra. Il se

rappelait l'effet que les pompes de ce spectacle avaient produit sur lui ; et après avoir joui de ses propres sensations, il voulait jouir de celles de sa mère.

Sa première demande n'eut aucun succès, elle opposa des scrupules religieux. Il insista ; une lutte s'établit, en elle, entre l'amour maternel et la conscience, et ce fut la conscience qui succomba. Victor loua donc une loge, et en distribua les places aux personnes de son intimité. J'oubliais de dire qu'à l'arrivée de sa mère, il lui avait insinué doucement la proposition de mettre son costume un peu en harmonie avec celui du tems. Mais on brise avec peine les habitudes d'un demi-siècle ; elle refusa, et en fils respectueux, Victor n'insista plus.

Les voilà partis, les voilà rendus à l'Opéra ! Comme madame Laforêt n'était jamais entrée dans un théâtre, l'aspect de tant de monde rassemblé lui rappela, sans qu'elle s'en rendit compte, le seul endroit où elle eût vu une pareille foule ; et par un premier mouvement dont elle ne fut pas maitresse, elle commença un signe pieux, bien déplacé dans un lieu si profane !... Son fils lui saisit la main, et arrêta en souriant le geste commencé.

On se place, on s'assied ; l'affluence était grande. Remplie d'un public élégant, la salle offrait aux yeux la plus belle, suivant moi, de toutes les décorations ; elle était parée de têtes humaines. Ce premier coup-d'œil frappa vivement madame Laforêt. Au lever du rideau, ce fut bien une autre affaire, elle resta émerveillée, éblouie ! Quant à Victor, on conçoit que, pour

lui, le spectacle c'était la spectatrice. Suspendu à ses regards, il lisait dans sa pensée, épiait ses impressions, était heureux de ses surprises.

Pendant l'entr'acte, le parterre se retourna, comme c'est l'usage. Madame Laforêt, à qui on avait fait les honneurs, se trouvait sur le devant de la loge, en habits de province et en petit bonnet. Auprès d'elle était son fils, et derrière eux des jeunes gens aux brillantes manières : ce contraste devait attirer et attira les yeux. On se lève, on regarde, on monte sur les banquettes. Victor était connu, et son nom circula. A son air attentif, à sa respectueuse déférence, on comprit que c'était sa mère. Quelques freluquets en sourirent, et lancèrent des épigrammes. Mais comme le sentiment de ce qui est bien se trouve toujours dans les masses, la grande majorité fut attendrie. A chaque entr'acte, cette scène se renouvela, et la salle entière finit par y prendre part.

Quant à notre banquier, il demeura étranger aux impressions diverses dont il était l'objet. Il ne les vit pas, il n'avait d'yeux que pour sa mère ! !...

XII

SAGESSE ET PROSPÉRITÉ DE LAFORÊT. ÉMULATION DE SAINT-FRESNE.

L'année suivante mourut d'apoplexie le chef respecté de la maison de banque à laquelle appartenait

Victor. Ce dernier était le successeur naturel. On rédigea un nouvel acte social, et son nom, depuis ce jour, figura en tête de toutes les transactions.

Ce fut seulement alors qu'il se donna un cabriolet. Il aurait pu, certes, aller jusqu'aux honneurs de la voiture, et ses amis le lui conseillaient; mais il ne le voulut point. Il avait pour principe qu'il fallait que la dépense suivît, mais d'un peu loin, les progrès de la recette. Egalement opposé à la prodigalité de Saint-Fresne et à la parcimonie du vieux Simonet, il tenait à ne sacrifier ni l'avenir au présent, ni le présent à l'avenir.

Son intérieur était sur un pied fort honorable, non parce qu'il aimait le luxe, mais parce que les convenances lui disaient que les choses devaient être ainsi. Il n'éprouvait de besoins d'aucune espèce, et quand il se présentait une occasion de faire des acquisitions nouvelles, son premier mouvement était toujours de s'abstenir. C'est par réflexion que la plupart des hommes économisent; c'est par réflexion que Victor dépensait.

De si bons, de si sages exemples produisirent leur effet sur Jules, qui forma le projet d'imiter son ami. Las de voir son revenu décroître, las de se trouver victime de la rapacité de ses intendans, il prit un jour le parti courageux de les renvoyer tous, et se mit à gérer lui-même. Mais ce fut bien pis vraiment! Au lieu d'être à la merci d'un voleur en grand, qui, dans son propre intérêt, empêchait tous les vols en petit, le pauvre Jules devint la proie d'une foule de fripons

subalternes. Au lieu de faire la fortune d'un seul, il la fit de dix, et, à la fin de l'année, le déficit fut triplé. Voilà où aboutit le zèle du malencontreux Saint-Fresne.

Et pouvait-il en être autrement? Pour administrer de grands biens, il faut surveiller; pour surveiller, il faut de petits soins, de la fixité, de la patience. Il ne possédait aucune de ces qualités; loin de là, on trouvait en lui les défauts qui y correspondent : de l'abandon, de l'inconstance, et, qu'on me permette de le dire, une sorte de paralysie de l'attention.

Comme il n'était ni entêté ni vain, cet excellent jeune homme ne tarda point à se juger. Il se reconnut incapable, et en fut profondément découragé. Dans son désespoir, il se rendit avec Simonet chez notre banquier, lui exposa sa situation, lui demanda humblement conseil et assistance. Victor fut touché de l'état où il le vit. Après avoir réfléchi quelques instans : — Embrassez-moi, s'écria-t-il; vous êtes sauvé! et voici comment. J'arrangerai votre fortune de manière que tout puisse être affermé et n'exige plus de surveillance. Comme banquier, j'opérerai ensuite moi-même les recouvremens; je me chargerai de la recette, chargez-vous de la dépense.

— C'est, dit Jules avec un sourire, une besogne dont je m'acquitterai à ravir. Il faudra voir, répondit le vieux Simonet en secouant la tête. Puis il murmura entre ses dents que, sauf exception, on ne sait conserver que ce qu'on a su acquérir.

Six semaines après, le plan dont il s'agit était en

pleine exécution. On avait dénaturé quelques propriétés pour en simplifier la gestion; et, grâce à ces changemens, tout devint aisé, surtout pour Jules, qui n'eut plus qu'à donner des délégations sur Victor.

Pendant quelque tems, tout alla bien ainsi, du moins en apparence; mais l'illusion ne fut pas longue, et la fin de l'année fit connaître un incident fâcheux qu'on n'avait pas prévu. Saint-Fresne, comme on sait, joignait au goût de la dépense un caractère faible et l'habitude de ne pas compter. On va loin avec ces défauts! La facilité de créer du papier-monnaie en amena l'abus. Du tems où les fonds arrivaient directement chez lui, le vide de sa caisse l'avertissait qu'il fallait s'arrêter, et c'est ce qu'il faisait quelquefois. Mais le jour où il n'eut plus qu'à signer des mandats, il en signa tant et tant, qu'au moment où l'on régla son compte, il avait énormément dépassé son budget. Il fallut donc toucher encore au patrimoine, il fallut laisser en paiement quelques fermes à Laforêt.

Le gros Simonet, qui avait pressenti ce résultat, souriait philosophiquement dans son coin. Ce n'est pas qu'il fût satisfait, car il aimait Saint-Fresne; mais deux raisons l'empêchaient de s'affliger : l'amour-propre de voir ses prévisions réalisées, et la pensée que Jules était riche encore. Il croyait d'ailleurs que tout ce qui arrivait devait nécessairement arriver. A chaque événement funeste: Tant mieux! disait-il à son jeune ami, tant mieux! On ne s'instruit que par ses pertes, on ne s'éclaire que par ses souffrances. Vous finirez par être en état de gérer votre patrimoine. —

Oui, quand je n'en aurai plus, répondait le triste Saint-Fresne.

Ces diverses mésaventures avaient considérablement réduit sa fortune, ce qui le força de réduire aussi son état de maison. Ce changement en amena d'autres; beaucoup d'habitués s'éloignèrent, et, à chaque suppression, il perdait un ami.

On pense bien que Laforêt ne fut pas du nombre des déserteurs, et que Simonet resta fidèle. La capacité d'affection de ce dernier n'était pas grande; mais il ne l'éparpillait pas, et en faisait une sage répartition. Il la consacrait toute entière sur trois individus : lui d'abord, puis un bel Angora et Saint-Fresne. Ces trois penchans étaient inégaux et différemment motivés. Il s'aimait lui-même par esprit de justice; il aimait son chat à cause de la ressemblance des caractères; il aimait Jules, parce qu'il l'avait vu naître.

Il n'oubliait pas non plus qu'il devait tout à cette famille, et c'était pour lui une source de chagrins réels. Quand il examinait de sang-froid tant de catastrophes, quand il voyait une fortune de deux cent mille francs de rente, réduite au bout de douze ans à trente mille, il en était profondément affligé. Il disait un jour à cette occasion, en s'attendrissant et en versant des larmes :
— Les disgrâces du pauvre enfant ne font que m'attacher davantage. Du tems de sa prospérité, je ne dînais chez lui que trois fois par semaine; depuis ses malheurs, j'y dîne tous les jours.

XIII

VICTOR S'ACQUITTE ENVERS SON PREMIER BIENFAITEUR — SIMONET DOTE SA NIÈCE!...

Pendant sa naissante prospérité, comme à l'apogée de sa fortune, jamais Victor n'en avait oublié l'auteur. Ce dernier l'avait obligé par mégarde, sans doute; mais le fils de la veuve ne pensait point ainsi, il ne cherchait pas de prétexte pour être ingrat. Bien souvent, au contraire, dans ses conversations avec madame Laforêt, il se plaisait à rappeler la pièce d'or, première origine de sa fortune; bien souvent, le souvenir de celui qui l'avait donnée se mêlait à leurs causeries du coin du feu. Il aimait à revenir sur ce sujet, et sa reconnaissance, loin de s'affaiblir, augmentait graduellement avec sa richesse. Quant à sa pieuse mère, qui, dans ce qui s'était passé, voyait le doigt de la Providence, elle s'attendrissait à la seule idée du bienfait et du bienfaiteur. Ainsi, en cela comme dans tout le reste, leurs deux cœurs se trouvaient à l'unisson.

— Il était riche, disait quelquefois Victor! mais, à notre époque de bouleversemens, est-il une fortune assurée? peut-être a-t-il maintenant perdu la sienne, peut-être est-il dans le besoin... Si je le savais, si je

pouvais le rencontrer un jour, que je serais heureux de m'acquitter, en lui offrant une partie de ce que je possède!... Mais comment exécuter cette pensée? comment découvrir un homme, dont on ne connaît ni la demeure, ni le nom? Quand Laforêt habitait encore à Sommessous, il avait fait vingt démarches à ce sujet, et, de Caen, il avait écrit pour qu'on en fît encore; mais elles avaient été constamment infructueuses.

Cette impossibilité de retrouver celui à qui il devait tout lui inspira une résolution tout-à-fait neuve. Il chercha, dans les environs, un jeune garçon, malheureux et intéressant comme lui, comme lui sans pain et sans asile. Il le prit, et se chargea de son avenir. Touchante illusion d'une ingénieuse reconnaissance! il voulait payer à l'un la dette contractée vis-à-vis de l'autre; c'est ainsi que les anciens élevaient un tombeau vide, pour y pleurer un ami mort dans un pays lointain!...

Lorsqu'il eut fait donner à Gustave un commencement d'éducation, Laforêt l'appela près de lui, et l'occupa dans ses bureaux. Ce jeune homme était plein d'aptitude, et Victor, qui tous les jours s'attachait à lui par ses bienfaits, avait conçu d'avance une foule de projets pour son avenir.

Les choses en étaient là, et le protégé avait vingt ans, presque l'âge du protecteur, quand Simonet reçut la visite d'une très-jolie nièce de province. Gustave devint amoureux de la jeune fille, lui plut, et la demanda en mariage. On le refusa, parce qu'il n'avait pas d'état; mais Victor, facile et bon, vint au secours des

deux infortunés. Pour rendre cette union possible, et adoucir les parens Bas-Normands, il voulut bien améliorer le sort de son pupille; mais il y mit pour condition que l'abbé l'imiterait. Votre nièce, dit-il à Simonet, votre nièce est jolie et bien élevée, il faut une dot pour faire passer cela. Je la réclame. A ces mots, le pauvre homme devint pâle d'effroi; il essaya de se défendre et de balbutier quelques excuses; mais ce fut en vain. Serré de près, poussé dans ses derniers retranchemens par son adversaire, il lui fallut s'exécuter. Il promit alors, mais que cette promesse lui coûta, il promit de donner quatre mille francs à la jeune fille!... Pour cela, dit-il, il faudra me saigner à blanc.

Malgré la modicité du cadeau, Victor accepta; mais il exigea que le sacrifice fût consommé à l'instant même. Le cher oncle, en conséquence, se rendit sur-le-champ chez son homme d'affaires, et réalisa la somme convenue. Comme il en sortait muet, contristé et portant le deuil de sa munificence, il rencontra dans la rue, un groupe de curieux en contemplation devant des caricatures. Il s'y mêla, et crut bientôt sentir qu'on lui dérobait quelque chose. Il reconnait son voleur, s'élance à sa poursuite, entre avec lui dans une allée, et le saisit à la gorge. L'homme arrêté tombe aux genoux de son vigoureux antagoniste. Monsieur, dit-il, c'est ma première faute; ne me perdez pas, voici votre portefeuille. Désarmé par ces paroles et par un accent de bonne foi, l'honorable académicien lâche prise, gronde quelque peu, et s'éloigne sans porter plainte.

Rentré chez lui, quelle est sa surprise! Ce n'est pas quatre mille francs en billets de la Banque de France, qui lui ont été rendus, c'est cinquante mille francs en bank-notes. Le voleur éperdu s'était trompé de portefeuille!

Simonet, qui avait de la probité, fit toutes les recherches, toutes les publications possibles dans les journaux, pour découvrir le propriétaire de ces effets. Point de réponse, nul indice même qui pût le mettre sur la voie. Il lui fallut prendre son parti, et se résigner à garder l'argent. Dans la joie qu'il en éprouva, et conformément sans doute à un proverbe trop connu pour que je le cite, il eut alors un accès de libéralité. Eh bien! dit-il en enflant ses joues et en épanouissant sa figure, puisqu'il en est ainsi, puisque le ciel nous vient en aide, je serai grand, et Adèle sera heureuse!...

En conséquence, il se remboursa d'abord de ses quatre mille francs. Il donna ensuite quarante-six mille francs gratis à sa nièce : c'est la seule fois qu'il ait été généreux.

XIV

VICTOR VA A L'EXPOSITION; CE QU'IL Y VOIT. DÉSESPOIR.

Victor n'avait pas encore une grande fortune, mais il ne pouvait manquer d'y arriver bientôt; car il se

trouvait, dans la haute banque, l'un des premiers par les affaires, et le premier par son talent. Son nom était connu sur toutes les places de l'Europe, et sa signature inspirait la confiance à Berlin comme à Londres, à Francfort comme à Cadix.

On pense bien qu'avec une position pareille, il était à même de faire les mariages les plus brillans. Quand un homme est riche, il trouve partout des femmes qui désirent l'épouser pour son bon caractère. Victor reçut, en ce genre, de nombreuses propositions, mais il les refusa toutes. Son amour métaphysique lui avait long-tems suffi ; et bien qu'à force de le combattre, il fût parvenu, non à l'étouffer, mais à l'affaiblir, il était resté, dans son esprit, une exigence romanesque, qui lui faisait repousser toute espèce d'insinuations. Il avait d'ailleurs des rechutes d'amour assez fréquentes. Le souvenir de la mystérieuse jeune fille le poursuivait de loin en loin; et, à certaines époques, il en rêvait la nuit, il y rêvait le jour.

Pour échapper à cette obsession d'idées qui le fatiguaient et le charmaient à la fois, il avait la ressource du travail et celle du raisonnement. Est-il possible, se disait-il, qu'un homme sérieux comme moi se laisse aller à une semblable chimère ? qu'un homme doué de bon sens aime une femme qui n'existe pas ? Si un tel fait était connu, il y aurait de quoi en mourir de honte.

Après s'être ainsi gourmandé lui-même, il prenait le dessus pour quelques jours, et imposait silence à une faiblesse dont il avait, du reste, fort peu multiplié les

confidens. Sa mère, sa tendre mère ignorait tout; et si Jules savait quelque chose, c'est que la camaraderie, l'occasion et des ouvertures du même genre avaient provoqué cet aveu. Ajoutons qu'il n'était pas à se repentir de l'avoir fait.

Il y avait six mois que, maître de lui-même, Victor se livrait sans réserve aux travaux du cabinet, et que les choses d'imagination ne troublaient plus sa paisible existence, lorsque le souvenir de celle qu'il croyait avoir oubliée vint l'assaillir encore au milieu de ses registres et de ses commis. Après d'inutiles efforts pour le chasser, impatienté de son impuissance, il sortit à pied dans l'espoir de se distraire et se dirigea vers le Louvre sans savoir pourquoi. C'était l'époque de l'Exposition. Porté par le flot des curieux, il entre, il se promène, il parcourt plusieurs salles et regarde une foule de tableaux sans les apercevoir. Loin de se décourager pourtant, il continue d'errer au milieu de la foule. Après une demi-heure de cette marche purement machinale, il sent peu à peu son ennui disparaître, et diminuer le vague de son esprit. Bientôt il sait où il est, il prête attention à ce qui l'entoure, il considère avec intérêt les tableaux qu'il rencontre, et finit par avoir toute la liberté de sa pensée.

Le sentiment de cette situation le rendit heureux. Il marchait et respirait à l'aise. Entré malade, il se félicitait de sortir guéri, quand, tout-à-coup, à la porte même du Musée, ses yeux se toublent, ses jambes fléchissent, un froid saisissement s'empare de tout son corps... Puis, dans le même instant, le sang reprend

son cours, et la vie, le bien-être, affluant rapidement de toutes parts, ont ranimé ses forces, coloré ses joues, épanoui son cœur.

Que s'était-il donc passé, et qui avait produit ces deux commotions violentes ? Le croirait-on ? Il venait de découvrir, de contempler, de reconnaître... le portrait, oui, le portrait à l'huile, au naturel, en grand... de qui ? de la vierge de ses rêves !... Ce n'est point un prestige, une illusion : voilà sa taille aérienne, voilà sa bouche, pleine à la fois d'expression et de modestie, voilà ses traits si fins, sa douceur animée, et le sourire de ses yeux !

— Elle existe ! dit-il alors en bondissant de joie, elle existe, je la verrai ! A ces mots il saisit son livret précipitamment, il en parcourt, il en presse les feuillets. Arrivé à la page qu'il cherche, qu'aperçoit-il ? Point de nom, mais cette indication unique : *Plusieurs portraits de femmes sous le même numéro. Peintre, M. Ernest.*

Il jette la brochure à ses pieds, et demeure pétrifié de désespoir. Mais bientôt une idée naturelle s'offre à son esprit : le peintre connaît l'adresse, le peintre me la donnera ! Ramasser le livret, y chercher la rue de l'artiste, prendre une voiture, voler au domicile indiqué, fut pour Laforêt l'affaire d'un moment. Il sonne, il entre, il se présente, les yeux égarés, le visage en feu, il demande à l'auteur du portrait de vouloir bien lui dire l'adresse de l'original.

— Monsieur, quels sont vos droits pour la réclamer ?

— Mes droits!... J'ai le plus vif désir de la connaître.

— Je ne puis vous la donner.

— Il y va de mon bonheur, de mon existence!

— Monsieur, ce portrait est un portrait de fantaisie.

— Impossible! je sais qu'elle existe.

— Il me semble que je suis croyable quand j'affirme un fait.

— Elle existe, j'en suis sûr! et j'exige...

— J'ai eu l'honneur de vous déclarer, et je vous répète, que c'est un ouvrage d'imagination.

En achevant ces mots, le peintre, homme froid, âgé, et dont j'aurai occasion de vous parler encore, conduisait poliment son interlocuteur dans la direction de la porte. Celui-ci eut beau insister, remplacer le ton élevé par le ton caressant, les menaces par les prières, tout fut inutile. L'artiste impitoyable l'accompagna gracieusement jusqu'à l'escalier, proféra un dernier refus, et salua notre jeune visiteur avec la même politesse et la même impassibilité.

Le coup fut terrible, et Victor passa la nuit dans la plus vive agitation. Le lendemain et les jours suivans, il eut beau, sous divers prétextes, envoyer secrètement des émissaires pour essayer d'avoir des renseignemens par eux; réponse toujours négative de la part du peintre.

Battu de ce côté, l'infortuné ne se rebuta point. Si elle est ici, si elle existe, dit-il, c'est dans les lieux publics que je pourrai la trouver, car elle est, à coup sûr, provinciale ou étrangère. Aussitôt il se met en quête. Il fré-

quente les spectacles, les promenades, les bibliothèques et les musées. Il parcourt les environs de Paris, surveille toutes les réunions, devient l'habitué de toutes les fêtes. Dans ces courses multipliées, il examine tous les visages de femmes, il plonge du regard sous tous les chapeaux, il interroge toutes les tailles. Vains efforts! démarches perdues! Après avoir négligé un mois ses travaux, après avoir, durant un mois, passé inutilement dehors une partie de ses nuits et toutes ses journées, le malheureux Victor rentra chez lui, et se remit aux affaires, plus découragé et plus amoureux que jamais.

XV

LE CAFÉ AU LAIT — PEINES DE CŒUR. VIERGE DE RAPHAËL.

Depuis que la chimie s'est introduite dans les arts, notamment dans celui de la cuisine, les plats ne sont pas devenus meilleurs, mais on sait un peu mieux pourquoi ils sont bons. L'analyse et la théorie nous apprennent qu'en ce genre on réussit généralement par les contrastes, et que rien ne flatte le palais plus agréablement que le mélange de l'acide et du doux, du sucré et de l'amer. Le talent culinaire consiste à varier, à multiplier, à déguiser ces oppositions; et c'est ainsi que les savans expliquent le succès du café au lait,

qui est devenu, dans l'Europe moderne, le déjeuner à peu près universel.

Ce qui est vrai dans l'ordre physique ne l'est pas moins dans l'ordre moral ; il y faut aussi des combinaisons et des mélanges. La continuité du plaisir est insipide, l'homme a besoin d'impressions, non-seulement diverses, mais contraires ; il a besoin de privations et de souffrances.

Le jeune Laforêt en était précisément là. Au milieu des nombreuses situations qu'il avait traversées, il lui manquait d'avoir été malheureux. Ce complément du bonheur lui fut donné.

Le pauvre garçon passa, dans l'anxiété la plus cruelle, les trois mois qui suivirent sa visite au Musée. Son chagrin était d'autant plus vif, qu'il n'osait le confier à personne. De tels incidens, il le sentait bien, n'étaient point en rapport avec la gravité de son état et celle de son caractère. Comme le tems adoucit tout, il arriva qu'après quelques mois, l'abattement, chez lui, prit la place du désespoir ; la mélancolie, celle de la douleur. Il essaya de se guérir tout-à-fait ; mais, malgré ses efforts, le vide et la langueur le suivaient partout. Il donnait quelquefois le change à son esprit, jamais à son cœur. La tristesse s'était infiltrée en lui, était devenue presque physique. Si, au milieu de ses calculs de banquier et de ses études d'artiste, il perdait parfois la pensée de son malheur, il en avait toujours la sensation.

Cette douloureuse existence devint si visible en se prolongeant, qu'elle frappa l'inattentif Saint-Fresne. Il

en fut ému, et voulut y porter remède; mais il fallait une main plus délicate que la sienne. Avec sa maladresse accoutumée, il attrista son ami, en s'efforçant de l'égayer. Dans l'ardeur de son zèle, il le raillait, le persiflait, aiguisait de jolis mots sur le financier romanesque!

Victor avait en effet ce défaut, qu'il devait en partie à sa mère, en partie au siècle et au monde dans lesquels il avait vécu. Qui n'est pas un peu romanesque aujourd'hui? Il y a de l'exagération dans les mots, dans les idées, dans les livres, dans l'air; chacun est en représentation vis-à-vis de lui-même, chacun se regarde faire, s'écoute sentir, et, tout plein de ce qu'il a lu, enfle ses passions pour y atteindre. Ce travers, presque universel, est le résultat de trois cents ans de civilisation raffinée. A la renaissance des arts, les auteurs de romans, pour produire de l'effet, n'empruntèrent à la société que les situations bizarres, les caractères outrés, les passions exaltées; et en cela, ils furent narrateurs très-infidèles. Mais leurs ouvrages, beaucoup lus, ont fini par agir graduellement sur nous. A force de peindre des mœurs fausses, ils les ont rendues vraies; à force de montrer l'exception, ils en ont fait la règle. De là vient que, de notre tems, le naturel le plus parfait est toujours un peu artificiel.

Tel était notre ami Victor. Son imagination ardente l'était devenue davantage avec les années; et comme les affaires de banque le satisfaisaient peu, c'est au dehors qu'elle cherchait un aliment.

Quand Jules s'aperçut que les épigrammes ne réus-

sissaient pas, il prit un autre ton pour regagner la confiance de son ami. Il y parvint, et leur situation respective redevint simple et facile. Victor raconta son aventure, il la raconta vingt fois, et Saint-Fresne écouta toujours. C'est le meilleur calmant pour les plaies du cœur, mais ce calmant ne les ferme pas.

Les choses en étaient là, lorsque, parcourant un jour les galeries du Louvre, Laforêt fit remarquer à Jules une belle tête de Raphaël, qui ressemblait, selon lui, à la dame de ses songes. L'idée de cette analogie frappa Saint-Fresne, qui bâtit tout un plan là-dessus. En conséquence, il se présente un matin chez notre banquier, traverse bruyamment les antichambres, arrive à lui, et, du ton grave qu'il prenait toujours, quand il allait faire quelque sottise :

— Remerciez-moi, dit-il, je viens vous rendre un service.

— Quel service?

— Je vous apporte des nouvelles de votre inconnue.

— Où est-elle? que fait-elle? parlez.

— Brrrrr... quelle pétulance!

— Au fait, je vous en supplie.

— Eh bien! votre inconnue...

— Mon inconnue?...

— N'existe pas, et vous êtres épris... d'une Madone.

— D'une Madone?

— Vos yeux l'avaient admirée dans quelque peinture; vos rêves l'ont reproduite habillée à la moderne; votre amour n'est qu'une réminiscence.

— Quelle folie!... Et l'exposition! et le peintre?

— Le peintre est un plagiaire aussi. Vous avez tous deux pris à Raphaël, lui un joli portrait, vous une maîtresse. La preuve, la voici :

Il sonne à ces mots, et on apporte de l'antichambre un tableau fraîchement encadré. Il avait fait copier la Vierge du grand-maître, et il l'offrit à son ami, avec accompagnement d'éclats de rire et de réflexions, qu'il essaya de rendre fort gaies.

Cette plaisanterie, qu'il trouvait excellente, ne parut pas telle à l'amoureux Victor. Elle avait un côté vrai, qui le blessa. Il se demanda, quand il fut seul, si ce badinage ne cachait pas un grand fonds de raison. En effet, se disait-il, cette femme que j'adore, qui me garantit qu'elle soit au monde? Le seul homme qui ait pu la connaître déclare formellement qu'elle n'existe pas. Quant à la ressemblance qui me frappe, ne peut-elle pas être un des mille jeux du hasard?... Et sur la foi de pareilles chimères, j'ai laissé exalter mon imagination, compromis mon avenir, troublé mon bonheur! Insensé! qu'ai-je fait de cette sagesse dont j'étais si fier, de cette rectitude d'esprit qu'on estimait en moi?... Je suis bien malheureux! Eh quoi! cet espoir tant caressé par moi serait détruit? ma vie entière serait un long rêve, et de tout ce qui a jusqu'ici charmé mon existence, il n'y aurait de réel que mon amour?

Telles étaient les pensées tumultueuses qui se pressaient, s'entrechoquaient dans sa tête.

Après tant de jours d'illusions, tant de nuits de béatitude, tombé de si haut, le pauvre jeune homme en

était tout brisé, et put même craindre un moment que la violence de sa chute ne fît détraquer sa raison. Heureusement pour la nature humaine, qui sans doute n'y résisterait pas, les profondes émotions ne sont pas durables. La réaction n'est jamais loin ; et à la suite d'oscillations plus ou moins longues, l'équilibre se rétablit. C'est ce qui eut lieu pour Victor. Il traversa une semaine d'agitations pour arriver à l'état de ne.

Saint-Fresne, qui avait pitié de lui, et ne lâchait pas prise, vint le voir précisément alors. Il s'approcha de lui avec intérêt, et lui prenant la main :

— Votre situation, lui dit-il, m'afflige. Pour en sortir, il faut frapper un grand coup, il faut essayer des plaisirs, et vous attacher à une femme. Afin de détruire cet amour fantastique, laissez-moi vous introduire dans un monde vrai, qui vous fera oublier l'autre. Là, du moins, vous trouverez un avantage, vous verrez votre ennemi en face.

Moitié convaincu, moitié de force, l'excellent Victor céda. On le conduisit dans un salon élégant, où tout était nouveau pour lui, et où sa curiosité fut vivement excitée. Sous les yeux et la direction de Jules, il fit sa cour, il fut aimable et bien vite aimé. Le succès l'anima, il se rendit pressant, il devint tendre, et déjà les obstacles s'aplanissaient devant lui ; mais au moment décisif le courage lui manqua. Cette aventure, comme on voit, tourna un peu court, et ne fit qu'attirer sur Laforêt les sarcasmes de son ami. Elle eut un autre résultat pourtant, celui de l'arracher à sa mélancolie, et

de le rendre à ses travaux. S'il ne réussit pas dans ses efforts pour en aimer une autre, il parvint à se distraire un peu de celle qu'il aimait.

Dans les premiers jours de ce changement, il fut si heureux, qu'il s'en exagéra l'importance et se regarda comme sauvé. La gaîté lui revint; il courait les bals, les salons; il se réjouissait, il s'étourdissait, il croyait à sa guérison, et en parlait sans cesse à Jules. Hélas! le pauvre garçon avait plus de bonne foi que d'expérience; il ignorait qu'on aime encore, quand on dit tant qu'on n'aime plus.

XVI

VISITE D'UN NOUVEAU PERSONNAGE. DÉPOT D'ARGENT.

— Entrez, bon abbé! Je ne suis pas chez moi, mon portier a dû vous le dire; mais je lève bien volontiers la consigne pour vous.

— Permettez, mon cher monsieur, que je vous présente M. d'Alincourt, ami de Saint-Fresne depuis six mois et le mien depuis vingt ans... Il s'agit de déposer trois cent mille francs entre vos mains.

— A vous? cher abbé! je vous en fais mon compliment.

— A moi, juste ciel! y pensez-vous?... Trois cent

mille francs à moi ! Est-ce qu'un pauvre académicien a jamais possédé une pareille somme?

— Abbé, ne vous faites donc point si petit ! Vous n'êtes pas seulement académicien, vous êtes employé de l'État. Outre les quinze cents francs de l'Institut, vous avez, au Trésor, un traitement que vous touchez, dit-on, avec beaucoup d'exactitude. Précédemment, et de tems immémorial, vous en receviez un aux fermes et gabelles ; vous n'avez donc jamais manqué ! En résumé, vous vivez de rien, vous placez vos fonds à gros intérêts, donc vous êtes tout cousu d'or !

A ces mots, Simonet pâlit ; il essaya de balbutier qu'il n'avait pas été heureux dans ses placemens, et qu'il avait perdu ses faibles économies. Puis un gros soupir s'échappa de sa poitrine. Il était difficile, en effet, de mettre le brave érudit dans une situation plus pénible ; et c'est ce que remarqua Laforêt. Il avait bon cœur, il eut pitié de lui, et, pour changer d'entretien, se tourna vers l'inconnu. Ce dernier était un petit homme, assez jeune encore par l'âge, mais usé par la maladie et la souffrance. Il avait les yeux enfoncés et brillans, le dos voûté et la figure animée, les idées vives et la parole lente : c'était, en un mot, un vieillard de quarante-cinq ans.

Quand il s'aperçut que Victor le regardait, et semblait attendre une explication. — Monsieur, lui dit-il, ce qui m'amène auprès de vous, c'est l'estime que vous m'inspirez, et dont j'espère vous donner des preuves.

Vous avez devant vous le plus malheureux des hom-

mes! Après six mois de l'union la plus douce avec la seule femme qui m'ait jamais été chère, je l'ai perdue, et ma vie, depuis lors, s'est consumée dans les regrets. Il ne me reste, de ma famille entière, que des parens assez proches pour hériter selon la loi, et pas assez pour m'aimer. Je m'étais entouré d'eux, cependant; ils avaient mon affection et je croyais à la leur; mais un incident vient de m'apprendre que ces hommes, comblés par moi de marques d'amitié, en étaient indignes; que mes dons, loin de les satisfaire, n'ont fait qu'irriter leur cupidité; et qu'au lieu de me savoir bon gré de ce que je devais leur laisser en mourant, ils me savent mauvais gré de vivre. Cette découverte, comme vous pouvez croire, a changé mes sentimens à leur égard. Il serait trop pénible d'enrichir des ingrats! Je ne le ferai point, et tel est le motif de ma démarche auprès de vous.

— Le parti que vous prenez, monsieur, est grave et sûrement juste. Permettez-moi néanmoins de répondre par une observation à la confiance dont vous m'honorez. Je me considère, en cette circonstance, comme un magistrat, comme un confesseur, en quelque sorte. Êtes-vous certain que vos parens répondent si mal à vos bontés pour eux.

— Extrêmement certain. A l'exemple de certain personnage de comédie, je n'ai point fait le mort pour éprouver mes héritiers; un tel artifice est au-dessous de mon caractère. Mais le hasard m'a servi : une léthargie réelle de quelques instans m'a mis à même de tout voir et de tout entendre... Imaginez, monsieur,

combien il est cruel d'avoir autour de soi, près de soi, des hommes dont l'avide impatience voudrait hâter le tems, qui interrogent vos yeux, épient vos douleurs, comptent vos pulsations, et semblent croire que chaque jour que vous vivez est un vol que vous leur faites ! Voilà ma position, voilà ma vie.

(Ici, il fit une petite pause, puis il reprit :)

La parenté, quand elle n'est pas directe, n'est qu'une occasion pour s'aimer. L'occasion manquée, il ne reste rien, et c'est ce qui m'arrive !... J'ai dénaturé tous mes biens, et je vous en apporte le produit, dont je disposerai. Oui, monsieur, ma résolution est irrévocablement prise : mes amis seront mes parens puisque mes parens ne sont pas mes amis.

En achevant ces mots, le digne homme s'arrêta comme oppressé sous le poids de ses pensées, Simonet lui tendit la main, et Victor s'approcha pour lui offrir des consolations et des soins; mais M. d'Alincourt le repoussa avec douceur.

Vous vous méprenez, dit-il, sur la cause de mon agitation ; elle est toute physique. Depuis long-tems, je suis atteint d'une maladie organique qui ne finira qu'avec moi ; et comme j'ai des connaissances en médecine, je pourrais fixer d'avance le jour et presque l'heure où finiront tous mes maux. Sans doute, mes anciens chagrins et les nouveaux ont dû aggraver mon état. Pourtant, je vous l'assure, l'ingratitude de mes proches ne m'a point ému trop vivement. Je suis accoutumé aux petites passions des hommes, et la mort est en face de moi !... Dans la détermination que je

viens de prendre, ce n'est donc point la haine qui m'a guidé! Si je substitue ma volonté à celle des lois, c'est moins pour punir des gens que je n'estime pas, que pour récompenser ceux que j'estime. Je ne suis pas rancuneux, je suis juste.

Quoi qu'il en soit, monsieur, ajouta-t-il en reprenant péniblement son haleine, c'est vous que j'ai choisi pour exécuteur testamentaire; ayez la bonté de recevoir mon capital. J'ai, sur l'emploi que j'en ferai, des projets qui me demandent quinze jours de réflexion. Quand j'aurai terminé, je viendrai vous en instruire. Si, avant ce tems, le ciel disposait de moi, j'ai pris des arrangemens provisoires que mon notaire vous communiquerait. Mais je vous reverrai, dit-il en regardant Victor affectueusement, oui, je vous reverrai, j'en ai l'assurance... Peut-être, n'êtes-vous pas entièrement étranger à mon projet! Je ne m'explique pas davantage; mais je vous reverrai, comptez bien que je vous reverrai!...

En prononçant ces paroles, le bon M. d'Alincourt lui serra la main, et s'éloigna lentement, appuyé sur le bras de Simonet. Arrivé à l'extrémité de l'appartement, il adressa un nouvel adieu à Victor. Puis, quand il fut au bas de l'escalier, il se retourna; et apercevant en haut le jeune banquier que l'attendrissement rendait immobile, il le salua encore d'un bienveillant et douloureux regard!...

XVII

SILENCE DE M. D'ALINCOURT. — SIMONET MEURT.
CAUSES DE SA MORT.

Pendant huit jours, Laforêt ne cessa d'apercevoir les traits décolorés et amaigris de son nouveau client; pendant huit jours, cette pâle et maladive figure le suivait en tous lieux et posait devant lui. Il ne l'avait vu qu'une fois; il le connaissait à peine, et déjà il ne pouvait l'oublier. Il y avait quelque chose, en effet, de si affectueux dans son regard, de si vrai dans ses manières, de si attendrissant dans son histoire! Sa voix cassée était si expressive, sa simplicité si éloquente, ses yeux éteints si touchans! L'intérêt qu'excitait sa vue, et la convenance parfaite de son langage suppléaient à l'énergie qu'il n'avait plus. Ses sons étaient articulés à peine, et néanmoins, pas une parole de perdue; il était entendu à force d'être écouté!

Victor n'avait pu manquer d'éprouver une vive sympathie pour cet excellent homme, et désirait ardemment une seconde visite. Pour la lui faire attendre, la curiosité se joignait à l'affection. Il n'avait point oublié ces paroles mystérieuses : Peut-être n'êtes-vous pas étranger à mon projet!... Il les examinait, les commen-

tait, les retournait de mille manières, et ne leur trouvait aucun sens. Il demanda, sur ce sujet, quelques explications à Jules, qui ne put pas les lui donner, et à Simonet, qui probablement ne le voulut pas. Après un mois d'inutile attente, il apprit enfin que le bon vieillard avait été sérieusement malade, et commençait seulement à se rétablir. Telle était la cause de son long silence.

Simonet, de son côté, vieillissait beaucoup, et avait des infirmités qu'un incident vint aggraver. Saint-Fresne, ainsi que je l'ai dit, ne réussissait nullement à gérer lui-même son patrimoine. Pour tâcher de se relever un peu, il joua; et cette tentative fut très-malheureuse. Des pertes énormes le forcèrent de réduire encore une fois sa dépense, et, qui plus est, de vendre l'hôtel qu'habitait sa famille depuis soixante ans. Cette dernière circonstance causa un vif chagrin à Simonet. Il ne chercha point à le dissimuler; mais je dois dire, historien fidèle, que ce qui l'affligea le plus, dans cette catastrophe, c'est l'obligation où elle le mit de chercher gîte ailleurs.

Il lui parut bien dur de demeurer chez lui, après avoir demeuré si long-tems chez les autres! Il avait tellement pris l'habitude de cette manière d'être, que l'idée d'une existence différente ne s'était jamais offerte à son esprit. Quand il fut question de vente, quand on lui glissa à l'oreille le mot de déménagement, il en fut bouleversé. Payer un loyer, lui! défrayer une maison!... cette pensée le révoltait. Il habitait là depuis tant d'années, qu'il y avait prescription à ses yeux. Le

jour où il ne lui fut plus possible de douter de son malheur, le jour où on lui signifia de partir, il en devint malade. Il s'indignait contre le sort, contre Jules, contre tout le monde : il voulait prendre les créanciers et l'acquéreur à parties !

Il fallut bien se résigner pourtant; il fallut quitter cette brillante maison, cet appartement commode, où il avait habité pendant cinquante-deux ans, où, pendant cinquante-deux ans, il avait été logé, nourri, chauffé, éclairé et défrayé de toute chose! Que la séparation fut cruelle! que les adieux furent touchans ! Il y avait dans sa douleur quelque chose de si vrai, qu'elle frappait tout le monde; de si grotesque, que chacun s'en amusait. Plusieurs plaisans, témoins des sanglots de son départ, proposèrent de mettre à la porte de l'hôtel l'affiche suivante :

Maison à vendre ou à louer,
avec ou sans Simonet.

La perte d'argent n'était pas, dans cette conjoncture, le seul motif qui le troublât; il avait, de tout tems, parlé de son peu d'aisance, et son séjour dans la famille Saint-Fresne pouvait contribuer à répandre cette opinion. Mais sa sortie, il le sentait bien, devait produire un effet contraire; il lui faudrait dépenser, et dépenser publiquement !...

Un parent le sauva de ce double danger. Le caissier Gustave qui, on se le rappelle, avait épousé la nièce, vint offrir à l'oncle une franche hospitalité. Simonet

aperçut bien les raisons multipliées qui devaient l'empêcher d'accueillir cette proposition; mais comme un refus eût été un aveu, l'honnête oncle accepta pour ne pas se compromettre. Cet incident en amena un autre. A la nouvelle de l'arrangement qui venait d'être fait, les neveux et nièces de province tremblèrent tous pour l'héritage; et généreux par avidité, quand Gustave l'était par affection, ils se cotisèrent pour assurer une rente à leur parent. Mis en demeure de cette manière, l'honnête oncle n'osa refuser, et accepta encore pour ne pas se compromettre.

Ainsi, il recevait son revenu deux fois; ainsi, riche, il vivait aux dépens de ses pauvres collatéraux, hébergé par les uns, et pensionné par les autres!... Si c'était une spéculation, elle n'était pas neuve. Il existait, dans Rome dégénérée, une classe d'opulens célibataires, égoïstes surannés, qui vendaient leur succession au plus offrant, et faisaient payer chèrement, de leur vivant, une fortune qu'ils ne devaient livrer qu'après leur mort. L'honorable académicien n'ignorait pas ce trait d'histoire, et peut-être son érudition s'en était-elle aidée dans le cas présent.

Quoi qu'il en soit, il ne profita pas long-tems de cette ingénieuse position. Il mourut six mois après se l'être faite; et ce fut seulement alors que l'on connut la vraie situation de ses affaires. Ses éternelles jérémiades n'avaient convaincu personne, et on lui croyait généralement de l'aisance, c'est-à-dire, un millier d'écus de revenu annuel. A l'inventaire, quelle ne fut pas la surprise et des héritiers et des gens de loi!... Ils

trouvèrent, dans le coin poudreux d'un vieux meuble, une seule inscription, il est vrai, mais cette inscription était, le croirait-on ?... de trente mille francs sur le grand-livre!!!... C'est avec son traitement de mille écus, économisé et placé de mois en mois, qu'il était parvenu à se créer une fortune, que les fonctionnaires les plus largement rétribués n'ont peut-être jamais acquise ! Effet puissant d'une faible cause, immense résultat d'épargnes imperceptibles de tous les instans ! Intérêt composé et économie, on ne sait pas assez la valeur de ces deux mots !...

Bien que jamais il n'eût dépensé une parcelle de son capital, Simonet fut heureux à sa manière. Il eut le bonheur de posséder une très-jolie fortune, assaisonné du plaisir de la cacher. Il ne se donnait pas les jouissances, mais il en avait le signe représentatif; et la félicité de sa vie entière était résumée par ces paroles : Il avait pu et n'avait pas voulu.

On hasarda, sur les causes de son décès, beaucoup de conjectures. Généralement, on l'attribua au chagrin du déménagement combiné avec celui d'avoir doté sa nièce; d'autres personnes en firent honneur à plusieurs indigestions successives qu'il accumula vers cette époque; d'autres enfin prétendirent que le froid y fut pour quelque chose : opinion qui n'est pas dénuée d'une sorte de vraisemblance, attendu que, dans les dernières années, c'était à ses dépens qu'il se chauffait.

Chargé de prononcer entre ces assertions si différentes, je prendrai la liberté de dire qu'aucune n'est

fondée. Le travers commun est de ne vouloir pas que les grands hommes aient une mort simple et naturelle; ce fut pourtant celle de Simonet. Je sais, d'une manière positive, qu'il a succombé à une maladie de foie, pendant qu'on le traitait pour une maladie de cœur.

Il s'était élevé, entre ses médecins, une vive controverse sur le siège du mal; et celui qui le plaçait au cœur était resté maître du champ de bataille. Il le traita dans cette hypothèse, et Simonet mourut. Lorsqu'ensuite l'autopsie vint apprendre que la région du cœur était intacte, loin de se déconcerter, le docteur s'en félicita, et dit d'un air de triomphe : Il est mort, c'est vrai, mais il est mort guéri !

XVIII

PAR QUI VICTOR EST DEMANDÉ EN MARIAGE. SON REFUS.

Saint-Fresne marchait le premier, d'un air réfléchi qui ne lui était pas ordinaire, et M. d'Alincourt le suivait, péniblement appuyé sur le bras de deux valets en livrée. Après avoir traversé les appartemens, parvenus tous deux au cabinet de Victor, ils s'arrêtent un instant pour recueillir, l'un ses idées, l'autre ses forces.

La porte s'ouvre à deux battans, les visiteurs sont

introduits et s'asseyent. Leur entourage muet, leur tenue silencieuse, avaient quelque chose d'imposant. Ému à l'aspect douloureux de M. d'Alincourt, surpris du visage sérieux de Jules, Victor attendait!... Sur un signe du pauvre malade, son compagnon prend la parole. L'air de gravité n'allait guère à Saint-Fresne. En cherchant à le prendre, il s'entortilla dans un préambule; et après une petite préface embrouillée, dans laquelle, arrivé à la fin d'une phrase, il en avait oublié le commencement, il perdit courage; et, laissant tout-à-coup la rhétorique, proposa nettement à son ami d'épouser sa sœur.

— Votre sœur? O ciel! vous avez donc une sœur?

— Puisque vous l'ignorez, je suis bien coupable; je le suis envers vous, à qui j'aurais dû en parler mille fois, et envers ma sœur, qui est un ange!

— Mais comment n'est-elle pas ici? comment n'habite-t-elle pas avec son frère?

— Vous connaissez ma vie dissipée, je n'ai pas voulu qu'elle en fût témoin. Je l'ai tenue éloignée, afin qu'elle valût mieux que moi. Ai-je mal fait?... Il y a bien une autre raison, mais je n'ose pas la dire. Elle et moi, nous n'avons pas eu la même mère; la sienne me traitait comme si je n'étais pas de la famille; et quoique ma pauvre Sara fût étrangère à cette injustice, et que jamais je ne l'en aie rendue responsable, il en est résulté pourtant que nous nous sommes beaucoup moins vus et un peu moins aimés. A la mort de mon père, elle habita deux ans près d'une vieille tante, et le jour où elle la perdit, elle fut recueillie par une pa-

rente éloignée qui demeure en Basse-Bretagne. Depuis lors, je l'avouerai à ma honte, je n'ai vu Sara qu'une fois. Mais je n'ai pas cessé un moment de correspondre avec elle... ou plutôt, je me trompe, c'est elle qui correspond avec moi! Car, j'ai ce tort-là encore; ingrat, paresseux que je suis, elle ne se lasse pas de m'écrire, et je ne me lasse pas de ne point lui répondre!...

— Malheureuse enfant! que je la plains!

— Vous avez bien raison, Victor!... c'est un ange, et je suis un misérable! mais n'importe... Abordons les faits. Née d'un autre lit, ma bonne Sara n'a rien que ce que mon affection lui destine. Epousez-la, et je lui donne la moitié de ce qui me reste.

— Moi, Saint-Fresne?

— Acceptez, c'est autant de sauvé!... Je me connais, cher ami; je suis en veine de perdre, et un jour peut-être je serai trop heureux de retrouver ma sœur. Ainsi, point de façons; faites cela pour moi, je vous prie... et faites-le pour vous.

Ici, Jules se tut, et Laforêt l'imita.

M. d'Alincourt alors, avec son filet de voix si pénétrant, prononça les paroles suivantes : — Mon cher monsieur, je me joins avec ardeur à mon jeune ami; et si vous agréez sa demande, les cent mille écus déposés entre vos mains accroîtront la dot de sa sœur. Vous ferez donc à la fois une bonne action et une bonne affaire. Cette enfant m'intéresse au dernier point; elle m'inspire de l'amitié, du respect, de la tendresse. Je l'ai vue hier pour la première fois; mais

il y a six mois que je la connais, car il y a six mois que je lis sa correspondance, et que je suis à même d'apprécier les trésors de son cœur et ceux de son esprit. Je n'essaierai point de vous dire toute mon admiration pour elle. Deux mots suffiront pour la rendre : elle a ranimé une vie éteinte, elle a passionné un vieillard. C'est moi qui le premier ai conçu l'idée de l'union dont il s'agit. Peut-être la proposition en est-elle un peu brusque; mais, pardon, je suis vieux, il faut que je me dépêche!...

J'ai formé ce projet le jour même où je vous ai vu pour la première fois; j'ai pensé qu'à une belle âme il fallait une autre belle âme. Ce mariage charmera la fin de mon existence, il donnera un air de fête à mes derniers instans. Ne repoussez donc point ma prière, ne refusez pas votre bonheur. Je vous connais tous deux, vous êtes dignes l'un de l'autre. Quand je lis dans son cœur, je crois que la récompense sera pour vous; quand je lis dans le vôtre, je crois qu'elle sera pour elle.

A ces mots, il s'arrêta ému et fatigué.

Victor rougit, et resta quelque tems silencieux. Puis, recueillant toute son énergie, et détournant ses yeux des yeux supplians du bon M. d'Alincourt, il le remercia d'abord de ses offres si obligeantes, et des choses si flatteuses qu'il lui adressait. Arrivant ensuite à la vraie question, sa réponse fut franchement négative. Pour la motiver, il se retrancha derrière sa mère. Elle est âgée, dit-il; elle n'a que moi, et est accoutumée à me posséder tout entier.

Ayant perdu, avec le tems, plusieurs des objets de son affection, elle tient à moi par les liens qui l'unissaient aux autres. Quand tout lui échappe, il faut bien que je lui reste, et qu'elle sache qui aimer!...

Dans cet état de choses, je ne puis, vous le voyez, répondre à vos trop bienveillantes invitations. L'admirable personne dont vous me parlez mérite un cœur sans partage. Plus elle a de vertus, plus je dois résister et me trouver indigne. Ma décision est prise; non seulement je n'accepte pas, mais j'éviterai de la voir, dans la crainte de l'aimer. Quelle serait ma position et mon malheur, entre deux femmes à qui je devrais toute ma tendresse? Ce que je donnerais à l'une, je l'ôterais à l'autre, et je n'aurais que le choix des injustices. Mon devoir est de prévenir un si triste combat, et le moyen d'y parvenir est tout indiqué : j'ai le droit de ne pas devenir époux, mais je n'ai pas celui de cesser d'être fils.

En parlant ainsi, il versa quelques larmes, et se jeta dans les bras de Saint-Fresne qui le pressa contre lui. Témoin muet de cette scène touchante, M. d'Alincourt comprit qu'il n'avait plus rien à espérer. Il se retira en exprimant des regrets, et en murmurant ces mots : Je sais maintenant ce qui me reste à faire.

Lorsqu'il fut sorti, Jules regarda son ami avec tendresse, et secouant tristement la tête : Mon pauvre Victor, vous êtes de très bonne foi, j'en suis sûr; et ce que vous dites, vous le pensez, au moins quand vous le dites! Mais je crains qu'ici vous ne soyez dupe de vous-même, et que vous n'agissiez, à votre insu,

sous l'impression d'un sentiment que je n'ai pas besoin de vous rappeler!...

Laforêt baissa les yeux et soupira. Jules prenant un peu de confiance quand il vit que son ami en manquait : De la raison, lui dit-il, et laissez là vos billevesées!... Le mot était vif et produisit son effet. Que voulez-vous! répliqua Victor d'un ton piqué; chacun a son travers et sa manière d'être. Vous avez été, toute votre vie, romanesque en affaires et positif en amour, permettez-moi d'être le contraire.

Saint-Fresne sourit de l'épigramme, et, lui serrant la main une seconde fois, alla rejoindre le pauvre malade. Mais avant de sortir, il se tourna encore vers Laforêt, et lui dit avec douceur : Vous avez tort, pour vous, pour moi, pour elle!...

XIX

VICTOR A SAINT-ROCH — LA MESSE DE MARIAGE. CE QU'IL Y VOIT.

Victor Laforêt avait grandi sous l'empire. Enfant lorsque dominaient les hommes que le dix-huitième siècle avait faits, recevant d'eux ses impressions, respirant la même atmosphère, il avait naturellement pris leurs habitudes, leurs préjugés et leurs passions. Alors, comme on sait, l'indifférence religieuse et le scepti-

cisme moqueur de Voltaire étaient traduits en actes de la vie privée. Vieillards et jeunes gens, monarchiques et républicains, tous se ressemblaient à cet égard, et sauf un petit nombre d'exceptions, il n'y avait plus de christianisme pratique que parmi les femmes et les enfans. Plus tard, et à l'exemple du maître, on revint un peu au catholicisme, considéré comme moyen de gouvernement. C'était là le point de vue, c'était le mot d'ordre, et, en le repoussant pour soi, chacun l'admettait pour les autres. Mon portier, qui date de cette époque, me disait hier en allumant mon feu qu'il fallait une religion pour le peuple.

Victor participait aux opinions que je signale ici; et sous ce rapport, il faut le dire, peut-être avait-il manqué sa vocation. Né avec une sensibilité vive et une âme tendre, il avait, par cela même, une tendance à la piété que les événemens avaient contrariée. Sa disposition à la rêverie et son exaltation romanesque n'étaient, suivant toute apparence, que le sentiment religieux détourné de son cours : c'était un emploi différent des mêmes facultés.

Quoi qu'il soit, ses opinions négatives et ses doutes en cette matière, Victor, sans en rougir, les cachait avec soin, et en voici le motif. Madame Laforêt, qui avait toujours été pieuse, le devint beaucoup plus à la mort de son mari. Une partie de ses qualités aimantes s'était alors trouvée sans objet; et cet excédent d'affection, c'est à Dieu qu'elle l'avait offert. Témoin de sa ferveur et des jouissances qu'elle y trouvait, notre

jeune homme n'eût voulu la troubler pour rien au monde; aussi évitait-il de lui parler religion. Il aurait craint, si son avis prévalait, d'ôter à sa mère l'oreiller de la foi, et s'il échouait, de l'effrayer sur le salut de son fils. Cette marque de déférence ne fut pas la seule. Il avait, dès l'enfance, contracté l'habitude d'accompagner, le dimanche, la bonne dame à l'église, et d'assister avec elle à l'Office entier. Plus âgé, il ne se déroba point à ce devoir. Ni ses opinions ni ses affaires ne purent l'empêcher de le remplir, même à Paris; et pour être agréable à sa mère, banquier, il quittait son cabinet, voltairien, il entendait la messe.

Comme on le pense bien, sa tenue dans le saint lieu était toujours convenable et recueillie; mais je n'ose prendre sur moi d'assurer qu'il s'unît constamment de cœur aux cérémonies qu'on y célébrait. Son esprit voyageait souvent; parfois, à l'*Introït*, sa pensée était sur la place de Londres; au *Lavabo*, sur celle de Pétersbourg. De tems en tems même, ce qui était plus grave, il se levait quand il fallait s'asseoir, et s'asseyait quand il fallait se lever. Mais ces petits scandales, lorsqu'ils avaient lieu, étaient réprimés par un regard sévère; et Victor, confus, se surveillait mieux à l'avenir.

Je dois ajouter qu'à la longue il se fit un changement en lui. Les chants d'église, toujours si simples et quelquefois si touchans, produisirent leur effet sur son âme d'artiste; elle s'amollissait, se fondait, et la mélancolie arrivait avec les larmes. Grande était alors l'édification. Madame Laforêt et l'honorable as-

sistance, jugeant notre banquier d'après elles-mêmes, prenaient son attendrissement pour de la piété. Peut-être n'avaient-elles pas tort de penser ainsi! La religion est beaucoup moins une idée qu'un sentiment; et Victor s'en apercevait à Saint-Roch. Pendant le silence, il était incrédule; quand l'orgue chantait, il était croyant.

Quelle que soit, au surplus, l'opinion qu'on se forme de lui à ce sujet, on ne peut que louer le motif qui le conduisait à la messe; et les personnes les plus pieuses diront, comme moi sans doute, à cette occasion : C'est aimer Dieu que d'aimer sa mère!

Vers l'époque à laquelle nous sommes parvenus, Madame Laforêt réclama un jour le bras de son fils pour aller à l'église. C'était l'anniversaire de la naissance de ce dernier, et la bonne femme n'oubliait jamais un anniversaire. Ils arrivent, ils entrent, et les voilà côte à côte, l'une récitant dévotement ses prières, l'autre recueilli, mais dans des pensées peut-être un peu moins conformes à la circonstance. Pendant qu'ils assistaient ainsi à la messe basse d'une chapelle latérale, quelque chose de plus imposant se passait dans le chœur. Une foule élégante et nombreuse s'y pressait autour du maître-autel, où le curé lui-même officiait; c'était une messe de mariage. Madame Laforêt, agenouillée et les yeux à terre, ne voyait rien, n'entendait rien; tant elle priait de cœur et d'âme, tant elle remerciait Dieu avec ferveur de lui avoir donné un si bon fils! Quant à celui-ci, absorbé dans ses réflexions, il était complètement étranger à ce qui se passait au-

tour de lui, lorsqu'un mouvement de l'auditoire attira ses regards et son attention.

L'orgue jouait un morceau d'une simplicité mélancolique; et un rayon de soleil, arrivé à travers les vitraux coloriés, faisait pâlir les cierges, en se projetant sur l'autel, dont un prêtre, blanchi par l'âge, descendait lentement les degrés pour s'approcher de ceux qu'il allait unir à jamais. Cette pompe touchante, ces effets de lumière, l'imprévu de ce spectacle, l'air imposant du prêtre, le silence religieux du public attentif, frappèrent vivement notre ami; et un frisson nerveux circula dans tous ses membres. Un groupe lui dérobait la vue de l'époux; mais ses yeux pénétraient jusqu'à la jeune femme, dont il apercevait distinctement, non le visage qui était caché, mais les vêtemens blancs, la toque virginale, la taille svelte et élancée.

Tout-à-coup, un léger bruit se fait entendre, une grande et unanime curiosité se manifeste; le respect pour le saint lieu empêche seul d'escalader les chaises; mais tous les yeux sont fixés, tous les cous tendus, et chacun retient son haleine!... Au milieu de cette attente universelle, le ministre s'avance gravement et adresse aux futurs les questions d'usage. Le long voile blanc se relève, la jeune fille paraît dans tout son éclat, et interpellée par le prêtre, prononce en tremblant le oui fatal. Dans ce moment, un cri perçant remplit la voûte, et un bruit sourd, semblable à celui d'un corps qui tombe, fait résonner les dalles de l'église!...

On se retourne, on regarde, on s'empresse. Tout s'explique alors : le corps inanimé, c'était Victor ; la mariée, son inconnue ! !...

XX

MALADIE — VISION — FUITE DE JULES.

Le délire dura quarante jours ; et pendant ce tems, des crises multipliées et périodiques, en usant les forces du pauvre malade, effrayèrent, sur son existence, les nombreux médecins qui le soignaient.

La situation était, en effet, des plus graves. A la suite du spectacle dont il avait été témoin, et immédiatement après sa chute dans l'église, une violente inflammation s'était manifestée au cerveau. Les secours les plus prompts, les plus fortes saignées ne l'avaient pu calmer, et le danger allait croissant. Ce jeune homme, si doux, avait des accès de rage ; cet excellent fils maudissait sa mère. A force de se rapprocher, le mal n'avait plus d'intermittences. Les jours étaient pénibles, les nuits cruelles ; quelquefois un sommeil lourd venait, non lui apporter un soulagement, mais changer ses souffrances : et après ce repos agité, l'irritation reparaissait plus vive encore. Minuit était l'heure redoutée ; alors, des rêves affreux avaient lieu ; alors, des mots saccadés et déchirans s'échappaient impétueusement de sa poitrine. Il se dressait furieux

sur son lit, et apostrophant ceux qui étaient là : Prêtre, arrêtez! s'écriait-il; elle est à moi, elle est ma fiancée! A ces exclamations, sa mère accourait, pâle, inquiète; il la repoussait avec dureté, et elle pleurait!... Il avait pris en horreur cette excellente femme. Sa vue le mettait hors de lui : Éloignez-vous, lui disait-il souvent, éloignez-vous! vous faites le malheur de ma vie... Et l'infortunée se cachait en sanglotant, dans un coin d'où elle pouvait le voir, et qu'elle ne quittait que pour aller prier.

Quelqu'un que l'on cherchait naturellement près de lui, et qu'on regrettait de n'y pas trouver, c'est Saint-Fresne. Il y aurait, certes, passé les jours et les nuits; mais un motif bien légitime, et surtout bien indépendant de sa volonté, l'en empêchait. Pour arrêter sa ruine, et ramener à lui la fortune qui s'éloignait, il avait, dans les derniers tems, spéculé sur les fonds publics. La première fois qu'il eut cette belle idée, le hasard en instruisit Victor, qui, prévoyant une catastrophe, et voulant la prévenir, organisa secrètement une contre-opération. Voici comment. Il alla trouver un agent de change autre que celui de Jules, puis il joua, au nom de ce dernier et en sens contraire, une somme précisément égale, avec la pensée de neutraliser une spéculation par l'autre. Ainsi, Laforêt ne compromettait que lui-même. Il se proposait de se taire si c'était lui qui perdait, de parler si c'était Jules... Il parla!

Saint-Fresne, sauvé par lui, fut très-touché de cette action généreuse. Mais, loin de suivre l'avis indirect

qu'elle renfermait, il ne profita de l'avantage qu'il y avait trouvé que pour se jeter dans des opérations nouvelles. Son bon ange, alors malade, n'était plus là pour le préserver; elles furent désastreuses. Il perdit tout ce qu'il possédait, et, pour éviter les prises de corps, fut réduit à s'enfuir. C'est en Espagne qu'il se réfugia, désespéré de sa ruine, mais beaucoup plus inconsolable de l'état affreux où il laissait son ami.

La position, en effet, s'aggravait chaque jour, et une dernière épreuve était réservée à la malheureuse mère. Suivant la triste habitude des gens riches d'appeler une foule de médecins qui se partagent la responsabilité, au lieu d'en appeler un seul qui l'aurait toute entière, la bonne dame en avait convoqué le plus possible. Outre les docteurs à la mode, chacun de ses amis avait fourni le sien! Qu'en résulta-t-il ? qu'au lieu d'un conseil délibérant, ce fut une cohue ; qu'au lieu de chercher à guérir le malade, on ne chercha qu'à briller. On fit de l'éloquence, on imagina des théories, on développa des systèmes; on se divisa en deux camps exclusifs, animés, furieux. A la suite d'une orageuse discussion, dans laquelle on s'était injurié en termes techniques, le chef du premier camp dit à madame Laforêt : Si le malade ne prend ceci, il est perdu!... et le chef du second camp : S'il le prend, il est mort!... Qu'on juge des angoisses de la pauvre mère! Elle gémissait, se lamentait, et n'osait rien décider. Heureusement, le hasard décida pour elle; pendant qu'on délibérait, la nature le sauva.

Le changement fut complet, et eut lieu dans un clin

d'œil. Les deux armées étaient encore en présence, et la bataille allait recommencer, quand tout-à-coup, et comme par enchantement, le délire cesse et le pouls devient calme. Le malade ouvre les yeux, et les porte rapidement sur les objets qui l'entourent. Étonné de lui-même et de ce qu'il voit, il recueille ses idées, et tâche de s'expliquer où il est et ce qui se passe. Le silence le plus profond régnait dans la chambre, et n'était interrompu de loin en loin que par les sanglots de sa mère et par ceux d'une autre femme!...

Ce bruit excite son attention; il regarde. Quelle est sa surprise!... A la lueur d'une faible lampe, il aperçoit ou plutôt il croit apercevoir... celle dont il ignore le nom, dont il adore l'image, dont les traits, le souvenir, occupent son esprit, sa tête et son cœur!... Il pousse un cri perçant; valets et médecins, tout le monde accourt et l'environne. Il cherche, elle a disparu! il demande, il désigne, il appelle la personne éplorée, tout-à-l'heure assise à son chevet; on paraît ne pas comprendre! Il s'explique, on nie! Il se fâche, on répond froidement qu'on ne sait ce qu'il veut dire, et que tout s'est passé dans son imagination!...

XXI

LA CONVALESCENCE — LE DÉPART.

Est-il rien de plus doux qu'une convalescence? A la

suite de dangers encore présens, et qui ont rapproché de vous tout ce qui vous est cher, on éprouve une voluptueuse langueur, qui ouvre votre âme aux impressions les plus fraîches. On a appris à tenir à l'existence, on a vu qu'on était aimé! On a assez de force pour sentir la vie, assez de faiblesse pour se souvenir qu'elle a failli vous échapper! Les idées sont lentes, mais nettes; les sensations calmes, mais pures; on les reprend graduellement, on les savoure une à une. On a dans l'esprit, dans la tête, dans le cœur, un vague rempli de charme. C'est un demi-réveil enchanteur, c'est un demi-sommeil plein d'ivresse, et voisin de cet état d'extase que les Orientaux demandent à l'opium, et où ils abrégent délicieusement leurs jours...

Cette situation si agréable à traverser est mille fois préférable à la santé la plus florissante. Victor ne tarda pas à la connaître. Son excellente constitution avait résisté à une fièvre cérébrale et à dix médecins; les soins maternels firent le reste. Bientôt il n'eut plus à redouter que le danger des rechutes, danger plus réel que le mal, parce que la faiblesse des parens conspire avec l'appétit des malades. Bientôt enfin il put reprendre un peu de nourriture, et se livrer à ces jouissances matérielles, qui, pour les plus philosophes, ont bien aussi leur prix dans sa position.

Par malheur, avec la santé lui revint la mémoire, et avec la mémoire, le sentiment du passé. La cause de ses maux était, comme on sait, toute dans son cœur; et en renaissant à la vie, il lui fallut renaitre à la peine.

Les dénégations unanimes qu'on lui opposait avaient fini par le convaincre qu'il s'était trompé, non seulement pour ce qu'il avait cru voir au chevet de son lit, mais aussi pour la scène de l'église. Il ne lui restait plus dans la tête, à ce sujet, que des détails confus; et il disait de tems en tems à sa mère qu'il avait fait des rêves affreux. De tout le passé, ce qu'il oubliait le moins, c'est la promenade à l'Exposition et sa visite chez le peintre. Il se rappelait malgré lui ces incidens; il y pensait avec chagrin, mais avec un chagrin mitigé. Adoucie par le tems et par l'affaiblissement des organes, la douleur avait cessé et la mélancolie commençait!... Cet état moral, qui n'est pas sans charme, ressemblait, chez Victor, à l'état physique; la mélancolie n'est-elle pas la convalescence de l'âme?

Rien de plus doux, quand on croit toucher à la fin de sa carrière, que de remonter, par la pensée, à son berceau. Jamais un malade, un vieillard, lorsqu'ils jettent un dernier regard sur la vie, ne le portent sur l'âge mûr ou sur la jeunesse. C'est toujours l'enfance qu'ils regrettent; c'est la pureté du premier âge, c'est la fraîcheur des premières impressions. Cette situation d'esprit fut aussi celle de Laforêt. A peine se trouva-t-il un peu mieux, qu'il se retraça le souvenir de la province où il était né. La nuit, le jour, c'était une idée fixe. Il en parlait, quand la Faculté lui permettait de parler; quand elle lui ordonnait le silence, il y pensait. Il repassait dans sa mémoire les événemens de ce tems si éloigné et si cher; il parcourait, en imagination, cette Champagne si pauvre et si triste! Il

s'attendrissait en y songeant; il se rappelait avec délices la cabane où il avait reçu le jour, les lieux où il avait eu faim et avait souffert!...

Son désir le plus vif était de les revoir, son projet de les visiter avec sa mère. Les médecins se prêtèrent volontiers à cette fantaisie de malade, et l'on n'attendait plus qu'un peu d'amélioration dans son état, pour l'autoriser à partir. Mais avant d'en venir là, notre convalescent eut une mesure à prendre. Il s'était maintes fois inquiété de l'absence de Jules, et en avait demandé le motif. On répondit, dans les premiers tems, qu'il était allé reconduire sa sœur en Bretagne. Comme, un peu plus tard, on craignait moins les émotions, on fut plus sincère; on raconta tout, et la catastrophe et la fuite en Espagne. Le malade en fut consterné. Au lieu d'emmener avec lui Gustave, comme c'était son projet d'abord, il se décida à le laisser, et lui remit tous ses pouvoirs, avec injonction de n'épargner aucun sacrifice pour sauver l'honneur du pauvre proscrit.

Après avoir ainsi payé la dette de l'amitié, Victor monta en voiture. Il avait, à son départ, deux mois de maladie et un mois de convalescence. Il voyagea à petites journées, remarquant tout, jouissant de tout, et se récriant, comme un bon Parisien, à chaque horizon nouveau, à chaque nouvelle perspective. Le mouvement, le grand air, le bien-être moral améliorèrent sa santé dès le premier jour. Le lendemain, il fut mieux encore; et le surlendemain, sauf les forces, il était tout-à-fait bien. Le matin du quatrième jour, il

aperçut de loin l'aride plaine d'Arcis-sur-Aube et le triste hameau de Sommessous.

A cette vue, son cœur bondit, ses yeux se troublent et sa respiration se précipite; mais bientôt il se remet, et impatient d'arriver, il fait galoper les chevaux, malgré sa faiblesse. En un instant, l'espace est franchi, et Victor entre à Sommessous, plein de joie et de pensées de bonheur. Pouvait-il en être autrement? Le soleil de mai brillait dans tout son éclat, et il était avec sa mère!

XXII

SÉJOUR AU VILLAGE.
VICTOR ACHÈTE UN CHATEAU.

Pour sentir vivement les beautés physiques de la nature, il faut avoir reçu une certaine éducation morale; il faut avoir vu et comparé beaucoup, posséder un esprit juste, une organisation délicate et nerveuse. S'il en est autrement, on regarde la nature, on ne la voit pas.

Quelle charmante campagne! disais-je un jour à un riche propriétaire des environs de Châteauroux. — C'est vrai, les moissons sont superbes. — Vous ne m'entendez pas, je voulais parler des paysages, des sites. — Oui, on dit que c'est magnifique.

Notre ami Laforêt était plus heureusement doué que le capitaliste Berrichon; il apercevait, dans un champ, autre chose qu'un produit. En cette occasion, surtout, sa sensibilité était vivement excitée. Il revoyait sa patrie; et dans cette disposition de cœur, au lieu de méconnaître des beautés réelles, il en aurait plutôt admiré d'imaginaires.

Il y avait douze ans que Victor vivait loin du pays natal. Cet espace de tems, considérable à tous les âges, était immense au sien. Combien d'événemens dans cet intervalle! combien de changemens en lui, hors de lui!... Parti enfant, à pied et une balle sur le dos, il revenait homme, millionnaire, et dans une somptueuse calèche! Il ramenait sa vieille mère, avec toutes les jouissances du luxe, dans la pauvre commune où elle avait tourné le fuseau pour nourrir son fils!

Je n'essaierai pas de décrire et l'émotion du digne jeune homme, en découvrant l'*Oasis* que forme le village de Sommessous dans cette Arabie Champenoise, et son bonheur muet à l'aspect lointain du clocher recouvert d'ardoises, et son ivresse enfin, quand il revit la chaumière paternelle, le champ pierreux, témoin des jeux de son enfance, et les bons paysans qui les avaient partagés!... A peine arrivé, il se mit à courir dans tous les sens; et au bout de quelques heures, pas un recoin, pas une haie, une cabane, un arbre, n'avaient échappé à sa mémoire et à son cœur. Dévoré de la soif des souvenirs, il alla tour-à-tour s'attendrir au presbytère, et s'égayer sur la pelouse où l'on dan-

sait. Il retrouva la place qu'il avait occupée au catéchisme, s'assit joyeusement sur les bancs de l'école, visita le petit bois, regarda le ruisseau couler, et rêva devant le grand chemin où était tombée la pièce d'or, germe de sa fortune!!...

Ce rapprochement devait lui causer, et lui causa en effet, de vives sensations. Revenu au point de départ, il trouvait touchant de regarder en arrière, et de mesurer l'espace qu'il avait parcouru. La comparaison, ainsi faite sur les lieux, lui inspirait une joie grave, le pénétrait d'un bonheur mélancolique. En songeant à quelques incidens de sa vie passée, il arriva insensiblement à se les retracer tous, et resta, en dernier lieu, absorbé dans le seul souvenir qu'il eût dû et voulu repousser. Hélas! c'est toujours par celui-là qu'on finit, quand ce n'est pas par lui qu'on commence!

Ce fut à l'occasion de ce voyage, que je fis réellement connaissance avec Laforêt. Voici comment. Après avoir consacré deux jours à vivre à Sommessous, dans le passé, il se mit à en parcourir avidement les environs. Il voulut reconnaître l'un après l'autre les lieux tant de fois sillonnés par lui; il voulut surtout visiter le château à tourelles, qu'il avait admiré à sa première sortie, et le parc à charmilles, où il avait cru voir, dans l'ombre, glisser et fuir un objet si charmant.

Tous ces détails, qui s'étaient si souvent reproduits à sa pensée, vinrent l'assaillir en ce moment, et il ne résista point au désir d'aller contempler le vieux ma-

noir. Il s'y rendit avec sa mère, montra une pièce de monnaie, et tout lui fut ouvert. Le concierge, en le conduisant, lui apprit, par hasard, que le château était à vendre. Depuis quelques années, il avait passé dans plusieurs mains, et la société qu'on appelait *Bande-noire* se disposait à l'acheter pour le démolir. Victor effrayé conçut le projet de sauver le vieux castel en l'acquérant pour lui-même. Il demanda le prix de la mise en vente, ainsi que le nom du notaire, et rentra à l'auberge tout préoccupé. Il passa la nuit entière à retourner cette pensée, et à faire les rêves les plus séduisans. Sa sensibilité mise en jeu le portait à conclure et son amour-propre l'y poussait davantage encore. Après avoir jadis désiré la ferme, il lui semblait doux de posséder le château.

Il fit part de ce plan à madame Laforêt qui l'approuva, et sur-le-champ, il s'occupa de l'exécution avec toute l'ardeur de son caractère. Un rendez-vous fut pris avec le notaire pour examiner et débattre les conditions. On les arrêta, et, immédiatement après, un rendez-vous nouveau fut donné pour les signatures. Victor y arriva le premier ; il demanda avec empressement le possesseur du domaine, et déjà il s'inquiétait, s'impatientait de ne pas le voir. Je parus; il poussa un grand cri et faillit se trouver mal...

Il m'avait reconnu ! Je ne suis pas seulement propriétaire, je suis peintre aussi; et c'est moi qui avais fait le portrait de la jeune fille.

XXIII

UNE RIVALE — MANUSCRIT D'UNE JEUNE FILLE. PERPLEXITÉ DE VICTOR.

A peine remis d'un trouble si violent, Victor m'adressa mille questions successives. Il s'efforça de m'arracher mon secret, et pour lui résister, j'eus besoin de me dire que la délicatesse me défendait de parler. Je me renfermai avec lui dans les dénégations les plus formelles, et je lui répétai de toutes les manières que le portrait était un enfant de mon imagination.

Laforêt ne fut point convaincu. Bien des choses, en effet, s'étaient passées depuis quelques mois et devaient lui inspirer des doutes. Il me raconta et ses rêves perpétuels dont il cherchait en vain l'origine, et la coïncidence de ces rêves avec le portrait, et la cérémonie nuptiale à laquelle il avait assisté. Il tirait de tout cela des inductions très-logiques, en faisait naître des rapprochemens bien naturels, pour me prouver une chose que je savais mieux que lui. Il s'animait tellement dans son récit, il était si touché, si touchant, que vingt fois l'aveu me vint sur les lèvres ; mais le sentiment du devoir m'arrêta toujours.

Des difficultés relatives aux titres de propriété et à

la signature prolongèrent quelque tems nos rapports et mon embarras. J'avais, dans l'intervalle, écrit à Paris pour demander ce que je devais faire, et j'attendais la réponse impatiemment. Sur ces entrefaites, arriva un incident qui jeta dans l'anxiété notre jeune acquéreur lui-même, et vint donner une rivale à celle qu'il aimait.

Victor reçut de Paris un volumineux paquet soigneusement enveloppé, et accompagné d'un billet de son premier commis. M. de Saint-Fresne vous a donné et vous m'avez transmis, disait Gustave, le droit de lire toutes les dépêches qui lui sont adressées. Je vous envoie celle-ci, dont j'ai pris connaissance, aux termes de mes instructions. Si j'ai bien compris, c'est la dernière pensée d'une personne qui probablement n'existe plus.

Ce mot fit frémir Victor. Il brisa précipitamment le cachet, et lut ce qui suit, tracé d'une main inconnue, et, suivant toute apparence, d'une main de femme.

JOURNAL

D'une Pauvre Exilée

23 Avril 1808.

« Mon enfance avait été si heureuse ! des parens qui m'adoraient, un frère qui m'était cher, des fêtes souvent, des caresses toujours ! Jusqu'à huit ans, telle a été ma vie... Un jour a tout détruit ; mes parens ne sont plus, et mon frère est loin de moi !... Reléguée au fond de la Bretagne, entourée d'hommes pauvres, dont je n'entends point le grossier langage, et qui n'ont d'humain que la figure, j'expie bien cruellement mes premiers plaisirs. La vieille parente à qui l'on m'a récemment confiée, est peu faite, hélas ! pour me

comprendre. Elle me soigne, il est vrai; elle veut que je sois satisfaite, mais son cœur ne m'est point ouvert. Née dans ce pays sauvage, et élevée avec les habitans, dont elle ne diffère que par la fortune, elle s'étonne de ma douleur et me reproche mes larmes. Seule et malheureuse par les souvenirs, j'ai beau regarder autour de moi, je n'y trouve personne et ne sais qui aimer... »

5 Juin.

« Je lui écris toutes les semaines, et voilà deux ans qu'il ne me répond pas. Deux ans! frère ingrat!... Moi qui l'aime tant, moi qui n'ai que lui au monde!... Que les nuits sont longues et les jours tristes! s'il savait combien il m'afflige!

« Mais je l'accuse à tort! Peut-être est-il malade, occupé, absent; peut-être est-il blessé de mes reproches!... Je ne lui en ferai plus, je dévorerai mes peines... O mon frère adoré, toi qui composes toute ma famille, pardonne-moi le chagrin que mes paroles ont pu te causer: dorénavant, je me modérerai davantage. J'écrirai encore mes plaintes, mais je ne les écrirai que pour moi. Si tu persistes à m'oublier, tu les ignoreras; si tu reviens à moi, je te les ferai connaître : tu ne sauras tes torts qu'après les avoir réparés. »

10 Juillet.

« J'ai dix-huit ans aujourd'hui ; qu'il y a long-tems que je souffre !... Mon Dieu, venez à mon aide, et accordez-moi la grâce de ne plus sentir ou d'être comprise. »

1er Août, 10 heures du soir.

« Je m'étais trompée, il ne m'oublie point, il m'aime encore ! M. Simonet est ici ; il repose dans la chambre voisine, et c'est mon frère qui l'envoie !... »

2 Août.

« Digne abbé, excellent ami ! Nous venons de passer une journée à parler de Jules. Il me l'a dépeint de la tête aux pieds ; il m'a raconté sa vie, ses habitudes. Maintenant, je sais Jules par cœur ! Je me suis fait dire où est sa chambre, à quelle heure il se couche, et comment son lit est placé ! Quand je penserai à lui désormais, je saurai où le voir, et le suivrai de l'œil toute la journée !

« Je m'arrête ici, j'ai le cœur trop plein ! A demain les notes ; je ne pourrais recueillir mes idées, je suis trop heureuse. »

3 Août.

« Mon frère a un ami, je viens de l'apprendre!... mais je n'ai pu encore savoir son nom... Il y a plusieurs années qu'ils se connaissent!... Si j'ai bien compris, c'est un négociant... Mon Dieu! que je voudrais le voir! Puisque mon frère l'aime et que l'abbé l'estime, il faut qu'il ait bien des qualités... Peut-être demain en saurai-je davantage! »

4 Août.

« L'ami de mon frère est banquier! Il se nomme Victor Laforêt; c'est un jeune homme plein d'esprit!... Les deux maisons se touchent! On dit qu'il donne à Jules d'excellens conseils; Jules en a donc besoin? Sous quel rapport? serait-il encore étourdi? Simonet ne s'explique pas. »

5 Août.

« L'ami de mon frère joint à des manières parfaites une foule de talens d'agrément! Il peint; je voudrais bien voir ses paysages!... Il est brun et de taille moyenne!... Je n'ai osé demander s'il était bien fait; j'ai eu peur de passer pour curieuse. »

6 Août.

« Que l'abbé m'intéresse par ses récits! Il vient de me raconter le Théâtre-Français, l'Opéra, le Louvre, et les merveilles de Paris! Mon frère jouit de tout cela; mon frère reçoit la société la plus brillante; il cultive les arts, il fréquente les artistes!... De plus il a un ami, un ami du plus rare mérite, un ami qui sait l'entendre, qui partage ses joies et ses peines... Qu'il est heureux! »

7 Août.

« M. Simonet n'a plus qu'un jour à me donner; il reçoit à l'instant une lettre qui le rappelle. Comme il va me manquer! Je m'étais déjà fait une douce habitude de le voir. J'avais, depuis qu'il est ici, des jours si pleins, un sommeil si paisible!... Au salon, dans le jardin, sur les bords de la mer, nous étions constamment ensemble. Je l'écoutais avec avidité; car il me parlait toujours de mon frère et de son ami. Il est très-lié aussi avec M. Victor! Il lui rend justice, il le loue avec une chaleur qui fait plaisir!... C'est, en effet, un si charmant jeune homme que l'ami de mon frère! Un air si spirituel, une figure si douce, tant de talens!... Et puis comment ne pas l'aimer? Il est si bon pour Jules! »

9 Août.

« Simonet est parti ! Il me semble que mon frère m'a quittée une seconde fois. »

11 Août.

« Je suspens ici mes notes. Que pourrais-je y mettre à présent ? Ma vie est si vide, si tristement monotone !... La nuit, je ne dors plus, et je passe mes jours à errer sur la plage et à pleurer !... Ma vieille cousine me croit folle, les villageois me croient malade ; hélas ! je ne suis qu'affligée ; mais je le suis jusqu'au fond du cœur. Ni présent, ni avenir ; et je n'ai pas vingt ans !

« Malheureuse Sara !... seule, toujours seule !... Personne pour me sourire, personne à qui parler de tout ce qui m'est cher ! »

Suite du Manuscrit

15 Février 1809.

« Je m'étonnais de son silence, et je l'accusais tout bas ; que j'étais injuste ! Le malheureux abbé n'est plus ! J'ai perdu mon plus vieil ami, le seul homme qui ait eu pitié de moi et m'ait visitée dans ma solitude ! Bon Simonet ! reçois mes excuses et mes larmes ! Je n'ai eu, dans ma vie, qu'un rayon de bonheur, et c'est pendant le peu de jours que tu as passés près de moi !

« Ce triste événement, comment l'ai-je appris ? Comme tout le monde, par un billet imprimé !... Si la douleur laissait place, en mon âme, à un autre sentiment, je me livrerais peut-être au dépit. Quoi ! pas un mot, pas un souvenir ! Ah ! mon frère ! mon frère !... »

25 Mars.

« Joie inespérée! Jules m'écrit, Jules me réclame: que j'avais mal jugé son cœur! Des motifs graves ont pu seuls le décider à me tenir éloignée: et la preuve, c'est qu'il me rappelle. Heureuse Sara! Demain je pars, demain je renais au bonheur! »

26 Mars.

« La voiture est prête, et la bonne vieille m'attend.

« Adieu, sombre manoir! adieu, landes, genêts, bruyères! Adieu, villageois grossiers et chevelus!... Je ne vous en veux plus, je vais vous quitter. »

Évreux, 29 Mars, 5 heures du soir.

« Je n'ai pu dîner, tant le cœur me bat fort. Quoi! dans quelques heures, je vais être à Paris!... Jules, mon cher Jules, toi, mon seul protecteur, toi, le compagnon de mon premier âge, je pourrai donc te serrer dans mes bras! Ah! j'en meurs d'impatience!...

« Je verrai aussi l'ami de mon frère! »

1er Avril.

« Jules m'est rendu; il m'a pressée contre son cœur!

Je n'ose croire à tant de félicité. Est-il bien vrai ? Je serai avec lui demain, après-demain, toujours!... C'est trop de joie pour la pauvre Sara!...

« Il vient de m'installer dans mon petit appartement, de me donner le baiser du soir. Adieu, mon frère, adieu, le meilleur des amis! Je ne dormirai pas; mais je sais à qui penser. »

2 Avril, 9 heures du matin.

« Je viens d'aller souhaiter le bonjour à Jules; il est encore tout seul!... »

Même jour, à midi.

« Je l'ai vu! il vient de passer sous mes fenêtres, en allant chez Jules... Comme il est bien! quel air gracieux et doux!... Il est un peu plus grand et un peu moins brun que je ne croyais! »

3 Avril.

« Jules vient de m'appeler; il m'a dit en confidence qu'il avait un mari pour moi. Je n'ai osé demander le nom... si c'était lui! »

4 Avril.

« C'est lui!... mon frère vient de me l'apprendre; oui, c'est lui qu'il me destine! il va, dans un moment, lui proposer ma main. Trop heureuse Sara!... Mon Dieu, viens à mon secours, et soutiens-moi contre tant de joie! »

5 Avril.

« Où trouver des mots pour exprimer ma douleur? Mon espoir est détruit, ma vie éteinte; il a refusé!... Hier, hier encore, j'étais dans l'ivresse; je me voyais triomphante, adorée; je me voyais sa compagne. Rêves enchanteurs, qu'êtes-vous devenus? il a refusé!... Comment résister aux émotions qui m'accablent? Mon pauvre cœur est brisé, ma tête perdue. Tout m'est odieux, tout me blesse; je n'ai qu'à mourir. Il a refusé!... »

8 Avril.

« Un seul coup me manquait, et je le reçois. Quel terrible aveu Jules vient de me faire! Son patrimoine réduit des trois quarts, le reste compromis; pauvre

frère! Et je ne possède rien au monde, et je ne puis le secourir! »

9 Avril.

« Je le puis! son sort est, dit-on, entre mes mains : un mariage le sauverait... Me marier, grand Dieu! La triste Sara peut-elle offrir un cœur déchiré, flétri, et qui ne lui appartient pas? Me marier? jamais, jamais... »

10 Avril.

« On me poursuit, on redouble d'instances. Mon frère est plus compromis que je ne croyais. On vient de me l'avouer, les saisies le menacent de toutes parts, et sa liberté est exposée. Cruelle alternative! Jules en prison ou Sara malheureuse!... Ah! mon choix ne sera pas douteux. »

11 Avril.

« J'ai cédé, j'ai tout promis, sans même demander le nom de celui à qui je dois appartenir. Que m'importe, en effet, le nom, la personne? Ma vie désormais est une longue mort. Tâchons d'anoblir le sacrifice, et puisque mon bonheur est impossible, contribuons à celui de mon frère. »

12 Avril.

« Je viens de voir celui à qui l'on me destine ; ô mon frère, combien il faut vous aimer ! »

15 Avril.

« C'est aujourd'hui, ce matin, dans une heure ! L'autel est prêt, on m'attend, on m'appelle, j'entends arriver Jules ! . . . .
Je vais jurer de n'être pas à Victor ! . . . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Fin du Manuscrit

1er Juin, 11 heures du matin.

« Où suis-je, et que s'est-il donc passé ? Je me vois environnée d'hommes noirs, de breuvages, de figures sinistres !... J'ai été, à ce qu'il paraît, long-tems malade. Je le suis encore ; j'ai peine à me soulever dans mon lit.

« On m'a permis d'écrire et défendu de parler... Essayons de me souvenir !... En recueillant mes idées, je crois me rappeler des songes effrayans ! Mais non, ce ne sont pas des songes ! je suis... je suis mariée !... Mariée ! et ce n'est point à lui !... Mariée ! je succombe !... »

Même jour, midi.

« Ma défaillance n'a pas été longue; mais elle a amené pour moi une révélation. Croyant n'être pas entendus, mes gardes se sont dit tout bas qu'hier à six heures, j'avais eu l'accès de fièvre le plus violent, qu'aujourd'hui la crise devait être décisive, et que probablement ce serait la dernière...

« Oh! tant mieux! je suis lasse de la vie, depuis que j'ai recouvré la mémoire. »

Même jour, 5 heures.

« Je sens la fièvre arriver, le frisson parcourt tous mes membres... Si je pouvais mourir! »

Même jour, 5 heures et demie.

« La crise est commencée, et je viens de recommander mon âme à Dieu. Mais avant d'aller plus loin, je dois écrire mes dernières dispositions :

TESTAMENT DE SARA

« Jules est tout pour moi, par le sang et par l'affection. La loi lui donne ce que je possède; mais n'im-

porte, je veux le lui donner encore. Je veux qu'il le tienne, non de la loi, mais de ma tendresse. Je lui lègue, en conséquence, et mon mobilier, et mes diamans et le peu qui me reste de ma dot. Si, par malheur, je lui survivais (ce dont le ciel me préserve!), je lègue tout à celui... que je n'ose nommer. »

6 heures.

« Je sens une chaleur brûlante, mes idées se troublent, ma main s'appesantit. Je m'arrête... Un dernier mot! Ces notes sont destinées à mon frère; si je succombe, je demande instamment qu'elles lui soient transmises après ma mort.

« SARA. »

Les notes viennent d'être transmises!

GUSTAVE.

XXIV

REVELATIONS SUR SARA.
REGRETS DU MALHEUREUX VICTOR.

J'étais là quand Victor reçut cette dépêche. Il rougit et pâlit en la lisant; il passa par toutes les sensations d'étonnement, de pitié, d'espoir et de crainte, que ce naïf et douloureux écrit pouvait faire naître. L'aveu qui s'y trouvait le frappa surtout. Un pareil sentiment, ainsi découvert par celui qui l'inspire, le saisit par tous les points, et enflamme nécessairement un cœur qui n'est pas pris. C'est dans des circonstances à peu près semblables que Louis XIV apprit la passion de Lavallière, et qu'avant de la connaître, il l'avait payée de retour.

Il n'en pouvait être ainsi de notre ami Victor; néanmoins, il ressentit une bien vive émotion. Il vit, avec intérêt, se dévoiler cette âme si candide; avec attendrissement, l'amour y germer, se développer, s'accroître, à l'insu même de celle qui l'éprouvait. Il re-

gretta le refus, déplora le mariage et s'effraya de la maladie. Puis, quand il fut arrivé à ces funestes paroles : Les notes viennent d'être transmises ! un cri de désespoir s'échappa de sa poitrine. — Morte ! morte ! s'écria-t-il, et il resta quelques minutes dans un muet accablement.

Comme il avait lu tout haut, et que c'était tout haut qu'il se lamentait, je pouvais suivre ses impressions, et prendre part à toutes les phases de son anxiété. Après un court silence, il s'aperçut que j'étais là, et s'avança vers moi : — Concevez-vous, dit-il, combien je dois souffrir ? Elle était la sœur de mon ami ; je lui étais cher, et c'est moi qui l'ai tuée ! Une femme si douce, une si angélique créature ! Et pourtant j'ai fait mon devoir ; mon cœur était plein d'une autre. Ah ! pourquoi l'ai-je connue si tard ? pourquoi n'est-ce pas elle que j'ai vue la première ?

- Et si c'était elle ? m'écriai-je... Il me regarda d'un air effaré, et s'approchant de moi rapidement : — Parlez, monsieur ! éclairez-moi, par pitié, éclairez-moi ! — Eh bien ! oui, répondis-je en lui montrant une lettre que je tenais dans mes mains, oui, je sais tout, et je me suis trop avancé pour ne pas tout vous dire. Celle dont j'ai fait le portrait, celle que vous aimiez, que vous avez repoussée, était la sœur de votre ami, mademoiselle Sara de Saint-Fresne !...

A ces mots, le malheureux jeune homme demeura sans mouvement, sans idées, sans voix. Il me regardait d'un œil fixe et étonné ; ses lèvres frémissaient, ses joues étaient livides, et un moment je craignis pour sa raison. Quand il recouvra la parole, il me demanda

instamment de répéter ce que je venais de lui dire. Je le fis, et je m'aperçus, en terminant, qu'il ne m'avait point écouté. Peu à peu, néanmoins, sa tête se calma, et ses facultés lui revinrent. Il voulut alors des détails nouveaux sur elle, sur son caractère. — Hélas! lui répondis-je, le journal qui vous a été communiqué vous en apprend plus mille fois que je ne pourrais faire. Je l'ai fort peu connue. Dans un voyage d'artiste sur les côtes de l'Ouest, je remarquai, l'an dernier, le vieux château qu'habitait sa parente, et j'y reçus l'hospitalité. L'aspect de mademoiselle de Saint-Fresne m'inspira naturellement le désir de la peindre. J'en fis la proposition; elle y consentit, et je passai quinze jours à la voir et à l'entendre. Voilà nos rapports, voilà mes souvenirs.

Peu satisfait de ces renseignemens, qu'à dessein je rendais très-vagues, Victor m'en demanda d'autres sur une foule de points. Chacune de mes réponses était un éloge de la jeune femme. Il accueillait d'abord cet éloge avec ivresse; puis s'affligeant bientôt de ce qui l'avait charmé : — Assez! disait-il, assez! A quoi servent ces louanges? A me percer le cœur, puisqu'elle n'est plus... Un moment après, il me pressait de questions nouvelles, et je lui adressais de nouvelles réponses, qui tour à tour encore faisaient sa joie et son désespoir.

Cette conversation pénible se prolongea beaucoup trop pour Victor et surtout pour moi. Je n'avais pas, comme lui, l'âge et la passion pour me soutenir; et, quoique simple témoin, je prenais à cette scène une

part très-active. Je n'ai jamais rencontré un homme plus bouillant que lui. La multiplicité de ses idées égalait celle de ses sensations; elles se succédaient, s'entrechoquaient avec une effrayante rapidité. Tantôt, il refusait d'ajouter foi à son malheur, et déclarait les faits controuvés. Elle est vivante! elle est libre! s'écriait-il; et il se livrait aux éclats de la joie la plus folle. Tantôt, les yeux mornes et le front baissé vers la terre, il croyait à la catastrophe, et s'en faisait redire minutieusement les détails. Ce qu'il tenait surtout à savoir, c'était le nom du mari, c'étaient les circonstances du mariage. Mais le tems n'était pas venu encore, et je me déclarai hors d'état de le satisfaire. — Pour mon compte, lui dis-je, je n'ai reçu qu'une lettre extrêmement brève, et vous voyez que vos notes aussi se taisent complètement à cet égard.

Soit qu'il crût à ma sincérité, soit qu'il en doutât, cette réponse l'affligea beaucoup. Pour tempérer sa curiosité, j'essayai de lui faire comprendre qu'elle ne pourrait avoir de résultats bien satisfaisans pour lui, et que, vu la nature du dénouement, il valait mieux ne pas connaitre les incidens qui l'avaient précédé. Vains efforts! les grandes douleurs cherchent à s'alimenter, à s'étendre, et Victor n'était heureux que lorsqu'il trouvait un sujet de s'affliger.

Par bonheur, je fus dispensé de lui rendre le triste service qu'il réclamait de moi. Une lettre de Paris, arrivée le lendemain, satisfit son avide impatience, et vint, par des faits nouveaux, éclaircir le passé et préparer l'avenir.

XXV

NOUVELLES RÉVÉLATIONS — L'ANEVRISME.

« Paris, ce 4 Septembre 18...

« *Monsieur Victor Laforêt, à Sommessous,*
« *par Châlons-sur-Marne.*

« Monsieur et cher bienfaiteur,

« Vous m'avez chargé de traiter avec les créanciers de M. de Saint-Fresne, et autorisé à ne reculer devant aucun sacrifice pour rendre son retour à Paris possible, et conserver son honneur. Je m'empresse de vous faire connaître le résultat de mes démarches.

« La situation de votre ami était plus grave que vous ne pensiez. En proie, depuis quelques années, aux spéculateurs, aux usuriers et aux fripons, il croyait se sauver par des emprunts et par des entreprises, et ne comblait un vide qu'en créant un vide plus grand. A force de multiplier ces opérations malencontreuses, il a si bien fait que les débris de son immense patrimoine ont été absorbés et au-delà. Pour suffire à ses engagemens, il a fallu recourir à la faible dot de sa

sœur, et au capital qu'elle tenait de son mari. En compensant ainsi le passif par l'actif, l'honneur est intact et la balance zéro. Voilà ce que j'ai pu, voilà ce que j'ai fait, mon cher maître. Tout est arrangé depuis trois jours, et M. de Saint-Fresne arrive ce soir à Paris.

« Je vais maintenant, si vous le permettez, aborder un sujet plus intéressant et plus douloureux. Ce sujet m'était interdit hier encore, mais vos médecins vous croient aujourd'hui capable de supporter les émotions qu'il peut vous donner.

« J'étais dans votre cabinet quand vous repoussâtes les propositions de M. d'Alincourt, et qu'il s'éloigna en disant : Je sais à présent ce que j'ai à faire!... Ces paroles mystérieuses furent suivies de résultats que votre refroidissement avec M. Jules vous empêcha d'apprendre à cette époque. Ces résultats, les voici. Profondément affligé de voir échouer un plan de mariage qui lui fournissait l'occasion d'être délicatement généreux vis-à-vis de mademoiselle Sara, M. d'Alincourt ne renonça point pourtant à ses bienveillantes intentions pour elle. — Puisque ce mariage n'a pas lieu, pensa-t-il alors, il n'existe qu'une manière convenable de lui faire agréer ma fortune, c'est de l'épouser moi-même. Mais quel triste cadeau pour une enfant de cet âge, qu'un homme atteint, comme moi, d'une vieillesse anticipée!... A force d'y réfléchir, il trouva le moyen de tout concilier. L'anévrisme dont je suis frappé, dit-il, doit avoir une fin assez prochaine; si je combinais les deux événemens? De cette manière, la pauvre jeune fille ne paiera pas le bonheur trop cher : je serai son

mari le moins long-tems possible ; je ne veux pas même qu'elle s'en souvienne... Ce projet arrêté, il consulta ses médecins, et, d'après leur réponse, forma sur-le-champ sa demande en mariage. Mademoiselle de Saint-Fresne hésita un moment en recevant cette proposition, puis elle accepta dans l'intérêt de son frère. Le contrat fut dressé, les bans publiés, les formalités abrégées, et la bénédiction nuptiale eut lieu, vous le savez, à Saint-Roch. Un incident, que sans doute vous n'avez point oublié non plus, vint couronner cette triste cérémonie !... Cet incident, bientôt expliqué, puisqu'on vous reconnut, affecta cruellement les deux époux, principalement M. d'Alincourt, à qui, dans son état de santé, toute impression vive était funeste. Celle-ci eut des suites terribles ; le bon vieillard mourut en quittant l'autel... Ainsi se réalisa sa triste prophétie : Je serai son mari le moins long-tems possible ; je ne veux pas même qu'elle s'en souvienne.

« Cher bienfaiteur, connaissant votre attachement pour ce digne homme, je vous ai jusqu'ici caché sa mort ; mais comme vous ne pouvez l'ignorer long-tems, votre prochain retour m'a décidé à tout vous dire. J'ai pensé que l'éloignement pourrait adoucir un peu le coup que j'avais à vous porter.

« Agréez, etc.

« Gustave. »

Victor regretta amèrement le respectable vieillard, qu'il n'avait connu que par ses bienfaits, et dont, sans

le vouloir, il avait abrégé les jours. Mais, après avoir donné les premiers instans à la douleur, comme une tête active a nécessairement toutes les pensées qu'un sujet inspire, il ne put s'empêcher de songer que cette mort venait de laisser libre la personne qu'il avait tant aimée. Cette idée ne fit que traverser son esprit, et fut repoussée par lui aussitôt qu'aperçue. Un moment après, elle se représenta et fut chassée encore. Puis, comme toutes les réflexions qui ont un côté agréable, elle s'offrit de nouveau, et devint maîtresse de la place. Laforêt s'y livra, s'y complut, et il lui échappa de s'écrier : — Elle était veuve ; pourquoi n'existe-t-elle plus ?

— Et si elle existait encore ?... répondis-je. L'éclair n'est pas plus prompt que le mouvement de Victor. Je n'avais pas fini, qu'il était devant moi, me pressant les deux mains, m'interrogeant des yeux, de la voix et du cœur. Je ne me fis pas prier. En retardant les confidences, je n'avais eu qu'un but, celui de ménager ses émotions. N'en voyant plus que de douces à lui donner, je m'y résignai de bonne grâce. Je lui appris donc qu'un évanouissement de deux heures, qui avait fait croire à la mort de Sara, avait amené pour elle une crise salutaire, et qu'elle entrait actuellement en convalescence.

— Paris ! Paris ! tel fut son mot, telle fut sa pensée ; et, en un instant, tout fut disposé pour le voyage. Pendant les préparatifs, nous combinâmes ensemble un petit complot, dans lequel je devais jouer un des principaux rôles, et dont on verra l'exécution dans le prochain chapitre.

XXVI

VOYAGE — CONSPIRATION — DÉNOUEMENT.

Je n'essaierai pas de décrire la première entrevue des deux amans. Doués tous deux de l'organisation la plus nerveuse, ils avaient passé tous deux par la série d'événemens qui développent les grandes passions; ils avaient rencontré les obstacles, subi les contrariétés, éprouvé les angoisses qui exaltent les imaginations vives et préparent aux fortes sensations. Aussi, les leurs furent extrêmes; elles n'eurent de limites que celles que la nature a posées aux forces humaines. Après un muet saisissement et un frisson de bonheur qu'aucun langage humain ne peut rendre, Victor tomba aux genoux de sa fiancée, et lui dit avec ardeur : — S'il est vrai qu'on n'apprécie un trésor qu'en raison des désirs qu'il a fait naître et des peines qu'il a coûtées, je dois être et je suis le plus heureux des hommes!... Cette chaleureuse déclaration fut suivie de soupirs entrecoupés, de paroles sans suite, et de regards plus éloquens que les paroles. Heureusement les médecins, dans l'intérêt de la malade, avaient eu soin de borner d'avance la durée de cet entretien. Il fut très-court; et à peine était-il terminé, que Laforêt partit pour la Suisse

et l'Italie. Il les parcourut pendant quelques mois, et ne revint en France qu'à l'époque où les lois permettent de contracter une seconde union...

Peu d'heures après la célébration, un élégant coupé et une brillante calèche glissaient rapidement sur la route d'Allemagne. C'est vers les Vosges que se dirigeaient les voyageurs ; c'est à Plombières qu'ils allaient fuir Paris !

Quand on s'est passionné de loin l'un pour l'autre, quand on se connaît beaucoup et qu'on ne s'est jamais vu, on tient naturellement à être seuls. On veut se juger, se regarder, s'entendre ; on veut vérifier ce que l'on sait. Telle était la position respective de M. et madame Laforêt. C'est dans l'absence que leur imagination avait pris feu, dans l'isolement qu'était né leur enthousiasme ; ils s'étaient à peine vus, ne s'étaient jamais parlé, et ne s'aimaient que sur oui-dire. On devine aisément que le coupé était pour eux... Ce premier tête-à-tête eut un agrément tout particulier. Ils étaient heureux de se découvrir l'un à l'autre les qualités diverses qu'ils s'étaient l'un à l'autre attribuées. Ce qu'ils avaient appris, ce qu'ils avaient rêvé, il leur était doux de le retrouver réel. Que cet examen fut touchant ! que cette étude avait de charmes ! Les questions se pressaient, les réponses se croisaient, les haleines se confondaient. Dans cette intimité si désirée et si tendre, les paroles ne suffisaient pas à la pensée, les âmes au bonheur ; et l'on traversa Châlons avant de savoir qu'on avait quitté Paris.

Parmi les confidences que Victor reçut de Sara, il

en est une qui le frappa surtout. Elle lui raconta que, dans son enfance, elle avait fait avec son frère un voyage en Champagne, pour visiter une terre qu'il y possédait. Quoique extrêmement jeune alors, elle s'imaginait maintenant reconnaître les lieux, les villages et même la grande route qu'elle parcourait. Ce souvenir de Sara réveilla dans Victor des soupçons qu'il avait eus déjà, et servit à lui expliquer des détails jusque-là inexplicables. Il se garda bien néanmoins de rien témoigner; il aimait mieux tout dire à la fois. Les sujets de conversation ne leur manquaient pas d'ailleurs. Ils oublièrent bientôt que Jules les suivait dans la calèche avec madame Laforêt et Gustave; ils oublièrent enfin qu'ils n'étaient pas seuls au monde.

Heureusement, pour réaliser la petite conspiration que nous avions faite ensemble, il n'était plus besoin du concours de Victor. J'étais venu à Arcis, suivant nos conventions; je disposais tout, je veillais pour lui. Au jour et au moment fixés, mes postes étaient pris, mes estafettes distribuées, et j'attendais de pied ferme le dénouement. Outre le plaisir que je me promettais d'avance de la surprise de ces chers enfans, je m'amusais, je l'avoue, des détails de l'exécution. Je riais de me voir, moi, personnage à cheveux blancs, parodier gravement les romans modernes, et donner une centième édition des accidens burlesques, dont ils sont remplis pour l'édification des âmes tendres.

Les heures étaient habilement calculées, de manière qu'au sortir de Châlons la nuit survint. Le cocher, qui avait ses instructions, prit alors la traverse sans que

personne s'en aperçût; on marcha quelque tems dans la même direction, et déjà la nuit était avancée, lorsqu'un événement vint effrayer les voyageurs du coupé et terminer l'amoureux tête-à-tête.

En vertu d'ordres précis, exécutés à point nommé, au détour d'un petit bois et à proximité d'un village qu'à la clarté de la lune Sara croyait reconnaître encore, tout-à-coup une roue se détache; et le coupé, qui allait au pas des chevaux, verse mollement sur des monceaux de sable. Aux cris des époux, la seconde voiture s'arrête! Des paysans, qui, par mégarde sans doute, se trouvaient sur le chemin à une heure après minuit, arrivent alors en habit de fête, et offrent leurs services aux Parisiens épouvantés. Grâce à eux, la voiture se relève et chacun se rassure. Mais voyez quelle disgrâce! il fallait réparer la roue, et le charron déclare qu'elle ne pourra être en état avant le lendemain.

On se lamentait de ce retard et on ne savait que résoudre, lorsque, par bonheur, un des paysans fit observer qu'il existait précisément à deux pas un superbe château et un châtelain hospitalier, comme il s'en trouve dans tous les romans. Le villageois propose obligeamment d'y conduire nos voyageurs; ils acceptent, les voilà partis.

Ils marchent dans l'obscurité et se dirigent gaîment vers le vieux donjon. Arrivés au bord des fossés et à la façade, quelle est leur surprise! l'habitation est complètement illuminée, et un grand mouvement a lieu dans les cours et dans les jardins. On s'arrête à cet

aspect, on se demande ce que l'on doit faire. Après un moment d'hésitation, on poursuit sa route; maitres et serviteurs s'avancent sous la protection du guide silencieux. Tout semblait propre à les étonner, tout attirait leur attention par le mystère. Des flambeaux les éclairaient, des valets en livrée les attendaient rangés sous le vestibule. Au bas de l'escalier, je me présente moi-même pour les recevoir!... Ma figure radieuse les surprend beaucoup; je me félicite, en les abordant, de pouvoir offrir l'hospitalité à d'aussi aimables voyageurs. Ils essaient de me répondre, et ne font que balbutier des mots sans suite. J'offre le bras à la jeune madame Laforêt; elle accepte, on entre, on traverse une série de pièces fraichement décorées, et on s'assied dans le plus élégant salon. Etonnés de ce qu'ils voyaient, le frère et la sœur regardaient les appartemens et se regardaient tour à tour. Ils n'osaient se communiquer leurs doutes, ils étaient confus, attendris. Faut-il en dire la cause? Dans ce vieux château, ils avaient reconnu le domaine de leurs pères!

Un petit incident vint mettre un terme à leur anxiété et à l'embarras de tout le monde; on m'annonça que j'étais servi... Nous nous mettons à table; chacun s'anime et cause, chacun se livre gaîment au plaisir, excepté Saint-Fresne et Sara, dont la surprise augmente de plus en plus, et devient graduellement de la tristesse.

A la fin du souper, par un coup de théâtre savamment calculé, le notaire du lieu arrive. Il entre en se glissant par la porte entr'ouverte, et remet silencieuse-

ment à Laforêt des papiers que ce dernier transmet silencieusement à son beau-frère.

Saint-Fresne lit, pâlit, laisse tomber le cahier et devient tout tremblant... — Eh quoi! dit-il enfin, après s'être un peu calmé, eh quoi! mon cher Victor, vous me donnez cette propriété?

— Non, mon ami, je vous la restitue; c'est votre pièce d'or qui s'est multipliée!...

XXVII

ÉPILOGUE.

Ainsi finit le récit du peintre.

L'auditoire éclairé auquel il s'adressait, avait écouté religieusement ce parallèle en action des plaisirs de Victor et des tribulations de son ami. On sait les avantages de l'exemple sur la parole : quand ce sont les faits qui enseignent, la moralité est toujours acceptée, et la persuasion a lieu sans que l'auteur la réclame. C'est ce qui arriva dans cette circonstance. Tout le monde fut de l'avis du narrateur, excepté deux ou trois personnes, qui avaient exprimé tout haut un avis contraire avant la narration.

La conversation s'établit sur l'idée qui préside à la rédaction de cette simple histoire. On reconnut généralement que c'était une vérité pratique, qui, comme

toutes les autres, admettait des exceptions. On s'accorda ensuite sur ce point, que dans un siècle civilisé, il n'y avait de guerre raisonnable que celle du travail contre la paresse, d'expropriation permise que celle de l'incapacité par l'aptitude. Et certes, ajouta quelqu'un, ceux qui ont font assez beau jeu à ceux qui n'ont pas!

Après avoir ainsi jugé cet opuscule, on pensa que, dans un pays où les hommes qui possèdent ont été mis au ban des hommes qui ne possèdent point, il pouvait être utile de publier un pareil écrit; et on engagea l'artiste homme de lettres à le faire paraître.

Il y consentit, et le livra à l'impression, en le terminant par cette pensée paradoxale, mais vraie :

« Sous un régime de liberté, où toutes les industries sont accessibles, il y a dans l'intérêt du bonheur beaucoup d'avantage à naître pauvre. Placé au bas de l'échelle on ne peut que monter; placé en haut, on ne peut que descendre. »





TABLE



TABLE

AUTOBIOGRAPHIE

MÉLANGES

LE MALHEUR DU RICHE ET LE BONHEUR DU PAUVRE



Achevé d'imprimer

le vingt septembre mil neuf cent un

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

O.-3684

